



SECONDE PARTIE
DES
JARDINS FRUITIERS
ET POTAGERS.



'Ay particulièrement à traiter ici de quatre choses ; la première de ce qui regarde les avantages à souhaiter pour des Jardins à faire ; la seconde de ce qui regarde les terres , eu égard à ces Jardins ; la troisième de ce qui est à faire pour corriger les défauts qui se trouvent dans des Jardins faits ; & la quatrième de la manière de cultiver les Jardins , & du temperament de terre qui convient à chaque espèce de Fruit.

Je parlerai de ce qui regarde le premier article , après avoir premièrement dit que je n'ay ici à traiter que des Fruitiers & Potagers , soit qu'ils soient Jardins de Ville , qui d'ordinaire ne sont que de médiocre grandeur , le terrain des bonnes Villes étant trop précieux pour en occuper beaucoup en Jardinage , soit qu'ils soient Jardins de Campagne qui sont régulièrement assez grands , tout au moins le sont-ils plus que ceux de Ville , & cela à proportion des commoditez du Maître , & de l'importance ou mérite de chaque maison.

Je sçay bien que régulièrement parlant les uns & les autres de ces Jardins & de Ville & de Campagne sont faits pour le service des Maisons , & que par conséquent ils les doivent accompagner de près ; mais en ce qui regarde ceux de Campagne qui ont besoin d'être d'une étendue & d'un rapport considérable , attendu qu'ils sont nécessaires pour la nourriture & pour le plaisir , je sçay bien que peut - être

feroit-il à souhaiter que les Maisons fussent faites pour les Jardins, & non pas les Jardins pour les Maisons, c'est-à-dire, qu'une des principales considérations à faire quand on choisit des situations de Maisons, fût de souhaiter particulièrement d'y pouvoir aisément faire de beaux & de bons Jardins, ce qui pourtant ne se fait guères; on a beaucoup d'autres égards qui touchent davantage, & qui sont absolument qu'on se détermine; ce sera, par exemple, la beauté de la vûë & la proximité d'une Rivière, ou d'un Bois; ce sera la commodité & le plaisir de la Chasse, ce sera la facilité d'y faire des Fontaines & des Canaux, l'utilité du revenu, ou quelque considération d'un voisinage d'amis, &c. si bien que les Jardins, dont il est question, sont presque la dernière chose à laquelle on vient à penser, & ainsi ils sont bien plutôt des Ouvrages de nécessité, & d'après coup que des Ouvrages de choix & de prévoyance.

Aussi est-il bien plus ordinaire de se trouver Maître d'une maison toute bâtie, soit par achapt, soit par succession, &c. que d'en choisir la situation, & d'en commencer les fondemens; ainsi d'ordinaire on est entièrement assujetty à faire des Jardins tels que les dépendances de la maison les peuvent permettre, & voilà pourquoi ils ne sont pas d'ordinaire aussi bons qu'ils le devraient être.

Mais supposé qu'on fût en état de choisir, je prendray la liberté d'expliquer ici ce qu'il me semble qu'on auroit à faire pour bien réussir dans le choix du Jardin d'une maison, comme volontiers aussi je m'expliquerois sur le choix à faire de la situation de cette maison, mais il ne s'agit pas ici de cela.

CHAPITRE PREMIER.

Des conditions nécessaires pour un bon Jardin Fruitier & Potager.

TE trouve en ceci sept considérations particulières à avoir, & toutes à mon avis très-importantes.

Premièrement, je voudrois que le fond de ce Jardin fût bon, c'est-à-dire la terre bonne, quelle qu'en puisse être la couleur.

En second lieu, que la situation, & l'exposition en fussent favorables.

En troisième lieu, qu'il y eût au moins facilement de l'eau pour les arrosemens.

En quatrième lieu, qu'il y eût peu de pente dans son assiete.

En cinquième lieu, que la figure en fût agreable, & l'entrée bien placée.

En sixième lieu, qu'il y eût une clôture de murailles, qui fussent même assez hautes.

Et enfin, que si ce Jardin n'est pas en vûë de la maison, ce qui n'est pas toujours à souhaiter, qu'au moins non seulement il n'en fût guères éloigné, mais que sur tout l'abord en fût aisé & commode; expliquons séparément chacun de ces sept articles pour faire voir si mon souhait est fondé sur d'assez bonnes raisons, & s'il seroit important qu'il fût exécuté.

CHAPITRE II.

De la terre en general.

POUR pouvoir expliquer premièrement ce que c'est que la terre, non pas à la prendre philosophiquement, ou Chrétieusement, c'est-à-dire en gros & toute ensemble, car ce n'est pas une question à traiter ici; on est assez content de sçavoir que la terre, à la considerer dans ce sens là, est une grande masse ronde, qui faisant une partie du monde créé est située au milieu de la Sphere celeste, où par les ordres du Createur elle se soutient pour ainsi dire de son propre poids.

Mais à prendre la terre en bon Laboureur, ou en Jardinier pour pouvoir expliquer ce que c'est, eu égard à toutes les petites parties dont elle est composée, & à la culture qu'elle reçoit de la main de l'homme.

Dans ce sens-là, il me semble pouvoir dire que la terre est une quantité d'une certaine espece de sable tres-menu, qui par le moyen d'un certain sel, dont la nature a pourvu chaque grain de ce sable, est propre à la production des Végétaux, & pour cela il faut qu'il y ait plusieurs grains ensemble, qui venans à recevoir une humidité temperée font un corps un peu lié, & venans ensuite à recevoir certains degrez de chaleur moderée font, ce semble, un corps animé, si bien que, sans ces deux secours, d'humidité & de chaleur, cette terre demeure inutile, & pour ainsi dire morte; c'est ainsi à peu près que la farine, qui est un tout composé d'un nombre infini de petites parties toutes bien séparées l'une de l'autre, cette farine, dis-je, venant à être mouillée jusqu'à un certain point, fait tantôt de la pâte, & tantôt de la bouillie, si bien que l'une & l'autre étant assaisonnées d'un peu de sel, & ensuite échauffées jusqu'à un certain point, deviennent propres pour la nourriture de l'homme; au lieu que cette farine demeureroit inutile, & pour ainsi dire morte, si l'eau, le sel & le feu ne venoient en quelque façon à l'animer; sur quoi cependant il y a cette grande difference entre la terre & la farine, que celle-ci une fois mouillée change tellement de nature qu'elle ne sçauroit plus revenir à son premier état, quoi que l'humidité en soit entièrement sortie, & qu'au contraire la terre ayant une fois perdu l'humidité qui lui étoit venue, se trouve au même état qu'elle étoit auparavant, quand il lui revient une seconde humidité; mais cette difference ne doit point détruire notre comparaison.

Ce qui me fait dire que la terre est une espece de sable est, qu'à la toucher elle paroît véritablement quelque chose de sablonneux; je n'iray point jusqu'à vouloir expliquer ce que c'est que sable, car je n'en sçaurois rien dire ni de singulier, ni de nouveau, mais je dirai seulement que généralement parlant il est de plusieurs espees de sable, les uns entièrement arides & stériles, comme sont ceux de la mer, des rivières, des sablières, &c. les autres gras & fertiles, & de ceux-cy les uns le sont plus, & c'est ce qui fait les bonnes terres, les autres le sont moins, ou ne le sont point du tout, & c'est ce qui fait les terres médiocrement bonnes, ou les terres mauvaises, & sur tout les terres légères, arides & sablonneuses; de plus les uns sont plus doux, & ceux-là sont ce qu'on appelle terre douce &

meuble ; les autres sont plus grossiers , & ceux-ci sont ce qu'on appelle une terre rude & difficile à gouverner ; enfin il en est d'onctueux & d'adhérans les uns aux autres, dont ceux qui le sont médiocrement sont les terres fortes, ceux qui le sont un peu plus sont les terres franches , & ceux qui le sont extrêmement sont les terres argilleuses, & les glaises , terres incapables de culture.

Outre les différences de sable fondées sur la fécondité & la stérilité, il y en a encore d'autres fondées sur les couleurs ; car parmi les sables les uns sont noirâtres, les autres sont rougeâtres, il y en a de blancs, il y en a de gris , il y en a de jaunes, &c. & voilà ce qui fait qu'on appelle des terres noires, des terres blanches, des terres rouges, & des terres grises, &c. ces sortes de couleurs ne sont pas grandement essentielles pour la bonté de la terre , comme nous dirons ci-après.

Or il est vrai de dire que ces sables fertiles ont effectivement en soi de certaines qualitez, ou si vous voulez un certain sel de fécondité qu'ils communiquent à l'eau qui les humecte , & qui étant assaisonnée de ces qualitez doit servir pour la production des Plantes , tout de même que le Sené, la Rubarbe, & la plûpart des Plantes ont en soi des vertus & propriétés medecinales , qui pour servir à la santé de l'homme se communiquent à l'eau dans laquelle on les met infuser , &c. c'est une verité dont personne ne sçauroit douter.

Je pourrois bien avancer ici premièrement que la terre (à la considerer en soi comme un des quatre élémens) n'a véritablement aucune disposition première & naturelle pour la végétation , ^a car ses principales qualitez sont d'être froide & seiche, au lieu que la végétation demande du chaud & de l'humide ; mais comme par l'ordre & le commandement exprès de la divine Providence elle se trouve douée du sel nécessaire à la fécondité , & qu'ensuite elle est secourüe tant des rayons du Soleil, & des feux souterrains qui l'échauffent, que de quelques eaux qui l'humectent, elle change pour ainsi dire de nature ; si bien que pour obéir à un commandement si absolu du souverain Maître, ^b elle paroît, ce semble, un être vivant & animé, un être qui a son action particulière, c'est à sçavoir de produire, comme si en effet les Plantes n'étoient à son égard que comme les dents de l'animal sont à l'égard de cet animal, c'est à dire que comme c'est l'animal qui vit, & non pas les dents qui vivent, ainsi ce seroit la terre qu'on devoit dire vivante, & non pas les végétaux, cette terre, dis-je, pour obéir à ce commandement fait ce grand nombre de productions si différentes que nous avons tant lieu d'admirer.

^c Je pourrois dire, en second lieu, qu'il se fit un second commandement après la malediction causée par la désobéissance de l'homme, & qu'en vertu de ce second commandement, il semble que la plus forte inclination de cette terre n'aïlle véritablement qu'à produire de mauvaises Plantes ; si bien que ce même homme ayant en même temps pour sa punition reçu ordre particulier de cultiver cette terre pour en tirer sa subsistance, ^d il se trouve en quelque façon obligé de lui faire une guerre perpétuelle ; il employe donc tout son travail & toute son industrie à vaincre & à domter la fâcheuse inclination de cette terre, & cette terre aussi de son côté se défend autant qu'elle peut pour éluder & traverser l'autorité subalterne de ce second Maître.

Ainsi

^a Et vocavit Deus aridam terram. *Gen. cap. 1. v. 11.*

^b Germinet terra herbam virentem, &c. *Gen. cap. 1. v. 11.*

^c Spinis, & tribulos germinabit tibi, &c. *Gen. cap. 3. v. 18.*

^d In laboribus comedes ex eâ cunctis diebus vitæ tuæ. *Gen. cap. 3. v. 17.*

* Ainsi voit-on que n'étant nullement portée à favoriser des enfans qui lui sont en quelque façon étrangers, & que par la culture on lui fait produire malgré qu'elle en ait, elle retombe, aussi-tôt qu'elle peut, à pousser vigoureusement ses chardons, ses orties, & mille autres Plantes qui nous sont inutiles, & qui sont proprement ses enfans naturels & bien-aimez.

En cela semblable à ces enfans qui ne se laisseroient presque jamais de jouer à des jeux volontaires, quelques rudes & violents qu'ils soient, & qui cependant paroissent fatiguez à faire tout ce qu'une autorité supérieure leur commande pour leur bien, quelque légère que soit la peine à l'exécuter.

† Cette terre est donc forcée d'obéir en beaucoup de choses à ce que l'homme exige d'elle; peut-être la pourroit-on en cela comparer à un jeune Poulin vigoureux & revêche, qui se trouvant assujetty à la main, & à l'éperon d'un Ecuyer habile, devient l'instrument des plaisirs, des combats, des triomphes, &c.

‡ En troisième lieu, je pourrois dire que toutes sortes de terres ne sont pas propres à toutes sortes de productions, de manière que chaque climat paroît assez réduit à quelque chose de singulier, qu'on lui voit produire heureusement & facilement, au lieu que d'autres Plantes n'y peuvent réussir qu'avec beaucoup de soin & de fatigue; & voilà où l'homme a besoin d'industrie, & même, pour ainsi dire, a besoin d'opiniâtreté pour vaincre enfin la résistance qu'il trouve quelquefois dans la culture de sa terre.

Ces succès heureux ou malheureux de certaines Plantes en de certains endroits nous doivent faire visiblement connoître, quelle sorte de terre est parfaitement propre pour chaque sorte de Fruit, & quelle n'y est pas propre, par exemple, les grands Cerisiers de la Valée de Montmorency, les beaux Pruniers des Colines de Meudon, &c. m'instruisent quelle doit être la terre qu'il faut pour les Cerises, & quelle pour les Prunes, &c. afin que je ne m'aïlle pas engager à en vouloir élever dans des terres d'un temperament tout différent avec confiance & présomption d'y réussir sans peine.

Je pourrois enfin dire ce que tout le monde sçait assez, qu'il est des terres beaucoup meilleures les unes que les autres, soit dans chaque climat, soit aussi quelquefois dans chaque portion de médiocre étendue, ce qu'on appelle en termes vulgaires des veines de terre; car, par exemple, là le Froment vient bien, & là tout auprès il ne peut venir le terrain n'y étant propre que pour du Seigle, ou autres petits bleds: là le vin est bon, & là tout auprès il ne l'est pas; en tel endroit le Muscat mûrit parfaitement bien, en tel autre il n'acquiert ni le goût, ni la fermeté, ni la couleur, &c.

D'où il s'ensuit qu'il est tres-difficile de donner des règles generales & positives pour chaque climat en general, attendu la grande proximité ou le grand voisinage qui se trouve des bonnes terres avec les mauvaises.

Si bien que comme nous disons, eu égard à la production des terres en chaque climat, qu'il en est de tres-bonnes, c'est-à-dire, d'extrêmement fertiles, aussi avons-nous lieu de dire, eu égard à cette même production, qu'il en est de tres-mauvaises, c'est-

* Sponte sua quæ se tollunt in luminis auras, in facunda quidem, sed læta, & fortia surgunt. Virg. Georg. 2.

† Loquere terræ, & respondebit tibi, &c. Job.

‡ Nec verò terra ferre omnes omnia possunt. Virg. Georg. 1.

c'est-à-dire d'extrêmement stériles, cette différence provenant apparemment des qualitez qui sont internes à chaque fond, puisqu'on ne peut pas la faire venir du côté du Soleil qui les regarde toutes d'une égale manière; elle peut aussi provenir d'ailleurs, comme nous l'expliquerons ci-après; mais enfin nôtre Jardin demande absolument de la terre; voyons maintenant quelles sont les conditions nécessaires à cette terre pour faire que nôtre Jardin y réussisse.

CHAPITRE III.

Des conditions nécessaires à la terre d'un Jardin pour pouvoir dire qu'elle est bonne.

IL y a beaucoup de choses à dire sur le fait des terres, dont il est nécessaire d'avoir connoissance; je parlerai de chacune en particulier sans rien omettre de ce que j'y puis sçavoir, mais comme nous avons ci-devant établi que la première chose & la plus essentielle qui est à souhaiter pour un Jardin fruitier & potager est, que la terre y soit bonne, il faut s'attacher à expliquer d'abord ce que c'est qu'une bonne terre, & pour cet effet je dis que plusieurs choses y doivent concourir.

Il faut premièrement que ses productions soient vigoureuses & nombreuses.

En second lieu, que cette terre se rétablisse aisément d'elle-même quand elle a été altérée.

En troisième lieu, qu'elle n'ait aucun mauvais goût.

En quatrième lieu, qu'elle ait au moins trois pieds de profondeur.

En cinquième lieu, qu'elle soit meuble, c'est-à-dire facile à labourer, & sans pierres.

En sixième lieu, qu'elle ne soit ni trop humide, ni trop sèche.

J'explique ces six maximes en six Sections particulières avant que d'en venir aux autres conditions nécessaires pour la perfection d'un Jardin fruitier.

SECTION PREMIÈRE

De la première preuve d'une bonne terre.

IL me semble que ce qui doit faire dire qu'un fond, ou qu'une terre est véritablement bonne, c'est principalement quand on lui voit faire d'elle-même des productions & fort vigoureuses, & fort nombreuses, sans que presque jamais elle paroisse épuisée, quand les Plantes y croissent à vûe d'œil, ayans la fane large, épaisse, soutenue, &c. quand les Arbres en peu d'années y viennent grands, les jets en sont beaux, les feuilles vertes, & se maintenans bien jusqu'à la rigueur des gelées, que l'écorce enfin en est belle, vive, luisante, &c. avec de telles marques on ne peut douter que la terre ne soit tres-bonne.

SECTION

* Quid faciat letas fegetes, &c. Virg. Georg. 1.

SECTION SECONDE.

De la seconde preuve d'une bonne terre.

IL faut encore que la nature dont cette terre est pourvûë, repare aisément ce qui à son égard a été alteré par quelque accident extraordinaire, sçavoir alteré par un grand chaud, ou un grand froid, par une grande sécheresse, ou une grande humidité, par une longue nourriture de quelques Plantes étrangères, &c. en sorte qu'elle revienne sûrement à son ancienne bonté, si on la laisse en repos, & pour ainsi dire, abandonnée à elle-même, & sur sa bonne foy ; ce qui suppose que les accidens qui l'avoient troublée dans ses productions ordinaires viennent à cesser, sa bonne nature, & particulièrement sa situation heureuse en sont apparemment les principales causes, & cela est si vray à l'égard de cette situation, que telle terre qui est admirablement bonne en tel endroit, cessera bien-tôt de l'être, si on la porte en quelqu'autre où elle ne trouve pas la bonne fortune d'une situation avantageuse, & qu'au contraire telle terre qui là étoit assez sterile, deviendra icy bien produisante, si la situation se rencontre meilleure.

De là vient que les terres qu'on appelle rapportées, quelques bonnes qu'elles fussent dans l'endroit d'où on les a forties, elles n'ont cependant à proprement parler qu'une bonté passagère, & ainsi elles cesseront bien-tôt d'être bonnes à leur ordinaire, si elles ne rencontrent pas une situation qui leur soit propre, & il faudra des secours extraordinaires pour les entretenir en état de bien faire.

Il faut donc établir pour une maxime constante qu'on ne peut pas dire qu'une terre soit bonne, si elle ne marque une grande fertilité par ses productions naturelles, & si d'elle-même elle n'est capable de se rétablir ; c'est pourquoy c'est absolument de ces sortes de terres qu'il faut avoir dans ses Jardins, & ne se pas attendre de pouvoir à force de dépense, c'est à-dire, à force de fumiers & d'amandemens corriger pleinement une stérilité naturelle, ce qui se doit particulièrement entendre à l'égard des Fruits ; car pour les Herbes potagères ayant & beaucoup de fumiers, & beaucoup d'eau, & beaucoup de Jardiniers qui soient infatigables au travail, on en fait assez venir dans un fond médiocrement bon ; mais en cela il en coûte trop pour réussir, & le véritable plaisir du Jardin ne se rencontre pas avec tant de peine & tant de frais.

SECTION TROISIÈME

Troisième preuve d'une bonne terre.

DE plus il me semble que ce qui doit faire dire qu'une terre est véritablement bonne, c'est d'être sans aucune odeur, & sans aucun goût ; en effet il est inutile pour nos Fruits d'être les enfans d'une terre extrêmement féconde, & par conséquent d'avoir de la grosseur & de la beauté, si d'ailleurs cette terre a quelque mauvaise odeur, ou quelque mauvais goût, parce que les Fruits &

les Légumes en tiennent infailliblement, & partant ils ne peuvent avoir la bonté, qui fait leur principal mérite.

L'exemple des vins qui prennent le goût du terroir, sert de preuve convaincante à cette vérité, étant constant que la seve, qui est préparée par les racines, ne se fait simplement que de l'eau, laquelle se trouvant dans la terre, où ces racines ont à travailler, est nécessairement imbibée du goût, & des qualités de cette terre, & les retient sans doute dans ce changement qui luy arrive, quand elle devient seve.

Constantment la terre pour être bonne doit être entièrement comme l'eau qui est bonne, c'est-à-dire, que sans être ou acre, ou insipide, & douceâtre elle ne doit sentir quoy que ce soit, ny en bien, ny en mal.

C'est la première observation à faire, & la plus importante pour resoudre & déterminer le fond d'un Jardin, quand d'ailleurs il paroît fertile; or cette observation n'est pas difficile, il n'y a personne qui ne la puisse faire, soit à flairer simplement une poignée de cette terre, pour juger de son odeur, soit à goûter l'eau dans laquelle elle aura trempé, pour juger de son goût; par exemple, on en fera tremper dans un verre quelque petite quantité cinq ou six heures durant, & ensuite l'ayant passée dans un linge bien net, pour ôter tout soubçon d'ordure & de mal propreté, on la goûtera; & par le goût bon, ou mauvais, de puanteur, & d'acreté, ou d'agrément, & de douceur qu'on y trouvera, on jugera si la terre est propre ou non pour faire de bons Fruits, afin de se resoudre à y faire son Jardin, ou à ne l'y pas faire; on ne sçauroit être trop délicat, & trop difficile sur le fait du bon goût, on ne l'est pas tant à l'égard des Légumes, dont la plupart perdent dans la cuisson ce qu'ils peuvent avoir de désagréable.

SECTION QUATRIÈME.

Quatrième preuve d'une bonne terre.

Quoy qu'il semble que pour juger sûrement qu'un fond est bon, il ne faille autre chose que de voir, que tout ce qu'il produit est vigoureux, qu'il ne se lasse point de produire, & que la terre n'y a nul mauvais goût, cependant il faut que la connoissance de nôtre curieux, qui veut faire un Jardin, aille encore plus loin; il est nécessaire de sonder la profondeur de ce fond, il faut fouiller dans ses entrailles pour voir, s'il s'y trouve au moins trois pieds de terre, qui soit aussi bonne que celle la de superficie; les Arbres qu'il y plantera sont plus difficiles à élever que ces autres que la nature y a produits d'elle-même; ils ne réussissent point, s'ils ne sont pour ainsi dire asseurez d'avoir une provision de vivres pour l'avenir, & cette provision est d'avoir trois pieds de bonne terre, & meuble au dessus; de plus comme à force de demander tous les jours choses nouvelles à cette terre, elle vient enfin à se lasser, & devient paresseuse, & maigre dans ses productions, on a besoin d'y faire quelque changement; le plus important de tous, & le plus aisé est de mettre à l'air la terre qui étoit dans le fond, où n'ayant rien à s'occuper elle conservoit sa fécondité naturelle,

en

en attendant qu'on la mît à l'épreuve de son sçavoir faire, c'est-à-dire qu'on l'exposât au Soleil, & qu'on luy donnât quelque culture; dans ce mouvement la terre de la superficie descend & prend la place de celle, qu'on aura ôtée, & c'est pour y être à son tour dans un repos capable de la rétablir entièrement au bout de quelques années, & pour la mettre en état d'agir ensuite aussi-bien que jamais, semblable pour ainsi dire à ces animaux, qui quelque fatiguez qu'ils soient à la fin d'une journée de travail, rentrent le lendemain à l'ouvrage avec la même vigueur qu'auparavant, pourvû qu'ils ayent passé la nuit sans rien faire.

Ce n'est pas assez d'avoir établi, qu'il faut absolument trois pieds de profondeur de bonne terre pour les Arbres, il est encore important de décider ce qu'il en faut pour les Legumes à longue racine, par exemple Artichaux, Bêteraves, Scorfonneres, Panaiz, Carotes, &c. il me semble que pour tout cela il en faut aussi absolument trois pieds; les autres Plantes par exemple les Salades, les verdures, les Choux, &c. peuvent réussir avec un pied de moins; mais les curieux, qui en l'un & l'autre cas font, des Arbres, soit des gros Legumes se contentent d'une plus petite profondeur que celle, que je viens de marquer, se trompent assurément beaucoup, & sont à plaindre, ou plutôt à blâmer; ils seront sujets à avoir quantité d'Arbres jaunes & malades, à en voir perir une bonne partie, & par consequent obliger à recommencer de faire une dépense nouvelle, pour en planter d'autres dans le temps qu'après cinq ou six années de patience ils devroient profiter de leurs Plans, & enfin ils seront au moins sujets à avoir des Fruits, & des Legumes petits, mauvais & avortez, &c. de tels inconveniens meritent bien les égards que je recommande, pour choisir une terre d'une profondeur suffisante.

SECTION CINQUIÈME.

Cinquième preuve d'une bonne terre.

LA fertilité naturelle & perpetuelle des terres, leur goût, & leur profondeur établies, comme quatre conditions indispensables, j'estime encore pour une cinquième condition, que la terre sans être trop légère doit être meuble, c'est-à-dire facile à labourer (telles sont celles qu'on appelle un sablon gras, une terre de chénevière, &c.) & que même il est à souhaiter pour cela qu'elle soit peu pierreuse, non seulement parce que les labours y sont plus aisez, & que les Plantes y réussissent mieux, mais encore pour plaire davantage aux yeux, qui sont sans doute blessez de voir beaucoup de pierres, ou de plâtras dans un labour; si bien que quand les terres ont ce désagrément d'être pierreuses, il y faut remédier; or quand elles ne le sont guères, un coup de rateau qu'on passera dessus après chaque labour, les nettoiera aisément; mais si elles le sont beaucoup, je croy qu'il en faut venir à la dépense de faire passer la terre à la Claye; j'explique l'usage de l'operation à la Claye dans le Traité de la préparation des terres.

^a Les terres meubles ont de grands avantages pour la culture, elles sont commodes aux Plantes pour la multiplication de leurs racines, elles boivent facilement l'eau, soit des pluyes, soit des arrosements, & conservent cependant assez d'humidité pour la végétation; elles n'ont aussi pas de peine à être échauffées des rayons du Soleil, & par conséquent à être hâtives dans leur production, & c'est ce que tout le monde souhaite particulièrement.

SECTION SIXIÈME.

Sixieme marque d'une bonne terre.

Rien ne fait mieux connoître ce que c'est que terres meubles, que de voir celles qui ne le sont pas, par exemple

Les terres trop fortes, & qui se coupent à la Bêche comme des terres franches, ou comme des terres glaizes, ces sortes de terres sont sujettes à se feller, comme on dit, c'est-à-dire à se ferrer, & s'endurcir, en sorte qu'elles deviennent presque impénétrables à l'eau des pluyes & des arrosements, ce qui est un inconvenient très-fâcheux & très-pernicieux pour la culture, elles sont encore de leur naturel sujettes à être pourrissantes, froides, & tardives, conservans dans leur fond une humidité perpetuelle, trois des plus mauvaises qualitez que les terres puissent avoir; leur superficie se fend aussi aisément dans les temps de hâle & de sécheresse, jusques-là même qu'à cause de leur dureté elles ne peuvent pour lors souffrir aucun labour, & par conséquent ny nouveaux plans, ny nouvelles semences; c'est pourquoy elles sont cause d'une terrible disette dans la plûpart des saisons, outre que telles fentes nuisent extrêmement & aux Arbres, & aux plantes déjà reprises, parce qu'elles en découvrent les racines, elles rompent les nouvelles, & les empêchent de continuer leurs fonctions.

On ne peut pas être mieux instruit que je le suis de tous les désordres, qui arrivent à de telles terres, & de tous les embarras qu'elles causent dans la culture, surquoy il n'est pas ce me semble, hors de propos que je fasse icy en passant un petit détail de ce que j'ay été obligé de faire au Potager de Versailles, dont les terres sont à peu près de la nature de celles, qu'on voudroit ne trouver nulle part, & que nous n'y aurions pas, s'il avoit été facile d'y en faire porter de meilleures; la nécessité de faire un Potager dans une situation commode pour les promenades, & la satisfaction du Roy a déterminé l'endroit où est ce Potager, & la difficulté de trouver d'excellentes terres dans le voisinage a été cause qu'on s'est contenté d'y en avoir de passablement bonnes.

Ce Potager est dans un endroit où étoit un grand Etang fort profond; il a fallu remplir la place de cet Etang pour luy donner même une superficie plus haute que celle du terrain d'alentour, autrement étant un Marais, & l'égoût des montagnes voisines, il n'auroit jamais réussi pour l'usage auquel il étoit destiné; on a eu facilité à remplir cet Etang par le moyen des sables, qu'on avoit à sortir pour faire la Piece d'eau voisine, aussi y en a-t-on fait porter jusq'à dix

^a Optima pueri arva solo ad ventum curant, gelidæque puing, & labefacta movens robustus jugera sol.
Sol. Georg. 2.

& douze pieds de profondeur par tout ; mais pour avoir des terres qui fussent propres à mettre au dessus de ces sables, & les avoir promptement (la dépense, & le temps pour le transport éloigné de la grande quantité, qui étoit nécessaire dans près de vingt-cinq arpens de superficie, étoient capables de dégoûter de l'entreprise) on a donc été obligé de prendre de celles qui étoient les plus proches, c'est-à-dire sur la montagne de Satory ; en les examinant sur le lieu, je trouvay qu'elles étoient une manière de terre franche, qui devenoient en bouillie, ou en mortier, quand après de grandes pluyes l'eau y séjournoit beaucoup, & pour ainsi dire se pétrifioient, quand il faisoit sec ; je voyois qu'elle n'imbiboit pas aisément les eaux ordinaires, & cela me faisoit beaucoup de peine, mais j'en attribuois le défaut au tuf, qui se trouvoit sur cette montagne au second fer de Bêche, & me consolais dans l'esperance d'y trouver un remede par le moyen des sables, sur lesquels ces terres se trouveroient posées ; sur ce fondement, je disposay les terres du Potager pour être d'une superficie plane, & sans aucune pente, comme sont ordinairement les Jardins de tout le monde ; mais je fus bien surpris, quand je vis le contraire de ce que j'avois esperé ; cette terre ne changea point de nature pour avoir changé de lieu, elle demeura impenetrable aux eaux ; ce que j'eus de plus favorable en cecy, fut que j'eus dès la premiere année à essuyer le plus grand mal qui me pouvoit arriver, car il survint de si grandes, & de si frequentes averfes d'eau, que tout le Jardin paroissoit être redevenu un Etang, ou au moins une marre bourbeuse, inaccessible, & sur tout mortelle & pour les Arbres qui en étoient déracinez, & pour toutes les Plantes potageres qui en étoient submergées ; il fallut chercher un remede convenable à un si grand inconvenient, ou autrement ce grand Ouvrage du Potager, dont la dépense avoit fait tant de bruit, & dont la figure donnoit tant de plaisir, auroit été inutile ; heureusement en faisant faire ce Potager j'avois fait faire un Aqueduc qui le traversoit, & qui devoit recevoir toutes les eaux des montagnes, qui avoient accoustumé de venir dans ce même endroit faire l'ancien Etang, & étoient nécessaires pour aller faire la grande Pièce d'eau voisine ; je pensay donc à faire en sorte que les eaux, qui m'étoient si pernicieuses, allassent se perdre dans ce grand Aqueduc, & pour cet effet je crûs qu'il en falloit venir à élever chaque carré en dos de bahu ; le remede étoit bon, mais si pour cette elevation il avoit fallu faire porter des terres nouvelles, il étoit violent, & pour en employer un plus doux, je m'avisay de me servir de grand Fumier, dont j'avois beaucoup, tant à mettre par dessous, qu'à mêler avec les terres destinées pour les Legumes, & m'en suis très-bien trouvé ; le succès en a été fort bon, & la dépense très petite ; en faisant cet Ouvrage je donnay en même-temps une pente imperceptible à chaque carré, pour mener dans un des coins toutes les eaux qui s'écouleroient de tous les côtez ainsi élevez ; je fis faire à chacun de ces coins une petite pierrée, qui prenoit ces eaux, & les portoit dans l'Aqueduc ; je ne fus pas long-temps à m'appercevoir que cette invention étoit bonne ; mes carrés avec leurs Plantes, & mes plate-bandes avec leurs Arbres se conservèrent dans le bon état où je les souhaitois, & contribuèrent notablement à la conservation, & au bon goût de tout ce que j'y pouvois élever.

Cette manière de dos de bahu parut d'abord une chose surprenante par sa

nouveauté, mais elle eût la bonne fortune de plaire au Roy, dont le discernement, & le bon goût sont infinis en toutes choses; quel honneur & quelle joye ne fust-ce point pour moy d'avoir l'approbation d'un si grand Prince: Il jugea donc que l'invention n'étoit pas moins agreable que nouvelle, & d'autant plus qu'elle étoit souverainement utile, joint l'avantage qu'elle donne d'augmenter de trois arpens la premiere superficie du Potager; je ne doute point que cette manière de dos de bahu ne soit imitée dans tous les lieux qui seront ou de terre semblable à la nôtre, ou qui seront sujets aux inondations des grandes pluyes, ou qui naturellement sont trop marécageux.

Que si on n'en vient pas à faire une élévation, tout au moins faut-il avoir recours à de frequents labours, pour éviter les inconveniens qui arrivent aux terres, qui se gersent, c'est-à-dire qui se fendent aisément dans les grosses & longues chaleurs; le remede en est bon & infallible.

SECTION SEPTIEME.

Septième marque d'une bonne terre.

Nous venons de voir combien font de peine les terres trop lourdes, trop grasses, & trop fortes, & y avons trouvé le remede; d'un autre côté celles qui sont trop légères, & par conséquent arides ont de si grands inconveniens à craindre qu'elles sont capables de dégoûter entièrement notre curieux.

Premièrement par la difficulté du remede qui y seroit necessaire, & en second lieu par la necessité de faire de grands & frequens arrosemens, qui coûtent beaucoup, & sans lesquels cependant les terres deviennent, ou demeurent steriles; en troisieme lieu par le peu de progrès que les Fruits & les Legumes y font pendant l'Esté, à moins d'un secours extraordinaire, enfin par le petit nombre de Végétaux qui s'en peuvent accommoder en fait de nos Jardins, dans lesquels cependant il est necessaire d'en avoir de toutes les sortes pour être pleinement satisfait.

Voyons maintenant ce qui regarde ces terres trop sèches & trop légères, & examinons si on en peut corriger le défaut.

Assez souvent les terres sont sèches & légères, parce que la nature les a d'abord formées dans ce temperament, telles sont les tertres de tourbe sèche dans de certains Marais, telles sont les terres sablonneuses de la Plaine de Grenelle; il est assez difficile, mais non pas impossible de les rendre plus lourdes & plus grasses; le seul expédient consiste dans un grand transport d'autres terres fortes, pour les mêler parmy, ou bien il faudroit faire couler dans le fond quelque décharge d'eau, qui se répandit par tout, ce qui n'est guères praticable; quelquefois aussi cette sécheresse & cette légèreté proviennent de ce que d'ordinaire c'est un sable tout pur, qui se trouve au dessous de telles terres arides, si sur tout elles n'ont pas assez de profondeur, & qui par conséquent n'y fait pas un lit assez solide, & assez ferré, pour pouvoir arrêter les eaux qui proviennent de dehors, soit par des pluyes, ou neiges; soit par d'autres voyes; ces eaux pénétrant aisément le corps de ces terres viennent
jusqu'à

jusqu'à ce sable, qui étant, pour ainsi dire, une manière de Crible les laisse passer, & descendre plus bas, comme à l'endroit de leur centre, où elles sont entraînées par leur pesanteur, & ainsi il ne se conserve aucune humidité, ni fraîcheur dans le fond de cette terre pour en communiquer aux parties supérieures; si bien que par là cette terre retombe toujours dans son aridité naturelle, & par conséquent dans la stérilité; car enfin elle ne sauroit rien produire, si en même temps elle n'est accompagnée d'un peu d'humidité, & d'une chaleur tempérée.

Si on est en liberté de choisir un fond pour se faire un Jardin, je ne croy pas, qu'on soit assez mal-avisé pour en prendre un si défectueux; si au contraire la nécessité y oblige indispensablement, il y a trois choses à faire, auxquelles il ne faut pas manquer.

La première, c'est d'ôter de ce sable tout pur autant qu'il en faut pour faire la profondeur nécessaire de trois pieds, & ensuite y porter suffisamment de la meilleure terre, qu'on peut commodément trouver, en sorte que la quantité de trois pieds s'y rencontre.

La seconde est de tenir tous les endroits qui sont à labourer, un peu plus bas que les Allées, en sorte que les eaux qui tombent dans ces Allées, ayent leur pente entière dans les terres en labour.

Et la dernière est de faire en Hyver jeter dans ces labours toutes les neiges des Allées, & de par tout ailleurs, d'où l'on en pourra faire facilement porter; il se fait par ce moyen une certaine provision d'humidité dans le fond de cette terre, pour luy aider à faire ses fonctions pendant les grandes chaleurs de l'Esté.

Je me suis toujours servy de ces trois expediens, & les ay fait pratiquer à mes amis; j'assure avec verité que nous nous en sommes tous merueilleusement bien trouvez, & qu'il y a grande seureté à les pratiquer.

Personne n'ignore que, quand au dedans de la terre il y a de l'eau à une mediocre profondeur, par exemple environ à trois pieds, (ce qui se trouve d'ordinaire dans le fond des Valées, où l'on a ce qui s'appelle un bon sable noir) personne, dis-je, n'ignore qu'en tel cas il se fait dans la profondeur de cette terre une philtation naturelle, qui élève une partie de cette eau jusqu'à la superficie, & c'est cela qui entretenant la terre dans un bon tempérament pour la production, la rend extrêmement bonne; que si au contraire cette eau étant en assez grande quantité se trouve trop près de la superficie, par exemple à un pied, ou à un peu plus, & que là étant arrêtée par quelque lit de tuf, ou de glaise, elle y séjourne, parce qu'elle est empêchée de descendre plus bas, la terre d'un tel endroit devient trop humide; si bien qu'à moins qu'on ne donne à ces eaux souterraines une décharge, qui les porte dehors, ou à moins que pour les élever on ne fasse de ces dos de bahu, que j'ay cy-devant expliquez, une telle terre devient froide, pourrissante, & en un mot mauvaise.

Ainsi doit-on tenir pour certain, que c'est de là que proviennent assez souvent les humiditez des terres, soit celles qui sont excessives, soit celles qui ne le sont pas; ces humiditez proviennent aussi quelquefois d'ailleurs, comme nous le dirons cy-après.

Je

* Cumulosque ruit malè pinguis arenæ ! Georg. 2.

Je croy être obligé de dire icy, qu'à l'égard de cette différence de terres soit fortes, & grasses, soit sèches, & légères, il y a cette distinction à faire, qui est que dans les païs froids il est à souhaiter d'y avoir de la terre légère, afin qu'avec un peu de chaleur elle soit facile à échauffer, au lieu que dans les païs chauds il vaut mieux y avoir de la terre assez forte, & assez grasse, afin que les chaleurs ne puissent pas si aisément pénétrer dans le fond, ny par conséquent altérer les Plantes : ^a le Prince des Poètes, originaire d'un tel païs, paroît faire cas de ces sortes de terres grasses, même pour les Vignes, mais ce n'est qu'en égard à l'abondance ; car quand il est question de la bonté, & de la délicatesse du vin, il en parle bien différemment, faisant connoître que les terres légères, & un peu maigres sont propres pour le bon vin, comme les terres fortes le sont pour le bon bled.

^b Il y a quelquefois des terres d'un temperament si juste, & d'une constitution si avantageuse, que toutes sortes de Legumes, & toutes sortes de Fruits, de quelque espèce qu'ils soient, y réussissent parfaitement, & même ces sortes de terres étant simplement cultivées des labours ordinaires pour les Arbres fruitiers se conservent bonnes pendant plusieurs années, sans avoir besoin d'aucuns secours d'amendement, si ce n'est pour les Legumes.

^c Heureux qui voulant faire un Jardin nouveau en trouve de semblables, en forte qu'il ait lieu de dire, qu'il a dans son fond les conditions importantes, que je viens d'expliquer, sçavoir une terre fertile, une terre sans goût, une terre suffisamment profonde, une terre meuble, & peu pierreuse, une terre qui ne soit ni trop forte & trop humide, ni trop légère & trop sèche, parce qu'il peut s'asseurer d'un succès infailible, en ce qui dépend purement du fond ; à plus forte raison que ne doit-il pas espérer, s'il prend soin quelquefois de faire fouïiller, & remuer entièrement la terre à la profondeur que j'ay cy-dessus marquée, tant pour être assuré qu'elle est toujours meuble par tout, que pour donner lieu à chaque partie de faire alternativement son devoir, & si par dessus cela il ne manque de luy faire donner la culture ordinaire, qu'elle demande.

J'ay eu l'honneur de faire pour un grand Ministre un des meilleurs Potagers qu'on puisse voir ; j'eus liberté d'en choisir le fond, & le trouvay tel que je le souhaitois, & par conséquent tel que je le souhaite à tous les honnêtes gens, qui sont curieux du Jardinage ; ce Potager est tellement parfait, qu'on n'y voit rien de mediocre, ni rien qui se démente ; aussi est-il vray qu'on ne voit nulle part ny d'Arbres plus vigoureux, ni de Fruits plus excellens, & en plus grande quantité, ni de plus beaux & de meilleurs Legumes ; il n'y manque qu'une seule chose, qui est de n'être pas aussi hâtif que les Jardins, qui sont des terres fort sablonneuses ; mais ce défaut, que l'art ne sçauroit corriger, est amplement recompensé par tous les autres avantages que je viens de marquer.

CHAPITRE

^a At quæ pinguis humus, dulcisque uligine læta, quique frequens herbis & fertilis ubere campus. *Georg.* 2. & paulo post.

^b Hic tibi prævalidas olim, multoque fluentes sufficiet Baccho vites : hic fertilis vva, &c. *Georg.* 2.

^c Densa, magis Cerei : rarissima quæque, Lyæo. *Et superius.*

Altera frumentis quoniam favet, altera Bacho. *Ibidem Georg.* 2.

CHAPITRE IV.

Des autres termes dont on se sert en parlant des terres.

Après avoir expliqué quelles sont les bonnes qualitez, qu'on doit souhaiter à la terre des Jardins, je pourrois bien me mettre à expliquer les autres conditions, qui sont nécessaires pour la perfection de ces mêmes Jardins, sçavoir la situation, l'exposition, la figure, la facilité des arrosemens, &c.

Mais parce que dans nôtre Jardinage assez souvent nous parlons de terres usées, de terres reposées, de terres neuves, de terres portées, &c. je croy qu'avant que de passer outre, je dois dire ce que j'en pense.

SECTION HUITIÈME.

Des terres usées.

Premièrement il a été dit de tout temps que les terres s'usent à la longue, quelque quantité de sel qu'elles ayent pour entretenir leur fertilité, c'est-à-dire quelques bonnes qu'elles soient naturellement, avec cette différence seulement que, comme il y en a de très-excellentes, & qu'il y en a aussi de très-médiocres, les unes s'usent bien plutôt, & plus aisément que ne font pas les autres; on peut dire qu'il en est à peu près à leur égard comme des trésors de chaque Etat; constamment il y en a de très-puissans, mais il y en a aussi qui ne le sont guere, c'est ce qui fait que l'un est bien plus capable de soutenir de longues guerres, & de faire de grandes dépenses, que n'est pas l'autre; mais enfin les trésors de celui qui est fort riche, ne sont pas infinis, ils peuvent s'user, & en effet il arrive quelquefois qu'ils s'usent, c'est-à-dire qu'ils s'épuisent, soit pour avoir été mal conduits, & mal employez, soit pour avoir été trop répandus, quoi que ç'ait été peut-être en vûe d'autres avantages, dont l'Etat profite; il faut quelquefois, pour ainsi dire, des amandemens étrangers à cet Etat, par exemple un grand commerce, une alliance importante, &c. & sur tout point de longues guerres, ni de grandes dissipations, il lui faut au moins du repos, & de l'œconomie; pareillement quelque fécondité que la terre possède, elle s'épuise à la longue par la quantité de ses productions, c'est-à-dire, de celles où elle a été forcée, mais non pas de celles qui lui sont naturelles & volontaires, car elle ne fait ce semble que s'en jouir; ainsi par exemple la terre d'un bon Pré, bien loin de s'user à nourrir l'herbe qu'elle produit tous les ans, elle augmente de plus en plus sa disposition à en produire, comme si en effet elle avoit plaisir à suivre sa pente; mais si on lui veut faire changer de fonction, & qu'au lieu d'herbe on la veuille forcer à donner du Sainfoin, ou du Bled, ou quelque autre grain qui lui est étranger, on ne sera pas long-temps à s'appercevoir, que premièrement elle commence à ne plus faire si bien qu'elle avoit accoutumé, & qu'enfin elle vient à ce point de faire dire, qu'elle est usée

L

* Sponte sua quæ se tollunt in luminis auras, infæcunda quidem, sed læta, & fortia surgunt, quippe solo natura subest. Georg. 2.

& qu'il luy faut quelque secours pour la remettre en vigueur, ou autrement elle fera quelque temps presque inutile; peut-être qu'aussi les terres où le Sainfoin, le Bled, & les autres grains viennent d'eux-mêmes, (car apparemment ces premiers grains sont venus naturellement & sans industrie dans quelques terres) peut-être, dis-je, que ces terres à grain pourroient plus facilement s'user à faire du Foin, qu'à continuer de les produire: il est donc constant par l'expérience de tous les Laboureurs, qu'on voit souvent des terres usées.

J'ajoute que selon la plus grande, ou la moins grande quantité de sël, qu'il faut à chaque Plante en particulier, car elles n'en consomment pas toutes également, certaine terre qui en est abondamment pourvüe, pousse, sans s'user si-tôt, plusieurs différentes sortes de Plantes, & quelquefois toutes ensemble, & en même temps, témoins les bons fonds de Pré; ou chaque endroit est plein d'une infinité de différentes Plantes, toutes également vigoureuses; quelquefois, & c'est quand le fond n'est que médiocrement bon, cette terre n'en produit plusieurs que successivement les unes après les autres, comme on le voit aux petits Bleds, l'Orge, l'Avoine, &c. qu'on sème dans les terres qui viennent de porter le Froment, le Seigle, & qui n'étant pas capables d'en produire si-tôt d'autres semblables, ont encore de quoy pour en produire de moindres.

La même chose se doit dire d'une terre qui a été long-temps en Vignoble, en Fustaye, en Arbres fruitiers, &c. en effet si on y détruit ces sortes de Plantes, il ne faut pas s'attendre qu'elle puisse réussir à l'employer tout incontinent de la même manière qu'elle l'étoit, puisqu'elle est usée à cet égard; cependant elle ne l'est pas si absolument, qu'elle ne soir encore en état de faire quelque autre chose; elle pourra même réussir pour un temps à la production des Plantes plus petites, & moins voraces, par exemple des herbes potagères, de Pois, des Fèves, &c. mais enfin elle viendra à essuyer la condition commune de toutes les terres, qui est de devenir usées.

C'est icy où le Jardinier doit faire voir, s'il est habile; car il doit avoir une application perpétuelle pour remarquer, de quelle manière toutes les Plantes de son Jardin viennent, afin de ne point perdre de temps à employer sa terre en choses qui cessent de bien faire; il ne laissera pas pour cela aucune partie de son Jardin en friche, il se contentera seulement de faire changer de place à ses Legumes, & à ses semences; sa terre n'est jamais si usée, c'est-à-dire si épuisée, & si effritée, qu'elle doive demeurer entièrement inutile; ainsi il luy fera produire de toutes choses les unes après les autres, pourvü qu'il ne la laisse pas manquer de quelques secours, qui luy sont nécessaires; si toutefois il étoit obligé de remettre des choses semblables à la place des anciennes, par exemple, des Arbres nouveaux à la place de ceux qui sont morts, il y a quelque ouvrage à faire, & quelque économie à pratiquer; j'en parleray cy-après, & de plus la manière de bien employer les terres est amplement examinée dans le Traité du Potager.

SECTION NEUVIÈME.

Des terres reposées.

Ces termes de terres reposées font juger, que les terres ont besoin quelquefois de repos, & que par ce repos elles se rétablissent, soit que les influences des Astres, & sur tout les pluyes, fassent cette réparation si utile, (elles y contribuent assurément beaucoup) soit plutôt que ces terres ayent en soy un fond de fécondité naturelle avec une faculté, non pas véritablement de rendre cette fécondité inépuisable, mais de la rétablir, & de la reproduire, quand après avoir été altérée à force de productions continuelles, on laisse pour quelque temps la terre en repos, comme si en effet on l'abandonnoit à sa discretion, & qu'on la crût capable de connoître son mal, & d'y apporter le remède; c'est ainsi que les Philosophes attribuent à l'air une force élastique, & pour me servir d'un exemple plus sensible, c'est ainsi que l'eau a en soy un fond de fraîcheur naturelle avec un principe de rétablir, & reproduire cette fraîcheur, quand après que le feu, ou le Soleil l'ont échauffée, on l'éloigne ensuite hors de leur portée; constamment la chaleur luy est étrangère, & pour ainsi dire ennemie, si bien qu'elle tient cette eau dans un état violent; mais quand on l'éloigne de ce qui luy causoit, & entretenoit cette chaleur, & que par ce moyen on la laisse, pour ainsi dire, en repos, elle détruit ce qui la rendoit défectueuse, & redevient petit à petit fraîche comme auparavant, c'est-à-dire, qu'elle recouvre la perfection, qui est naturelle à son être, & à son temperament.

Ainsi la bonne terre est altérée par la nourriture de quelques Plantes, qui luy étoient étrangères, & qui épuisoient en même temps & tout son ancien sel, & même tout le nouveau, à mesure qu'elle le repatoit; mais si on vient à la décharger de ces Plantes, & qu'on la laisse quelque temps sans luy rien demander, c'est-à-dire qu'on la laisse en repos, elle se rétablira dans sa fécondité naturelle, & particulièrement si pour de petites Plantes ordinaires on y mêle un peu de secours de bon Fumier, jusques-là même que le chaume, qu'on y laissera pourrir, ou qu'on y brûlera, luy donnera de nouvelles forces.

La nature nous fait voir en cela une véritable circulation, comme je l'expliqueray cy-après dans le Chapitre des amandemens.

SECTION DIXIÈME.

Des terres portées.

IL y a peu de choses à dire sur le fait des terres portées, si ce n'est que c'est une nouveauté introduite de nos jours dans le Jardinage; l'Auteur des Georgiques, qui a si exactement traité de la différence des terres, n'a fait aucune mention de celle-cy; on ne vient d'ordinaire à cet expédient de faire porter des terres que quand on veut faire un Jardin dans un endroit, qui n'a aucune terre, ce

L 2

* *Super etiam steriles incendere profuit agros. Georg. 1.*

qui n'arrive pas souvent au moins pour de grands Jardins , ou que quand on veut changer quelque endroit de tranchée , qu'on a lieu de juger être usé ; on va donc prendre des terres dans un lieu, où il y en a de fort bonnes, malheur à celui, qui étant réduit à faire la dépense du transport n'en choisit que de mauvaises ; je croi qu'il arrive à peu de gens de faire une si lourde faute.

Les bonnes terres trouvent ce semble quelque augmentation de bonté dans ce transport, & voilà ce qui fait dire, tel & tel Jardin ne sçauroit être mauvais , puisqu'il n'y a que des terres portées; la raison de cette amelioration par le transport n'est pas moins difficile à rendre , que celle de l'amendement , qui vient de brûler les chaumes ; le Poëte en rend quatre sans se déterminer sur aucune, voulant peut-être nous insinuer, qu'il les juge toutes également bonnes; ainsi il me paroît constant, que les terres augmentent de bonté par le transport , soit que dans le grand remuement l'air les penetrant d'avantage y réveille quelque principe de vigueur , qui étoit caché , soit que cet air là purifie des mauvaises qualitez qu'elle avoit contractées , soit enfin qu'il la rende plus meuble, & plus penetrable aux racines , qui vont pour ainsi dire chercher à vivre par tout, où il y a quelque aliment nouveau à prendre.

SECTION ONZIÈME.

Des terres neuves.

Reste à dire ce que c'est que terres neuves , je veux dire terres qui n'ont jamais vû le Soleil ; c'est un secours nouvellement introduit dans nos Jardins, & apparemment aussi inconnu dans l'ancienne Agriculture , que celui des terres portées , dont il n'est non plus fait aucune mention dans les Auteurs : nous en faisons un cas très-particulier , & dans la verité nous n'en sçaurions trop faire, puisqu'il est vrai que ces terres neuves ont non seulement tout le premier sel , qui leur a été donné au moment de la création , mais aussi la plûpart de celui des terres de la superficie , lequel est venu à celle de dessous , y étant porté par le moyen de l'eau des pluyes, ou des arrosements , dont la pesanteur la fait descendre par tout où elle peut pénétrer ; ce sel se conserve dans ces terres cachées, jusqu'à ce que revenans elles-mêmes sur superficie , l'air leur donne une disposition propre à employer ce sel avec éclat la fécondité, dont elles sont dotées; en effet elles ne sont pas , pour ainsi dire , si-tôt en liberté d'agir, qu'elles produisent des Végétaux d'une beauté surprenante.

Il n'est pas difficile d'entendre ce que c'est que terres neuves ; toutes les terres l'ont été originaiement , c'est-à-dire au moment de leur création , Dieu par son commandement leur ayant fait le don de la faculté de produire , qui n'avoit point encore été mis en usage : depuis ce temps-là toutes les terres de la superficie de ce corps terrestre ne peuvent plus être appellées neuves , puisque toutes celles qui ont été capables de produire , n'ont pas cessé d'agir jusqu'à present ; mais parce qu'il y a à bien des endroits, où le fond de la terre , à deux , ou trois pieds de la superficie , est toujours demeuré sans action , & d'autres , où la superficie même a été empêchée d'agir , cela fait que nous avons des terres neuves , pour nous en servir dans nos besoins ; ainsi ce que nous entendons par terres neuves ce sont simplement celles , qui n'ont servi à la nourriture d'aucune Plante , par exemple celles qui sont au
dessous

deffous de trois pieds de la superficie, jusqu'à quelque profondeur que ce puisse être, pourvû qu'elles soient effectivement terres; ou bien nous entendons celles, qui ayans déjà nourri plusieurs Plantes, ont été ensuite long-temps sans en nourrir d'autres, par exemple celles, sur lesquelles on est venu à faire des édifices: nous disons, & c'est l'expérience qui nous l'apprend, que dans les premières années les unes, & les autres de ces terres sont merveilleses, & particulièrement pour nos Jardins; toutes sortes de Plantes, & de Legumes y embellissent, croissent, & grossissent à vûe d'œil; & si nous y plantons des Arbres, pourvû qu'ils soient bons en soi, & qu'ils ayent été bien plantez, il y en a peu qui n'y réussissent, au lieu que dans celles, qui sont méchantes, ou qui sont effectivement usées, il en meurt la plûpart, quelque bien conditionnez qu'ils soient, & quelque soin qu'on ait pris à les bien planter.

Les yeux ne sont point capables de distinguer, si une terre est ou neuve, ou usée; la connoissance de leur mérite doit venir d'ailleurs; les unes & les autres se ressemblent extrêmement, & on pourroit dire avec assez de raison, que les terres qui sont méchantes, soit pour l'avoir toujourns été, soit pour l'être devenues, sont à peu près comme la poudre à canon, qui est ou méchante, ou éventée: le feu n'y sçauroit prendre, & cependant elle ressemble entièrement à la bonne; ainsi les terres, qui sont ou naturellement méchantes, & infertiles, ou qui ayans été bonnes se trouvent enfin usées; comme elles n'ont pas de quoy être animées, quand la chaleur, & l'humidité leur viennent, elles demeurent comme mortes auprès d'un secours, qui en animeroit d'autres; si bien que ne contribuant nullement à l'action des vieilles racines des Arbres, celles-cy enfin pourrissent, & avec elles pourrit tout le reste du corps de l'Arbre, comme je l'ay amplement expliqué dans mes réflexions sur le commencement de la Végétation.

D'où il s'ensuit, que premièrement il est agreable de faire de nouveaux Plans dans de bonnes terres neuves, & qu'en second lieu tous ceux qui font des Jardins nouveaux, devroient assurément avoir cette précaution d'en faire préparer une maniere de Magazin, afin d'y avoir un recours aisé, & commode, quand ils ont besoin de replanter quelques Arbres nouveaux, ce qui arrive assez souvent; la place des Allées, ou tout au moins la place d'une partie est tres-propre pour ces sortes de provisions, & je m'en sers pour cela, au lieu de faire comme on fait d'ordinaire, c'est-à-dire, de les remplir toutes des gravois, & ordures qu'on aura sorties des carrez, & des tranchées; combien de fois voit-on arriver, que faute d'une telle facilité pour des terres neuves, qu'il faudroit remettre dans les tranchées, & qu'on y remettroit, si on en avoit, on perd son temps, son argent, & son plaisir à refaire de nouveaux Plans à la place des vieux, qui sont morts; en effet il en réchape tres-peu dans ces sortes de terres vieilles, & mal conditionnées.

Je ne puis m'empêcher d'avoir grande pitié de ceux, qui manquent ici d'une prévoyance si utile, & si nécessaire.

Avant que de finir ce que j'avois à dire sur le fait des terres, il faut que je dise un mot de la couleur, qui fait assez souvent juger de leurs bonnes, ou de leurs mauvaises qualitez.

De la couleur des bonnes terres.

I'Ay déjà dit plusieurs fois, que la marque la plus essentielle, & la plus assurée de la bonté d'un fond de terre étoit celle, qui se prend de la beauté naturelle de ses productions; on voudroit bien encore établir une autre marque certaine sur la couleur, & dire, que la grise noirâtre fait une preuve convaincante en cette matière, aussi bien qu'elle y fait le plus grand agrément pour la vûë.

Ce n'est pas seulement de nos jours que cette question a été agitée; les grands Auteurs de l'Antiquité y ont fait reflexion devant nous; pour moy je n'ay aucune prévention sur cela, ayant vû qu'il est de bonnes, & de mauvaises terres de toutes couleurs: mais constamment cette grise noirâtre, qui plaît le plus, & qui a mérité l'approbation des siècles passez, est d'ordinaire à cet égard un des meilleurs signes de bonté, sans être pourtant infailible; nous en voyons quelquefois de rougeâtres, & de blanchâtres, qui sont merveilleuses, mais rarement en voyons-nous de blanches, de qui on puisse dire la même chose, comme aussi en voyons-nous de noires, soit sur le haut de quelques montagnes, soit dans de certains valons, lesquelles sont très infertiles; c'est une manière de sablon mort, qui ne peut tout au plus produire que des Genets, & des Bruières.

Il en faut donc venir à dire, que la véritable marque pour bien connoître la terre n'est point la couleur, dont elle est, non pas même la profondeur; il n'y a en effet que les productions, qu'elle fait belles naturellement: ce sont elles seules, qui doivent faire décider à cet égard, par exemple en pleine campagne, ce sera de ces bons herbages, que les animaux mangent volontiers; ce sera des ronces, & des hièbles; en Potagers, ce sera de gros Artichaux, de grosses Laituës, de grandes Oseilles, &c. ce sera sur tout, comme il a été dit cy-dessus, des Arbres bien vigoureux, ce sera de grands jets, qu'on leur voit faire, ce sera des feüilles fort larges, & fort vertes, dont ils sont garnis, &c. & voilà ce que nous devons regarder comme des témoins irréprochables, & à la déposition desquels il faut absolument se tenir, sans se fier entièrement à aucun autre; la grosseur, ou la petitesse des Fruits sont bien quelque chose à cet égard, mais on n'en peut pas tirer une conviction manifeste; nous voyons souvent des Fruits fort gros sur des Arbres foibles, & des Fruits fort menus sur des Arbres qui se portent bien: j'explique ailleurs les raisons d'une si grande différence.

CHAPITRE V.

De la situation que demandent nos Jardins.

Après avoir assez amplement expliqué ce qui regarde le fait particulier des terres, je reviens à traiter des autres conditions nécessaires pour la perfection

* Nigra ferè, & pressio pinguis sub vomere terra. Georg. 2.

Ation des Jardins fruitiers & potagers, dont la seconde me paroît être celle de la situation.

Il y a une distinction à faire, sçavoir s'il est question d'un simple Potager sans aucun mélange de Fruit, excepté ceux qui sont rouges, Fraises, Framboises, Cerises, Groseilles, car ils font une partie du Potager, ou si d'un simple Fruitier, sans qu'il y soit mention d'aucuns Legumes; il arrive quelquefois qu'on fait le Fruitier en un endroit, & le Potager en un autre, ou si enfin ce Jardin doit être composé de l'un & de l'autre.

Au premier cas, où il ne s'agit que d'un simple Potager, sans doute que les Valons sont préférables à toute autre situation, ils ont d'ordinaire tout ce qui est à souhaiter pour un bon fond, ils sont propres à être une excellente Prairie, la terre y est meuble, elle est apparemment d'une suffisante profondeur, elle est engraisée de tout ce qu'il y a de bon sur les montagnes voisines, les beaux Légumes y viennent aisément, & abondamment, les Fruits rouges y acquièrent la douceur, & la grosseur, qui les rendent recommandables, les arrosemens y sont sans doute aisez, les sources, & les petits ruisseaux ne manquent guère de s'y trouver, mais ils ont un grand inconvenient à craindre, qui sont les inondations: quand ce malheur là survient, il se sauve peu de ces Plantes, qui doivent durer plus d'un an dans la terre: les Asperges, les Artichaux, les Fraisières trouvent leur destruction dans le séjour d'une eau débordée, ainsi tout l'avantage, qu'un bon valon promet, est infiniment combattu par la désolation, dont il est menacé.

Au second cas, où il ne s'agit que d'avoir de bons Fruits, & d'en avoir de bonne heure, constamment tous les terrains un peu secs, & élevez l'emportent sur les autres, supposé toujours que le fond en soit bon, & assez profond; les principaux Fruits y ont peut-être moins de grosseur, mais aussi ils sont recompensés par le beau coloris, par le bon goût, & par la maturité avancée; qu'elle différence entre les Muscats de ces sortes de situations sèches, & les Muscats des vallées humides; à dire le vrai les Muscats sont la pierre de touche, qui fait juger, si le Jardin est bien ou mal situé; de quel mérite sont les Epines d'Hyver, les Bergamottes, les Lansac, les Petit-oins, les Louises-bonnes, &c. venues dans un terrain élevé, au prix de ces mêmes espèces de Poirs nourries dans un fond de Pré; ces sortes de Fruits sont une autre preuve convaincante sur le fait de la situation du Fruitier.

Mais enfin, s'il est question de ces sortes de Jardins, qui sont désirés de la plupart du monde, c'est-à-dire de ces Jardins, où l'on veut avoir & Fruits, & Légumes, le choix n'est pas difficile à faire: ce sont assurément les my-côtes, qui fournissent tout ce qui est nécessaire pour l'un & pour l'autre, supposé toujours que les conditions du bon fond s'y rencontrent; cela étant, la terre n'y est jamais ny trop sèche, ny trop humide; les eaux de la montagne y coulant sans cesse, & n'y séjournant point y font le temperament qui lui est nécessaire; la chaleur du Soleil y fait son devoir sans être combattu du froid, qui est inéparable des lieux marécageux; mais ces my-côtes, pour être entièrement comme nous les souhaitons, ne doivent pas être trop roides: les avalaisons des orages, que les Etez ont coutume de fournir, y feroient de trop grands désordres; ce sont de ces my-côtes, où la pente est presque

a Avantages ordinaires dans les terres qui sont à my-côte.

presque imperceptible, où chaque coup de tonnerre ne fait pas craindre de fâcheuses suites, & où l'on n'a pas le déplaisir de voir tantôt ses Arbres arrachez par les ravines, tantôt les terres du haut emportées en bas, tantôt les Allées entièrement ravagées, enfin toute la propriété, l'agrément, & l'utilité renversées. Il seroit véritablement à souhaiter, que tous les Jardins des honnêtes gens eussent de ces situations heureuses; mais comme on n'a pas toujours cette bonne fortune, & que souvent on est réduit à en faire les uns au milieu de grandes Plaines, & c'est ce qui est le plus ordinaire, les autres sur des montagnes, les autres enfin dans des Valons; nous dirons ci-après ce qu'il est nécessaire d'y ménager, pour y réussir tout le mieux qu'il est possible.

CHAPITRE VI.

Des expositions de Jardins tant en general, qu'en particulier, avec l'explication de ce que chacune peut avoir de bon & de mauvais.

CE n'est pas assez que le fond d'un Jardin soit bon, & bien situé, il faut encore que ce Jardin soit bien exposé; on ne peut point dire qu'une mi-côte mal exposée soit une situation bien avantageuse; or il y a régulièrement quatre sortes d'expositions, sçavoir, le Levant, le Couchant, le Midi, & le Nort, toutes faciles à entendre par les noms, qui leur ont été donnez, avec cette circonspection, que chez les Jardiniers ces termes, Levant, Couchant, Midi, & Nort, signifient tout le contraire de ce qu'ils signifient chez les Astrologues, & les Geographes: car ceux-ci ne regardent que les endroits, où le Soleil paroît actuellement, & non pas les endroits, que ces rayons éclairent; ils donnent par exemple le nom de Levant à l'endroit, où ils voyent lever le Soleil, le nom de Couchant à l'endroit, où ils le voyent coucher, &c. mais les Jardiniers ne regardent particulièrement que les endroits de leur Jardin, sur lesquels le Soleil donne, & de quelle manière dans tout le cours de la journée il y donne, soit à l'égard de tout le Jardin, soit à l'égard de quelqu'un de ses côtez; par exemple à l'égard des côtez, si les Jardiniers voyent que le Soleil à son lever, & pendant toute la première moitié du jour continuë de luire sur un côté, ils appellent ce côté le côté du Levant, & c'est en effet en matière de Jardins le véritable Levant, en sorte que, si le Soleil y commence plus tard, ou y finit plutôt, cela ne se doit point appeler Levant, & par la même raison ils appellent Couchant le côté, sur lequel le Soleil luit pendant toute la seconde moitié du jour, c'est-à-dire depuis midi jusqu'au soir, & selon le même usage de parler, ils appellent Midi l'endroit, où le Soleil donne depuis environ neuf heures du matin jusqu'au soir, ou même l'endroit où il donne le plus long-temps dans toute la journée à quelque heure qu'il commence, ou qu'il cesse d'y donner; enfin ils appellent le côté du Nort celui qui est opposé au Midi, & qui par conséquent est l'endroit le moins favorisé des rayons du Soleil; car il n'en jouit peut être qu'environ une, ou deux heures le matin, & autant sur le soir; voilà donc au vrai ce que c'est qu'expositions en fait de Jardinage, & particulièrement en fait de murailles des Jardins, & par là on entend

ce que veut dire cette maniere de parler si ordinaire parmy les Jardiniers, mes Fruits du Levant sont meilleurs que ceux du Couchant; mes Espaliers du Levant sont moins souvent arrosés des pluies, que ceux du Couchant, &c.

* De plus, ces noms d'expositions marquent encore, quels sont les vents, qui peuvent le plus, ou le moins donner sur de tels Jardins, & par conséquent leur faire plus, ou moins de préjudice; car les vents à l'égard des Jardins, & sur tout pour les Arbres, sont presque tous à craindre; mais véritablement les uns plus, les autres moins, & cela eu égard aux différentes saisons de l'année.

Or quoy qu'on puisse dire, qu'en quelque situation que soit un Jardin, il a nécessairement tous les aspects du Soleil, & que par conséquent il est en état de jouir des faveurs de toutes les expositions, & de craindre aussi la disgrâce de tous les vents, cependant de l'aveu de tout le monde il est certain qu'il y en a de mieux exposés les uns que les autres; & cela s'entend particulièrement de ceux, qui sont sur des côtes, dont les uns sont éclairés du Soleil Levant, les autres du Couchant, les uns au Midy, les autres au Nort; car pour les Jardins qui se trouvent dans les Plaines & qui ne sont à couvert ny de montagnes, ny de hautes fustayes, ny de grands bâtimens, la différence de ces expositions n'en est pas si sensible.

L'usage de parler pour marquer les expositions en fait de chaque Jardin pris tout ensemble, & sans distinction particulière de côtes; cet usage de parler, dis-je, veut, qu'on les entende par rapport à l'exposition de tout le côteau, où ces Jardins se trouvent situés, comme l'usage de parler des expositions de murailles en particulier veut, qu'elles dépendent de quelle maniere chacune est éclairée du Soleil dans le cours de la journée; ainsi par exemple, quand en parlant d'un Jardin situé sur un côteau on dit, qu'il est au levant, cela veut dire, que le Soleil y donne tout aussi-tôt qu'il se leve, & n'y est presque point l'après-dinée, & quand on dit mon Jardin est en plein Midy, cela veut dire que le Soleil y donne tout le jour, ou tout au moins depuis neuf à dix heures du matin jusqu'au soir, & par la même raison, quand on dit un tel Jardin est au Couchant; c'est-à-dire que le Soleil ne commence véritablement à y donner que sur le midy, mais aussi qu'il n'en part plus jusqu'à ce qu'il se couche.

Présentement qu'il est bien entendu ce que c'est qu'expositions, si on veut décider, qu'elle est la meilleure des quatre, soit en general pour tout le Jardin, soit en particulier pour chacun de ses côtes; il faut premièrement sçavoir, que celle du Midy, & celle du Levant sont du consentement de tous les Jardiniers les deux principales, & partant elles l'emportent sur les deux autres; il faut aussi sçavoir que celle du couchant n'est point mauvaise, & qu'au moins elle est beaucoup plus considérable que celle du Nort, qui est par conséquent la moins bonne de toutes.

En second lieu, pour décider entre les deux principales, quelle est celle qui vaut le mieux; il faut pour cela distinguer le temperament des terres: car si elles sont fortes, & par conséquent froides, celle du Midy leur vaut mieux: si elles sont un peu légères, & par conséquent chaudes, celle du Levant leur sera plus favorable.

L'exposition du Midy en toutes sortes de terres est d'ordinaire propre à conserver les Plantes des rigueurs de l'Hyver, à donner du goût aux Légumes, & aux Fruits, & à avancer tout ce qui dans chaque saison doit venir de bonne heure; & partant si elle est favorable en toutes sortes de terres, elle doit à plus forte raison

M

* Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbres, arboribus venti, &c. *Virgil. buc. Ecl. 3.*

l'être en terres fortes, qui ne sçauroient presqu'agir, si le Soleil ne les anime d'une chaleur extraordinaire, & en effet c'est l'exposition qu'il y faut affecter, autant qu'il est possible; il n'en est pas de même en fait des terres légères, & sur tout dans les climats chauds; elle est sujette à y brûler tellement les Plantes en Eté, que les Potagers y deviennent inutiles, elle y engendre mille Pucerons qui percent, ou recroquebillent les feuilles, elle empêche que les Fruits ny aprochent de la grosseur, qui leur convient, & par là en diminuë le bon gout, & souvent même elle les fait tomber avant le temps; ce qui arrive quelquefois en ce qu'elle altère les branches, les feuilles, ou même la queue de ces Fruits, comme nous le voyons au Muscat, aux Pêches, & quelquefois aussi en ce qu'elle enduret trop la peau de chaque Fruit, jusques-là même que souvent elle la grille, & la gerce; en effet combien de Pêches, & de Figues d'espaliers perissent ainsi par des chaleurs excessives! cela étant il n'est pas difficile de décider sur le choix de ces deux expositions, eu égard à la différence des terres; il faut donc souhaiter celle du Midy dans les lieux froids, & humides, & ne la pas tant affecter dans les fonds arides, & sablonneux.

Generalement parlant cette exposition du midy est à couvert des vents du Nord, qui par leur froideur ordinaire sont toujours cruels, & funestes à toutes sortes de Jardins, & c'est ce qui souvent la fait par tout rechercher préférablement à celle du Levant; mais aussi est-il constant, qu'en terres légères celle-cy étant, comme elle est, favorisée des rosées de la nuit, & des premiers rayons doux, & benignes du Soleil levant, elle y fait des biens admirables soit pour la maturité, la grosseur, & le bon goût, soit pour la conservation des Arbres, & des Légumes, &c. soit sur tout par ce que pour comble de bonheur elle défend du vent de Galeerne; ce vent prend sa naissance entre le Couchant & le Nord, & comme régulièrement il souffle au Printemps, il est ordinairement suivi de gelées blanches, qui sont de grandes destructrices de Fleurs & de Fruits aux Arbres fruitiers, où elles peuvent donner, & cette consideration fait que même en terres fortes on n'a pas trop de peine à se consoler de n'y avoir que l'exposition du Levant, mais toujours sûrement je la croy la meilleure pour les terres légères.

Quoy que sans hésiter j'aye préféré l'exposition du Couchant à celle du Nord, la dernière étant constamment la plus mauvaise des deux, cependant en fait de ces climats, où la chaleur étant excessive brûle, & ruine absolument tout ce qui est trop long-temps éclairé du Soleil, celle du Nord doit avoir la préférence sur l'autre; en effet nos Jardins n'ont besoin que d'une chaleur modérée pour nourrir doucement ce qu'ils produisent, & sur tout pour conduire les Fruits en parfaite maturité, & par conséquent dans les climats où le Soleil paroît trop violent, j'affecterois plus volontiers une exposition de Nord, qui n'auroit par exemple que quatre à cinq heures de Soleil Levant, & autant de Couchant, que toute autre, soit celle qui la brûleroit presque tout le long du jour, soit celle qui n'y donneroit que pendant la moitié; & même sûrement en ces sortes de climats chauds, il ne faut à l'Espalier du Midy nuls de nos Fruits à pepin, ou à noyau; ils sont trop délicats pour cela, il n'y faut que des Orangers, des Citroniers, des Grenadiers, des Figuiers, des Muscats, &c. & même il y faut conserver la plus grande partie des feuilles, les autres expositions pourront être assez bonnes à ces Fruits tendres, qui ne peuvent souffrir celle du Midy.

Après avoir vû les avantages qu'on peut esperer des bonnes expositions, voicy

les inconveniens qu'on y doit craindre; mais comme il n'y font pas infailliblement ordinaires, il faut à la verité y être préparé, mais cependant, s'en consoler, s'ils arrivent, veü l'impossibilité des remedes.

L'exposition du Midy generalement parlant est sujette à de grands vents depuis la my-Aoult jusqu'à la my-October, si bien que souvent il en tombe beaucoup de Fruits, les uns avant qu'ils ayent leur grosseur, ny qu'ils aprochent de leur maturité, les autres même étant mûrs y tombent, & se cassent; ainsi on a le déplaisir d'en voir la plûpart miserablement périr, au lieu de parvenir à faire leur devoir, qui est de nourrir, & recompenser le Maître du Jardin; d'où vient qu'en tels Jardins directement exposez aux vents de Midy, mais qui d'ailleurs ont les avantages tant estimez en Jardinage; en tels Jardins, dis-je, les Espaliers sont fort à souhaiter; les Buiffons s'y défendent assez bien, mais les Arbres de tige y sont fort à plaindre, & sur tout ceux des especes, dont les Fruits tiennent peu à la queue, par exemple les Virgoulé, les Vertelongue, les Saint Germain, &c. ainsi il n'y en faut guères mettre de ceux-là, & se contenter d'y en avoir de ceux, qui ont le don de résister mieux à la violence des vents; par exemple les Epine, les Ambret, les Leschafferie, les Martin sec, &c. ou s'en tenir à ceux d'Eté, qui sont bons dans le temps de leur chute, sçavoir les Cuisse-Madame, les petit Muscat, les Blanquets, les Robine, les Rousselets, &c.

L'exposition du Levant, quelque merveilleuse qu'elle soit, ne manque pas d'avoir ses affections quelque fois; au Printemps elle est sujette à des vents de Nord-Est, c'est-à-dire vents de bize fort secs, & fort froids, vents qui brouillent les feuilles, & les jets nouveaux, & sur tout à l'égard des Pêchers; ils font même souvent tomber beaucoup de Fruits à pepin, & à noyau, & particulièrement des Figues naissantes, dans le temps que leur grosseur déjà raisonnable commençoit à donner de grandes esperances de bonne recolte; ces vents de bize ne sont pas les seuls ennemis de cette exposition, ce qui l'incommode encore beaucoup, & sur tout pour les Espaliers du Levant, c'est d'être privez du benefice des pluyes, qui ne venans guères que du Couchant ne sçauroient donner jusques dans les pieds des murs, & ainsi les Arbres y ont à souffrir d'une sécheresse qui leur est mortelle, si on n'y remédie par les expediens, que j'ay expliquez dans le Traité des Espaliers.

L'exposition du Couchant craint non seulement & au Printemps le vent de Galerne, vent si pernicieux pour les Arbres en fleur, & en Automne les vents de la saison, ces grands abateurs de Fruits, mais aussi, & cela particulièrement dans les terres humides & froides, elle craint les grandes pluyes, qui d'ordinaire venant frequentes du côté du Soleil Couchant, y font assez souvent de grandes désolations; d'un autre côté dans les terres sèches, & legères, ces sortes de pluyes y reparent les defauts de la sterilité, & rétablissent tout le mal, que la sécheresse y avoit pû faire.

A l'égard de l'exposition du Nord en fait d'Espaliers, si d'un côté elle est tolérable pour tous les Fruits d'Eté, & pour quelques-uns d'Automne, que n'a-t-elle point à craindre pour la beauté, & le bon goût de ceux d'Hyver: mais aussi quels avantages n'a-t-elle point pendant les grandes chaleurs pour les Legumes, & pour les Fruits rouges, qu'on veut faire durer long-temps, sçavoir les Fraizes, Framboises, Groseilles, &c. c'est une matière que j'ai encore amplement expliquée tant dans le Traité du Potager, que dans l'usage, & l'emploi qu'on doit faire de chaque muraille

* Et j'ay marqué dans le Traité de l'usage de l'Espalier, que j'ay fait.

de Jardin en particulier.

Enfin ce qui résulte de ce petit *Traité des expositions* est, que chacune a son bien, & son mal; il faut sçavoir profiter de l'un, & se défendre de l'autre tout le plus qu'il sera possible à nôtre industrie.

CHAPITRE VII.

De la troisième condition, qui demande dans nos Jardins la facilité des arrosemens.

* **C**'Est une chose constante, & universellement établie, qu'il n'est point possible d'avoir un beau & bon Jardin, & particulièrement pour un Potager, à moins que pendant une grande partie de l'année on ne les garentisse de leur grande ennemie, qui est la sécheresse; le Printemps, & l'Été sont sujets à de grandes chaleurs, & de grands hâles, & par conséquent tous les Légumes de la saison, qui doivent être parfaits, & abondans, ne peuvent donner aucun plaisir, s'ils ne sont grandement humectez; ils ne profitent & n'acquièrent qu'à force d'eau les bonnes qualitez, qu'ils doivent avoir, c'est-à-dire de la grandeur, de la grosseur, de la douceur, & sur tout de la délicatesse, c'est-à-dire de la tendreté, s'il est permis d'user d'un tel terme, qui paroît encore barbare, mais qui cependant étant fort significatif nous seroit extrêmement nécessaire; je dis donc que les Légumes courent toujours risque d'être petits, amers, durs, & insipides, quand ils n'ont pas le secours des grosses, & longues pluyes, qui d'ordinaire sont assez incertaines, ou qu'au moins ils n'ont pas celui des grands & fréquens arrosemens, dont nous devons être les maîtres.

Et même quelque pluye qu'il fasse, qui véritablement pourra être favorable aux petites Plantes, comme sont Fraîses, Verdures, Pois, Fèves, Salades, Oignons, &c. il y a cependant d'autres Plantes dans nos Jardins, qui demandent quelque chose de plus, par exemple des Artichaux d'un an, ou de deux, qu'il faut régulièrement arroser deux ou trois fois la semaine à une cruchée dans chaque pied; que si pour ces Artichaux on s'attend que quelques pluyes ayent satisfait à leurs besoins, on s'aperçoit bien-tôt qu'on est grandement trompé, les Moucheron s'y mettent, la Pomme demeure petite, dure, & sèche, & enfin les aîles ne produisent que des feuilles; l'expérience de ce qui se voit chez les bons Maréchez, justifie assez la nécessité, & l'importance des arrosemens; quelque pluye qu'il fasse pendant l'Été, ils ne cessent guère d'arroser même tous leurs Jardins; aussi voit on que leur marchandise est beaucoup plus belle que celle des autres, qui arrosent moins.

Nous avons régulièrement sept, ou huit mois de l'année, qu'il faut arroser tout ce qui est dans un Potager: il n'y a que les Asperges qui en sont exemptes, parce que ne venant à faire leur devoir qu'à l'entrée du Printemps, c'est assez pour elles que de se sentir des humiditez de l'Hyver, elles n'en ont plus besoin passé les mois d'Avril, & May; mais comme ces deux mois sont les temps de hâle, & de sécheresse, on est assez souvent obligé d'arroser jusqu'aux Arbres nouveaux plantez, & même quelquefois il est bon d'arroser ceux, qui ayans retenu une grande quantité de Fruit paroissent

* *Aqua autem omnium vis gallicorum, & diversos singulis usus ministrat, &c. Ex D. Hieronymo.*

roissent médiocrement vigoureux, & demandent quelques secours pour conduire à bonne fin la recolte, qu'ils nous préparent; sur toutes choses ayant à faire à des terres légères & sèches, il en faut venir à ces arrosements dans le temps du solstice d'Esté, & même il y en faut encore faire de nouveaux dans le mois d'Août, quand les Fruits commencent à prendre chair, & que la saison se trouve fort sèche; autrement ils demeurent petits, & d'ordinaire pierreaux, & peu agréables.

De là il s'ensuit, qu'absolument il faut de l'eau dans les Jardins, & même en assez honnête quantité, pour y pouvoir faire en temps & lieu les arrosements nécessaires; car en verité qu'est-ce que c'est qu'une terre sans eau, si ce n'est une terre la plupart du temps inutile pour le rapport, & désagréable pour la vûë; le grand secret est de choisir des situations, où on puisse avoir la commodité de l'eau, & partant quiconque ne fait pas d'abord un capital de cet article, mérite bien qu'on le blâme, ou qu'on le plaigne.

La plus ordinaire, & en même temps la plus misérable des ressources pour les arrosements est celle des puits: il faut bien en avoir, quand on ne peut rien de mieux, mais au moins les doit-on souhaiter peu profonds, car assurément il est fort à craindre que les arrosements ne soient très-médiocres, & par conséquent peu utiles, quand l'eau coûte beaucoup à tirer; l'avantage de Pompes, quoy que souvent trompeuses, se peut bien en cela conter pour quelque chose, mais sur tout la décharge de quelques fontaines, ou même quelques fontaines conduites exprès, un canal voisin, un petit réservoir bienourny, & bien entretenu avec des tuyaux, & des cuvettes distribuées en plusieurs carrez, sont pour ainsi dire l'ame de la végétation; sans cela tout est mort, ou languissant dans les Jardins, quoy que le Jardinier n'en ait aucun reproche à craindre; mais avec cela tout le Jardin doit être vigoureux, & abondant en chaque saison de l'année, & par ce moyen combien d'honneur, & de gloire pour ceux qui sont chargez de sa conduite, mais aussi que d'opprobre, & d'ignominie pour eux, quand ils n'ont aucun prétexte pour s'excuser.

CHAPITRE VIII.

De la quatrième condition, qui demande que le Jardin soit à peu près de niveau dans toute sa superficie.

IL est très-difficile, & même assez rare de trouver des situations qui soient si égales en toute leur étendue, qu'il n'y ait nulle pente d'aucun côté, cependant il n'est pas impossible; je ne croy pas qu'il faille beaucoup se mettre en peine d'en chercher, qui soit d'un niveau aussi égal que celui d'une Pièce d'eau, mais on doit être bien aise, quand on en a d'assez heureuses pour cela; les grandes pentes sont assurément très-importunes dans les Jardins: les ravines, qui se font dans les temps de fortes pluyes, y font de cruels dégars,

M 3

* Anima mea, sicut terra sine aqua. Psal. Reg.

A

& il faut de terribles ouvrages pour les rétablir ; les pentes médiocres ne font pas de grands maux, elles font même du bien, quand sur tout dans une terre sèche elles sont tournées vers une muraille exposée au Levant ; cette partie, comme nous l'avons déjà dit, se trouve rarement baignée des eaux du Ciel ; c'est celle du Couchant, où donnent la plupart des pluyes, & ainsi une pente, qui conduit les eaux vers ce Levant, est une chose extrêmement favorable.

J'estime donc qu'autant qu'il est possible, il faut préférer une assiette qui a peu de pente, à un autre qui en a beaucoup, & qu'en tout cas, si quelqu'une est tolerable, ce n'est que celle dont je viens de parler ; jusques là que dans les Jardins, qui péchent pour être un peu secs, ou un peu élevez, & sont d'un niveau parfaitement égal, il est expedient d'y ménager quelque pente, par exemple, il en faut préparer une qui soit imperceptible, & perpetuelle dans toutes les Allées, qui régner le long du Levant, & pareillement une dans celles, qui régner le long du Midi, afin que l'eau des pluyes, qui est inutile dans ces Allées, y trouve sa décharge jusques dans les pieds des Arbres de ces deux expositions.

Une telle pente artificielle produit deux bons effets, le premier en ce qu'il est à souhaiter que ces endroits là soient toujourns un peu humides, & que leur aridité, soit qu'elle vienne de la nature du fond, & de la situation, soit qu'elle vienne de l'ardeur du Soleil, puisse être par de telles eaux heureusement corrigée : & le second, en ce que par ce moyen on empêche que ces eaux ne se jettent en quelque autre partie du Jardin, où elles pourroient nuire.

Que si on est indispensablement obligé de prendre pour son Jardin une situation qui ait beaucoup de pente, j'explique ci-aprés dans le Chapitre treize ce que je croy devoir être fait, pour tâcher d'en corriger le défaut, autant que l'industrie est capable de le faire.

CHAPITRE IX.

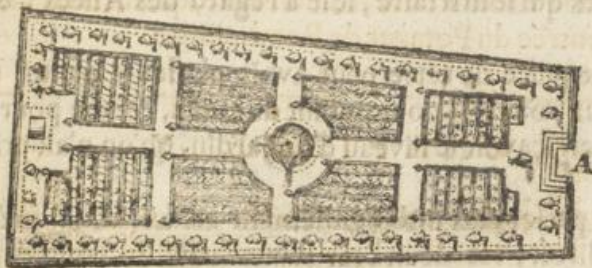
De la cinquième condition, qui demande que la figure d'un Jardin soit agréable, & que son entrée soit bien placée.

IE n'auray pas de peine à prouver que la figure de nos Jardins doit être agréable ; il est necessaire que les yeux y trouvent d'abord de quoi être contents, & qu'il n'y ait rien de bizarre qui les blesse ; la plus belle figure qu'on puisse souhaiter pour un Fruitier, ou pour un Potager, & même la plus commode pour la culture, & sans doute celle qui fait un beau carré, & sur tout quand elle est si parfaite, & si bien proportionnée dans son étendue, que non seulement les encoignures sont à angles droits, mais que sur tout la longueur excède d'environ une fois & demie, ou deux fois l'étendue de la largeur, par exemple de vingt toises sur dix, ou douze, de quarante sur dix-huit, ou vingt, de quatre-vingts sur quarante, cinquante, ou soixante, &c. car il est certain que dans ces figures carrées le Jardinier trouve aisément

ment de beaux carrez à faire, & de belles Planches à dresser; il y a plaisir de voir de véritables carrez de Fraises, d'Artichaux, d'Asperges, &c. de grandes Planches de Cerfeuil, de Persil, d'Oseille, tout cela bien uni, bien tiré, bien compassé, &c. ce qu'il ne sçauoit faire dans les figures irrégulières, ou au moins a-t-il toujours beaucoup de temps à perdre, quand pour en cacher en quelque façon la difformité, il tâche d'y trouver quelque chose qui approche du carré.

D'où il est aisé de conclure, combien en fait de Potagers je trouve à redire à toutes les autres figures de découpez, de diagonales, de ronds, d'ovales, de triangles, &c. qui ne doivent en effet être reçues que dans les Bosquets, & les Parterres; aussi font-ce des lieux où elles font en même temps & d'un grand usage, & d'une grande beauté; je ne doute pas qu'on ne soit toujours fort curieux de donner à son Jardin cette belle figure, dont il est ici question, quand on taille comme on dit en plein drap, on est à plaindre quand quelque sujétion de malheureux voisinage nous réduit à souffrir des figures estropiées, des enclavez, des côtéz inégaux, &c. heureux qui peut avoir des voisins d'humeur gracieuse, & accommodante, malheureux qui en a de bourrus, & de difficile accès.

Quoique la figure d'un carré oblong, & à angles droits soit la plus convenable, cependant j'ay fait un beau Potager de cent dix toises de long sur soixante de large, qui tire un peu à la figure A. de Losange; & comme j'ay dis-



posé la principale entrée dans le milieu du plus petit côté, à peine s'apperçoit-on de la petite irrégularité, qu'un Geometre y trouveroit, & c'est une précaution grandement nécessaire de cacher autant qu'on peut de certains défauts médiocres, qui se trouvent dans la place du Jardin, & de disposer les Allées, & le partage des carrez, tout de même que si tout le terrain étoit d'une figure parfaitement carrée; quoi que les angles, ni les quatre côtéz n'y soient parfaitement égaux, cela n'empêche pas que les Blanchés qu'on y dresse, n'y paroissent parfaites dans leur proportion.

De plus, pour l'agrément de nôtre Potager, & sur tout s'il est grand, il est à souhaiter que l'entrée soit justement par le milieu de la partie qui a le plus d'étenduë, comme il paroît à la figure au point A. afin de trouver en face une Allée, qui ayant toute la longueur du Jardin paroisse belle, & coupe le terrain en deux parties égales; chacune de ces parties, qui font des carrez trop longs pour leur largeur, seront ensuite subdivisées en d'autres plus petits carrez, s'il en est besoin; cette entrée ne seroit pas si bien de se rencontrer par le milieu

milieu d'un des deux petits côtéz, comme il paroît à la figure .B. une vûë qui soit



longue en face, & médiocrement large sur les côtéz, plaît beaucoup mieux, qu'une vûë longue par les côtéz, & courte en face ; cependant il arrive quelquefois que l'entrée n'a pû être autrement disposée, & il faut s'en consoler, comme aussi quoy qu'elle ne soit pas tout à fait si bien de se rencontrer par quelque encoignure, ou approchant de là ; il y a toutefois de fort beaux Jardins que j'ay faits, & qui ont leur entrée dans le coin, je n'aurois pas manqué de la mieux mettre, ou placer, si la disposition du terrain l'avoit pû permettre ; ce qui empêche qu'on n'y trouve à redire, c'est la belle Allée qui se presente d'abord, & qui regne le long d'un des grands Espaliers, dont la vûë se trouve fort satisfaite, quand il est bien entretenu, telle est par exemple l'entrée du Potager de Ramboüillet.

CHAPITRE X.

De la sixième condition qui demande que le Jardin soit clos de murailles, & de portes bien fermantes.

Cette clôture que je demande, fait bien voir que je ne me soucie pas trop pour un Fruitier, & un Potager, qu'il ait de ces vûës de dehors, qui sont si nécessaires pour les autres Jardins, ce n'est pas que quand la situation le permet, je ne sois fort aise d'en profiter, mais il est vrai que je demande particulièrement que mon Jardin se trouve en sûreté contre les voleurs, soit étrangers, soit domestiques, & que les yeux trouvent tellement dequoy se réjouir en parcourant tout ce qu'il doit avoir, que jamais il ne vienne en tête de souhaiter rien de plus divertissant.

Un Espalier bien garni, des Buissons bien faits, & bien vigoureux, toutes sortes de beaux, & de bons Fruits de chaque saison, de belles Planches, & beaux carrez bien fournis de tous les Légumes importans, de Allées nettes, & de d'une largeur proportionnée, de belles bordures qui soient toutes de choses utiles pour la maison, enfin une diversité bien entendüe de tout ce qui est nécessaire dans un Potager, en sorte qu'on n'y manque de rien, tant pour avoir du hâtif, & du tardif, que pour l'abondance du milieu des saisons, ce sont-là dans la vérité ce qu'on doit

doit chercher à voir dans nos Jardins, & non pas un clocher, ou un bois en perspective, un grand chemin, ou une rivière voisine; il faut, ce semble, que pour ainsi dire, la nappe soit toujours mise dans un beau Jardin, & non pas se mettre en peine de voir ce qui se passe à la campagne.

Un Potager auroit la plus belle vûë du monde, que cependant il me paroîtroit en soi fort vilain, si ayant besoin de ce qu'il doit fournir, au lieu de l'y trouver on étoit obligé ou de s'en passer avec chagrin, ou d'avoir recours à ses voisins, ou à sa bource.

Je veux donc préférablement à toute sorte de vûë, que mon Jardin soit clos de murailles, quand même elles me devroient ôter quelque beau point de vûë, joint que l'abri qu'elles peuvent donner contre des vents fâcheux, & des gelées printanieres font ici d'une grande consideration; on ne sçauroit guère avoir de plaisir de son Jardin, avoir par exemple des Légumes hâtifs, & de beaux Fruits sans le secours de ces murailles, & même il est bien des choses, qui craignans le grand chaud auroient peine à venir dans le fort de l'Été, si une muraille exposée au Nord ne les favorisoit d'un peu d'ombre.

Les murailles en effet sont si nécessaires pour les Jardins, que même pour les multiplier je me fais autant que je puis de petits Jardins dans le voisinage du grand, & l'utilité que j'en tire, est non seulement pour avoir davantage d'Espaliers, & d'abri, ce qui est très-important, mais aussi pour corriger quelque défaut, & quelque irrégularité, qui rendroit désagréable le grand Jardin; car enfin je veux à quelque prix que ce soit avoir un Jardin principal, qui plaise & dans sa figure, & dans sa grandeur, & qui soit destiné pour les grands Légumes, & pour quelques Arbres de tige; un grand Jardin plairoit sans doute moins, si par exemple il étoit trop long pour sa largeur, ou trop large pour sa longueur, s'il avoit un coin, ou quelque biais sensible, qui le défigurât, & qui étant retranché rendroit tout le reste carré, ainsi tels Jardins venans à être rappetisez, soit par l'une de leurs extrémités, soit par les deux ensemble donneront lieu de faire de petits Jardins utiles, & agréables, comme j'en ay fait en plusieurs grandes maisons du voisinage de Paris.

Outre la clôture des murailles je veux encore de bonnes ferrures aux portes, afin que mon Jardinier me réponde de tout ce qui est dans le Jardin; je sçai bien qu'il en est de fort sages, & de fort soigneux, mais je sçai bien qu'il en est qui ne demandent pas mieux que d'avoir quelques prétextes.

CHAPITRE XI.

De la dernière condition, qui demande que le Jardin Fruitier, & Potager ne soit pas loin de la maison, & que l'abord en soit aisé, & commode.

Je sçay bien qu'à la campagne il est de grandes maisons, & de mediocres, les unes pouvant être accompagnées de plusieurs Jardins, les autres se contentans d'un seul.

A l'égard de celles qui peuvent avoir plusieurs Jardins, il est à la verité très à

propos que ceux qui sont destinez pour les Fleurs, & les Arbrisseaux, c'est-à-dire les Parterres soient en face du principal aspect de la maison; rien n'est plus agreable que de voir en tout temps de ce côté-là un bel émail de fleurs succedant les unes aux autres quelles qu'elles soient; ce sont plusieurs changemens de décorations sur un theatre, dont la figure ne change point, ce sont des matieres perpetuelles de plaisir tant pour la vûë, que pour l'odorat, outre que comme d'ordinaire ce Parterre est un lieu aussi public, & aussi ouvert à tout le monde que la cour même de la maison, on a sans doute la prévoyance de n'y mettre rien, dont la perte puisse inquiéter.

Je veux bien donc qu'en de telles maisons le Fruitier, & le Potager ne soient pas au plus bel endroit, il est sujet à avoir beaucoup de choses quoique necessaires, dôt la vûë, ou l'odorat ne sont pas toujourns satisfaits, & sur tout il produit beaucoup de choses, qui sont pour le plaisir du Maître, & ainsi sont capables de tenter des friands indiscrets; ce sont matieres de chagrin, & de plaintes qu'il est bon d'empêcher en mettant nos Jardins hors de la portée du public.

C'est pourquoy autant que faire se peut, nous nous contentons de les établir au meilleur fond, qui sans faire tort à la place du Parterre se trouve assez près de la maison, & qui est aussi d'un abord commode, & aisé; nos anciens ont été de ce sentiment, quand ils ont dit que les pas du Maître, ^a c'est à-dire ses frequentes visites faisoient un merveilleux engrais pour les Jardins; qui dit engrais, dit en même temps propreté, abondance, bonté, beauté, &c. si bien que les Jardins éloignez, ou de difficile abord sont sujets aux desordres, à l'ordure, à la stérilité, &c.

Je veux fort esperer, que comme dans le commencement de cet Ouvrage j'ay bien osé dire, que nul ne doit entreprendre d'avoir un de nos Jardins, s'il n'en entendoit passablement la culture, qu'aussi personne ne s'en fera, à moins qu'il ne puisse se donner le plaisir de le bien faire cultiver, & par conséquent il le voudra voir souvent, ce qu'il ne sçauroit faire, si ce Jardin est éloigné, ou d'un accès rude, & difficile.

A l'égard des maisons, qui absolument ne peuvent avoir qu'un seul Jardin, je n'estime pas qu'il puisse entrer dans la pensée de personne de l'employer tout en Buis, & Boulingrins, au lieu de l'employer en Fruits, & en Légumes; & en tel cas soit aux champs, soit à la ville, si la place du Jardin est d'une raisonnable grandeur, je trouve à propos d'en prendre un peu du plus voisin, pour en faire un petit parterre, le reste fera pour tout ce qui est utile, & necessaire, mais si la place est mediocre, & serrée je conseille, qu'on n'y fasse aucun Parterre, car pour moi je n'y en ferois point, étant persuadé, qu'on se peut aisément passer de fleurs; prenant donc ce parti d'employer son terrain en Plantes qui sont de service, on peut, & on doit affecter de mettre le plus en vûë du logis ce qui plaît le mieux de toutes les parties du Potager, & mettre le plus à l'écart ce qui pourroit blesser les yeux, ou l'odorat; les beaux Espaliers, les beaux Buissons de Fruits, les Verdures, les Artichaux, les Salades, l'action perpetuelle des Jardiniers, &c. peuvent bien occuper le voisinage de quelques fenêtres, & même pour des maisons assez considerables, aussi bien que pour des maisons mediocres.

Je suis même si persuadé du plaisir innocent, que peut donner la vûë d'un beau Potager, que dans tous les grands Jardins je conseille d'y faire quelque joli cabinet, & cela non seulement pour s'y refugier en cas d'orage inopiné, ce qui arrive assez souvent, mais aussi pour l'agrément, qu'il y a de voir à son aise cultiver une terre bien employée.

Nonobstant tout ce que je viens de dire pour un fort petit Jardin, je ne condamne nullement les Maîtres, qui suivans leur inclination affectent plus d'avoir des Fleurs, que du Potager.

Après avoir dit ce qui est à souhaiter, quand on peut choisir la place d'un Jardin, disons maintenant ce qui est à faire, quand dans la dépendance de la maison on se trouve réduit, & assujetty à quelque place quelle qu'elle soit, régulière, ou non régulière, bonne, mediocre, ou mauvaise, & suivons le même ordre que nous avons suivi dans le prétendu choix, que je viens d'expliquer.

CHAPITRE XII.

De ce qui est à faire pour corriger un fond, qui est défectueux, soit dans la qualité de sa terre, soit dans la trop petite quantité.

Comme l'article le plus important d'un Jardin Fruitier, & Potager est, que le fond en soit bon, si cependant dans l'endroit où doit être ce Jardin, il y a sur le fait de ce fond quelque défaut considerable, & qui puisse être corrigé, il me semble que j'aurois tort de passer outre sans dire sur cela ce que j'y voudrois faire; or il me semble, que telles sortes de defauts se réduisent particulièrement à cinq.

Le premier est, que la terre y soit tout à fait mauvaise.

Le second, qu'elle y soit médiocrement bonne.

Le troisième, qu'étant assez bonne il n'y en ait pas assez suffisamment.

Le quatrième, que même il n'y en ait point du tout.

Le cinquième enfin, que quelque bonne qu'elle soit, les trop grandes humiditez, auxquelles elle est sujette, peuvent la rendre incapable de profiter du soïn, & de la culture d'un Jardinier habile.

Pour ce qui est du premier cas, je ne sçaurois m'empêcher d'abord de plaindre ceux qui débutent si mal, que de faire un Jardin dans un endroit, où le fond est entièrement défectueux, & sur tout s'ils sont en état de le mieux placer, je les trouve en effet à plaindre, premierement à cause de la grande dépense, qui est une chose que je crains particulièrement en fait de Fruitiers, & Potagers, étant persuadé, que le propre de tels Jardins n'est pas de coûter beaucoup, mais de rapporter amplement, & à peu de frais: je les trouve en deuxième lieu à plaindre à cause du peu de succès, qui est infaillible en de telles entreprises, & sur tout quand on n'y fait qu'à demi les ouvrages necessaires; Dieu veuille qu'il n'y ait jamais lieu de faire de telles plaintes à l'occasion de nos curieux; mais cependant s'il est inevitable de tomber dans ce premier cas, où la place du Jardin à faire n'est remplie que de très-méchante terre, comme cela arrive quelquefois, cherchons tous

les remedes qu'on y peut apporter , & tâchons de faire enfin ce Jardin dont est question , & de le rendre le moins mauvais , & avec le moins de frais qu'il sera possible.

Premièrement dont si la terre est entièrement défectueuse , soit en ce qu'elle est puante , soit en ce que ce n'est absolument que glaize , ou argille , ou crayon , c'est-à-dire terre de carrière , soit en ce que ce n'est que pierre , gravois , & cailloux , soit enfin en ce que ce n'est que du sable sec de quelque couleur qu'il soit , mais toujours aussi peu fertile que celui de rivière , & que cependant la superficie se trouve à la hauteur raisonnable , où on peut souhaiter , que le Jardin soit : je dirai ci-après ce que j'entens par cette hauteur.

Si, dis-je , cette terre se trouve être de quelqu'une des mauvaises qualitez , que je viens d'expliquer , je ne croi pas qu'il y ait d'autre expédient pour réussir , que celui de la faire toute enlever , & cela à la profondeur de trois pieds aux endroits , où devront être les principaux ornemens du Jardin , sçavoir les Arbres , & les Plantes à longues racines , & de deux bons pieds aux autres endroits , où devront être les menuës Plantes , & ensuite il y faudra remettre pareille quantité de la meilleure terre , qu'on y pourra commodément faire porter , ce qui étant fait , on doit être en repos pour long-temps , tout ira bien , sans qu'on ait besoin de se mettre en peine d'autres amandemens ; que si on n'a pas la commodité de la quantité de bonne terre , qui seroit necessaire à mettre par tout , il faut au moins tâcher d'en avoir pour la place des Arbres , & se contenter d'en remettre de médiocrement bonne pour le reste du Jardin , c'est-à-dire pour les Plantes potagères , il ne sera pas difficile de l'améliorer , comme il sera dit ci-après.

Je sçay bien que telle dépense de grands transports de terre fait peur , & sur tout quand il s'agit de grands Jardins , aussi n'arrive t-il guère , qu'on ait lieu de s'engager à la faire ; ce sont des Ouvrages de Roi , le Potager de Versailles en est un terrible échantillon ; mais pour ce qui est de petits Jardins de ville , assez souvent il arrive occasion de l'entreprendre , & comme pour lors cette dépense n'est pas trop grande , aussi se peut-il aisément faire qu'elle est tolerable ; voilà donc ce qui est à faire , quand la superficie du Jardin n'a pas plus de hauteur qu'elle en doit avoir , & qu'il n'y a d'autre défaut que celui de la mauvaise qualité du fond.

Afin de m'expliquer sur cette hauteur je suppose , qu'il s'agit seulement ici du Jardin , qui tient immédiatement à la maison , pour laquelle il est , & nullement d'un autre , qui en étant éloigné n'a pas besoin de tant de précaution ; or il me semble que ce premier Jardin doit se trouver dans une situation un peu plus basse que la maison , ainsi cette maison étant plus haute elle doit avoir un Perron avec quelques marches pour descendre à ce Jardin , c'est une beauté que l'on a de coutume d'y souhaiter en telles occasions , & sans doute qu'une telle hauteur de deux , ou trois pieds au dessus de la superficie du Jardin , le rend beaucoup plus agreable à voir , qu'il ne le paroîtroit , s'il étoit de niveau avec le fucil de la porte , à plus forte raison paroît-il plus beau que ceux qui sont dans une situation plus haute que le rez de chaussée , & où par conséquent on ne peut aller qu'en montant , & qui par là sont sujets à des inconueniens assez fâcheux.

Je reviens aux autres cas ci-devant proposez pour dire , que si tel lieu plein de méchante

méchante terre est trop bas d'environ cinq, ou six pieds dans sa superficie, il est assez visible que ce sera la moitié de la dépense sauvée, n'y ayant rien à enlever, & n'y ayant obligation que de rehausser, mais en tout cas il faut toujours faire son compte premièrement sur la situation un peu basse, où doit être le Jardin eu égard à la maison, & en deuxième lieu sur les trois pieds de terre qu'il faut porter, & particulièrement pour les Arbres, & pour les grosses Plantes, & afin de ne s'y point tromper il faudra avec une jauge réglée mesurer cette terre sur le lieu où on la prend, attendu que telle hauteur de trois pieds de terre cube, qui vient à être nouvellement remuée, paroîtra d'abord faire une plus grande dimension, mais enfin elle se doit ensuite affaisser, & réduire au moins à la hauteur proposée, laquelle je tiens toujours indispensablement nécessaire, & si on n'a pas eu la précaution de mesurer la terre avant que de l'enlever, il ne faut pas croire qu'on en ait suffisamment mis à l'endroit où elle est portée, à moins que les premiers mois on n'y en trouve au moins approchant de quatre pieds de hauteur; les pluyes, & le séjour l'auront bien-tôt reduite à trois, & si les premiers jours on n'y en avoit trouvé que trois, on se trouveroit quelque-temps après n'en avoir tout au plus que deux, c'est-à-dire trop peu d'un pied, & ainsi au bout de quelques années on auroit le déplaisir de voir périr tous ses Arbres, & d'être réduit à recommencer tout de nouveau, si on continuoît dans la passion de réussir pour ses Fruits.

Dans le voisinage des grandes Villes on a quelquefois de grandes commoditez pour rehausser & remplir des places de Jardins, sans qu'il en coûte beaucoup, on n'a qu'à donner la liberté d'y venir décharger les décombres qui se font des fondations de maisons, mais souvent telle commodité coûte beaucoup de temps, dont en fait de Plans la perte est infiniment à craindre, & coûte même assez d'argent pour faire passer à la Claye telles terres de rapport, autrement on court grand risque d'avoir dans son Jardin plus de pierre, & de méchant sable, que de véritable terre, & par conséquent d'avoir un méchant Jardin; sur cela chacun consultera sa bourse, & son plaisir, & ensuite prendra le parti qui lui sera le plus convenable.

La réponse que je viens de faire pour le premier article, où il s'agit d'une terre entièrement mauvaise, qui se trouve à l'endroit où doit être le Jardin; cette réponse, dis-je, sert pareillement pour le quatrième article, où l'on suppose une place de Jardin qui n'a nulle terre quelle qu'elle soit, il y en faut faire porter trois pieds de bonne, & la prendre le plus près qu'il est possible, pour qu'il en coûte beaucoup moins.

Au second cas, quand la terre ayant la profondeur nécessaire est cependant médiocrement bonne, c'est-à-dire qu'elle est ou un peu trop sèche, & légère, ou un peu trop forte, & humide, car voila les défauts ordinaires, ou bien enfin qu'on a lieu de la croire trop usée; en tel cas, il faut absolument se mettre d'abord en peine de l'accommoder, supposé qu'en effet on ait dessein d'y élever toutes les mêmes choses, qu'on fait produire aux bonnes terres; le meilleur de tous les remèdes est toujours de faire porter, si on peut, quelques bonnes terres neuves, avec cette précaution de prendre de la terre franche pour mêler avec la légère, & de prendre de la sablonneuse pour mêler avec la forte, & enfin d'en prendre de véritablement bonne pour mêler avec celle qui est trop

usée, à moins qu'on ne lui veuille donner le temps de s'améliorer par le repos; que si, comme j'en ay déjà dit au premier article, on n'a pas lieu d'avoir suffisamment des terres pour tout le Jardin, on commencera par faire la provision importante pour les Arbres, & au surplus on aura recours aux amandemens ordinaires pour le fait des Plantes potageres.

En troisième lieu, quand la terre est véritablement bonne, mais que cependant il n'y en a pas assez pour parvenir à faire les trois pieds de profondeur, on a sur cela deux considérations à faire, la première est d'examiner si nôtre superficie est de la hauteur convenable, ou si elle ne l'est pas, quand elle est de la hauteur convenable, il faut nécessairement enlever ce qu'il y a de mauvais dans le fond soit sable, soit glaise, soit pierre, & y rapporter de meilleure terre à la place, autant qu'on en a besoin pour avoir la profondeur requise, & conserver toujours nôtre même hauteur.

A plus forte raison faut-il faire la même operation, c'est-à-dire, ôter ce qu'il y a de mauvais au dessous de la bonne terre, quand la superficie étant trop haute eu égard au rez de chaussée de la maison, on est obligé de l'abaisser, pour faire que d'un Perron on se trouve plus élevé que le niveau du Jardin; chacun peut aisément se régler en cela sur le plus, ou sur le moins, c'est-à-dire sur l'exigence de son terrain, & de ses besoins, mais toujours il faut s'assurer tant de la quantité proposée de bonne terre, que de la distance qui doit être depuis la superficie du Jardin jusqu'à la porte qui lui sert d'entrée.

Que si la terre étant en l'état qu'on la peut souhaiter soit par la quantité, soit par la bonté, cependant la superficie est trop basse, il faut pareillement voir de combien elle l'est trop, afin de la hausser conformément à nos besoins, & à nos souhaits; il pourroit peut-être arriver qu'elle seroit si basse, qu'on seroit obligé de la hausser de beaucoup au delà de trois pieds, en ce cas il faudroit relever, & mettre à part tout ce qu'on a de bonne terre, & ensuite on seroit apporter de tout ce qu'on pourroit, bon ou mauvais, pour hausser suffisamment le fond, & cela fait on remettroit la bonne par dessus avec l'économie, & le mélange ci-devant expliqué. Je voudrois bien avoir de meilleurs expédiens à proposer pour éviter la dépense du transport, mais de bonne foi je n'en sçai point.

Il reste à voir ce qui est à faire au cinquième cas, où il est question de corriger dans le Jardin les trop grandes humiditez qui y sont, & dont le propre est de faire tout pourrir, & rendre les productions non seulement tardives, mais aussi insipides, & mauvaises; il n'y a que les terrains chauds, & secs, qui soient hâtifs; ceux qui sont humides sont toujours froids, & par conséquent n'ont aucune disposition pour les nouveautez. ^a Ce froid qui est inséparable de l'humidité, est de tous les défauts le plus difficile à corriger; l'antiquité l'a connu aussi bien que nous, & lui a donné même le nom de scelerat: ^b mais cependant comme la terre a été soumise à l'industrie de l'homme, & qu'il y a peu de choses dont enfin le travail ne puisse venir à bout, rendons conte de ce qu'une longue experience nous a appris pour ce fait là.

Les humiditez dans la terre, sont naturelles & perpetuelles, ou elles n'y sont qu'acci-

^a At sceleratum exquirere frigus difficile est. *Georg.* 2.

^b Labor omnia vincit improbus, &c. *Virg. Georg.* 1.

qu'accidentelles & passagères, au premier cas, nous avons deux expédiens.

Le premier est de détourner de loin, s'il se peut, par des canaux, ou par des pierrées les eaux qui nous incommodent, & leur donner une décharge qui les éloigne de nous, cela étant les terres ne manqueront pas de devenir sèches, & quand on ne peut pas se servir du premier.

Le second expédient est d'élever en dos de bahu, soit les carrez entiers, soit seulement de grandes planches, & pour cet effet faire de grandes rigolles creuses pour servir d'une manière de sentiers: les terres qui en sortent serviront à enfler ou ces carrez, ou ces planches.

Que si les humiditez n'y sont que passagères, & que ce soit par exemple les grandes pluies qui les causent, & que la nature du terrain ne soit pas propre à les imbibber, il en faut pareillement venir à l'élevation des terres pour les égoûter, & à la construction de quelques pierrées, qui portent ces eaux au-delà du Jardin.

Que si enfin l'humidité n'est pas extraordinairement grande, il faut faire le contraire de ce que nous avons dit de faire dans les terres fort seiches, c'est-à-dire élever les terres un peu plus hautes que les Allées, en sorte que ces Allées servent d'égoût à ces terres élevées, tout de même que dans l'autre cas les labours des plattebandes servent d'égoût pour recevoir & profiter des eaux des Allées voisines.

Or pour élever les terres il n'y a rien de meilleur à faire que ce que nous avons dit pour hauffer les superficies; que si on n'a pas la commodité du transport des terres, & qu'on ait celle de beaucoup de grand Fumier, comme je l'ay au Potager de Versailles, il faut se servir de ce grand Fumier, & le mêler abondamment dans le fond des terres, en sorte qu'on les éleve tout autant qu'elles ont besoin de l'être, & toujours les grandes pierrées sont d'une utilité considérable.

Je finis ce qui regarde la préparation de ces fonds, qui sont défectueux, soit par la qualité, soit par la trop petite quantité, en exhortant soigneusement ceux qui fouillent des terres le long de quelques murs, à prendre garde premierement de ne pas approcher trop près des fondations, il y faut toujours laisser quelque petit talus solide sans le fouiller, autrement il y a peril que le mur ne vienne à tomber, ou par son propre fardeau, ou par quelque pluie inopinée. J'exhorte en second lieu à faire en sorte que telles tranchées soient remplies d'abord qu'elles ont été vidées, ou plutôt qu'elles soient remplies en même temps, & une partie après l'autre, faute de quoi, & par les mêmes raisons le peril de la chute est encore plus grand.

Après avoir examiné ce qui regarde les conditions qui sont nécessaires pour un Jardin Fruitier, & Potager à faire, sçavoir la qualité, & la quantité de bonne terre, la situation heureuse, l'exposition favorable, la facilité des arrosemens, le niveau du terrain, la figure, & l'entrée du Jardin, la clôture, & la proximité du lieu, avoir aussi proposé les moyens de corriger les défauts de sécheresse, & d'humidité, il reste encore à parler sur le fait des pentes, quand elles sont trop grandes pour le Jardin, auquel on est nécessairement assujetti.

CHAPITRE XIII.

Concernant les pentes de chaque Jardin.

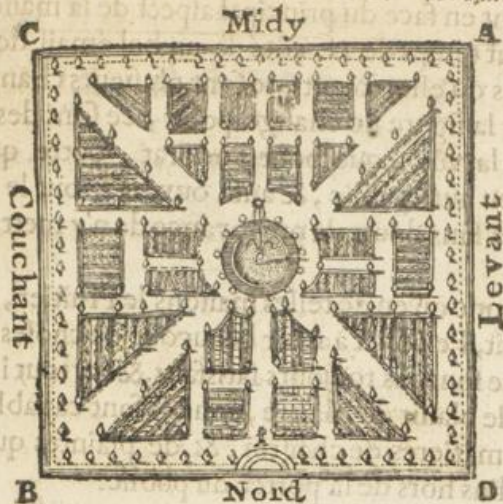
NOUS avons dit ci-dessus ce qui est à souhaiter pour certaines pentes, qui peuvent être favorables dans les Jardins, & avons insinué ce qui est à craindre contre les inconveniens des grandes; il faut présentement dire ce qui est à faire pour apporter du remède à celles qui peuvent être corrigées; c'est pourquoi d'abord que la place du Jardin est resoluë sur les considerations ci-devant établies, soit que la figure en soit bien carrée, en sorte que les côtez, & les angles y soient ou entièrement, ou au moins à peu près égaux, & parallèles, ce qui est le plus à souhaiter, soit qu'elle soit irrégulière, ayant inégaux ou les angles, ou les côtez; ou ayant peut-être plus ou moins de quatre côtez, & de quatre angles, les uns, & les autres différens entr'eux, ou dans leur longueur, ou dans leur ouverture, &c. ce sont des défauts qu'il est bon d'éviter si on peut, ou tout au moins faut-il tâcher de les rectifier.

Cette place du Jardin étant, dis-je, resoluë soit volontairement, soit par nécessité, il ne faut point commencer à la clore, que premièrement on n'ait pris le niveau de tout le terrain pour en connoître les pentes, & prendre sur cela des resolutions nécessaires, autrement on tombera en beaucoup de grands inconveniens, soit à l'égard des murailles qui sont à faire, soit à l'égard des Allées, & des carrez qu'il faut dresser.

Constamment chaque pièce de terre peut avoir plusieurs pentes routes différentes, sçavoir une, deux, ou trois pour autant de côtez, & une pour chaque diagonale, & on ne peut bien sçavoir le niveau d'un Jardin, qu'on n'ait pris, & ensuite réglé toutes ces pentes.

Les diagonales, pour parler plus intelligiblement en faveur de quelques Jardiniers, sont comme qui diroit, les deux bras d'une croix de saint André, qu'on peut, & qu'on doit figurer par tranchées menées de coin en coin au travers d'une place.

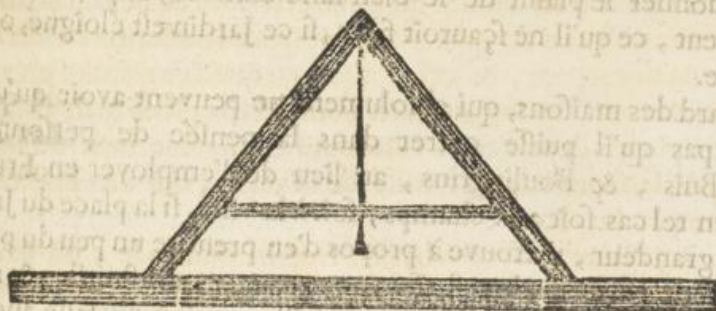
Il n'est pas nécessaire de dire que les niveaux de pente se prennent toujours à commencer par l'endroit le plus haut de la pièce à niveler, pour aller au plus bas, qui lui est opposé, tout le monde sçait assez; ainsi le niveau des diagonales se prend à commencer à un coin, ou angle, pour aller à un coin plus bas, & opposé, par exemple la diagonale .A. .B. commenee à un coin, ou angle qui est formé par la rencontre de deux côtez, dont l'un est exposé au Levant, & l'autre au Midi, pour aller à un coin plus bas, & opposé, qui est formé par la rencontre du côté exposé au Couchât, & du côté exposé au Nord; l'autre diagonale se tirera de l'un à l'autre des deux coins, ou angles .C. .D. qui reste dans la figure que nous examinons, & qui est ici marquée. Le niveau des expositions se prend tout le



le long de chaque côté, à commencer comme nous avons dit, par la partie la plus haute, pour venir à la plus basse.

Or pour prendre chaque niveau bien juste, il faut que ce soit sur une ligne bien droite, qui sera tirée soit le long du côté à niveler, ce qui est le meilleur, soit sur une autre ligne bien parallèle à ce côté.

Chaque niveau pour être assez juste, non pas véritablement aussi juste que celui des eaux des fontaines, dans lesquelles jusqu'à une demi ligne tout est très-important, mais enfin pour être suffisant à l'usage dont est question, chaque niveau, dis-je, se doit prendre avec la règle, & l'équaire, c'est-à-dire avec l'outil qui porte le nom



de niveau, & qui, comme tout le monde sçait, est triangulaire ayant un plomb, ou autre petite boule pendue à une petite corde, & cette corde attachée à l'angle obtus, il faut que cet équaire étant posé sur sa règle, cette petite corde rencontre l'entaille qui est faite exprès, tant au haut de cet angle, que sur le point du milieu du côté qui sert de baze à cet instrument, en sorte que le niveau n'est jamais bien, jusques à ce que naturellement cette corde avec son plomb se repose dans ces deux entailles.

Voici de quelle maniere on s'y prend pour faire cette operation; peut-être me pourrois-je bien passer de l'expliquer étant déjà si bien expliquée dans tant de Livres, & de Mathematique, & de Mechanique; mais peut-être aussi que nôtre Jard-

nier n'en a pas en main, & qu'il sera content de ce que j'en dis ici.

Outre l'équaire & la règle, dont celle-ci doit être bien droite, & avoir la longueur de deux ou trois toises, il faut encore des jalons, c'est-à-dire des bâtons pointus, qui soient propres à ficher en terre à force de coups de maillets; il faut donc avoir un maillet, & enfin il faut ces trois bâtons d'une longueur fort juste, & fort égale, qui soient environ de trois à quatre pieds, tous trois fendus par l'extrémité qui doit rester en dehors, afin d'y mettre un peu de papier blanc dans cette extrémité.

Je n'aurois que faire de dire (car cela s'entend assez) qu'il faut être au moins trois ou quatre personnes, sçavoir trois pendant qu'on se sert de la règle, & quatre quand on en vient aux bâtons; une de ces personnes doit en tous les cas être à l'endroit le plus bas du côté à niveler, & y avoir une perche pour servir de point de vûë, afin de hausser, ou baisser cette perche, suivant l'ordre de celui qui vise pour régler l'alignement.

Or donc pour trouver le niveau, ayant pris un temps calme, sans vent, & sans ploye, & s'il se peut un peu sombre, ou au moins s'étant placé de manière que la grande lueur du Soleil ne puisse pas incommoder la vûë, on fait d'abord entrer un de ces jalons jusqu'à la superficie, qui doit demeurer, & un autre en ligne droite un peu au dessous, en sorte que la règle puisse être immédiatement, & commodément placée dessus, & cela fait on met le niveau sur cette règle, faisant hausser ou baisser le second jalon, jusqu'à ce qu'enfin le plomb tombe juste, & de soi-même sans aucun mouvement de vent, ou d'autre chose dans ses entailles.

Et cela étant, on arrête absolument le second jalon, on ôte le niveau, & pour lors se couchant tout plat à terre, on peut sur cette règle ainsi fixée, & ajustée, mirer, viser, ou borner vers la personne d'en bas qui tient la perche avec un linge blanc, ou noir au bout d'en haut, & qui peut-être aura eu besoin de monter sur une échelle, sur une muraille, ou sur quelque Arbre, pour hausser ou baisser cette perche, suivant l'ordre du borneur, & cela jusqu'à ce que l'extrémité en ayant été observée par le borneur, on suppose juste combien de pieds & de toises il y a en ligne droite, & à plomb depuis cette extrémité, qui est le haut de la perche, ou du jalon, jusqu'à la superficie naturelle de la terre, qui est immédiatement au dessous de cette perche, &c.

Et parce que la posture de se coucher est trop incommode, on peut & on doit creuser la terre auprès du premier jalon fiché en terre, & la creuser jusqu'à ce qu'on y puisse commodément être, ou à genoux, ou assis, ou debout pour borner à son aise, ou bien on peut emprunter, comme on dit, c'est-à-dire se servir de deux de ces bâtons ci-devant marquez, & pour cet effet on les pose chacun sur chacun de deux autres qui sont fichés en terre, ou sur quelqu'autre pièce de bois, ou de terre, qu'on aura mise exprès pour cela, & on les y tient bien droits, ensuite on met la règle sur ces bâtons, on voit encore avec l'équaire, si la règle est bien justement de niveau, & cela étant on borne, & si on a besoin d'une troisième personne, & par conséquent d'un troisième bâton, on les place avec la même justesse que les deux premiers, & le troisième en quelque distance qu'il soit, ayant un linge, ou papier, ou chapeau sur le haut de ce jalon, sert pour borner plus commodément; si bien qu'ayant rencontré au bout de la vûë l'extrémité de la perche, ou

du bâton, qui sont tenus en bas, on déduit sur le tout la hauteur empruntée des bâtons, aussi bien que la hauteur de la règle, & ainsi on aura son niveau juste, par exemple en borneyant on a trouvé que depuis le haut de la perche jusqu'à la superficie de la terre, il y douze pieds, on commence à déduire sur cela les quatre pieds empruntez des bâtons, sur le haut desquels le borneyeur avoit posé sa règle, on déduit ensuite les trois, ou quatre pouces de la hauteur du bois de la règle, tout cela ensemble fait quatre pieds, quatre pouces, & par ce moyen on trouve qu'il y a environ sept pieds, huit pouces de pente depuis l'endroit de la superficie, qui est réglée, & à demeurer, d'où le borneyeur visoit, jusqu'à la superficie de la partie, où étoit le dernier jalon, & dont on cherche le niveau.

Or ou ces pentes sont fort rudes, ou elles ne le sont que médiocrement.

Les médiocres sont tolerables, c'est-à-dire celles qui n'ont par exemple qu'un demi pouce, ou un pouce & demi par toise, si bien qu'il ne faut pas trop se mettre en peine de les corriger, si la dépense en doit être un peu grande, & ainsi sur une longueur de vingt toises une pente d'environ un pied, ou deux pieds, ou deux pieds & demi, ne feroit pas grand mal, elle feroit presque insensible, n'étant que d'un demi pouce, ou d'un pouce & demi par toise; mais cependant on s'en peut encore consoler, & sur tout si la longueur est grande, car assurément une pente de douze, ou quinze pieds sur quatre-vingt toises de long, quoique tres-facheuse, elle est cependant moins sensible, & même moins incommode qu'une pente de deux pieds & demi sur vingt toises, quoique la proportion soit entièrement égale.

Que si une pente de deux pouces, ou deux pouces & demi par toise commence à être rude, que sera-ce d'une pente de trois, de quatre, de cinq, & même davantage, il faut assurément tâcher de la corriger, ce qui se peut en quatre manières.

Sçavoir premièrement en baissant simplement le terrain élevé autant qu'on a besoin qu'il soit baissé pour adoucir la partie trop élevée, ou en second lieu en portant dans l'endroit le plus bas ce qu'on ôte de l'endroit plus haut, & de cette façon une pente de cinq pieds, par exemple se trouvera réduite à trois, si avant ôté la hauteur d'un pied de l'endroit le plus haut, si bien qu'il ne luy en reste plus que quatre, on la porte à l'endroit le plus bas, de sorte que désormais il se trouve d'un pied plus haut qu'il n'étoit, &c.

Et comme il faut sur tout prendre garde que nous ayons toujours nos trois bons pieds de profondeur de bonne terre, aussi devant que de rien baisser de la partie élevée, il faut y avoir fait des trous en differens endroits pour y examiner, combien nous y avons de bonnes terres, & pour décider sur cela, si nous en pouvons effectivement ôter quelque chose, & combien, ou si nous n'en pouvons rien ôter sans faire tort au fond du Jardin; le parti sur cela est bien-tôt pris, car si la profondeur de bonne terre est assez grande pour en pouvoir diminuer une partie, on en fait ôter la quantité dont on a besoin, pour moderer la pente dont est question.

Mais si au contraire on n'en peut pas ôter sans alterer la profondeur, ou quantité qu'il est nécessaire d'y avoir, en ce cas là il faut avoir recours à un troisième expédient, qui est ou ne rien changer à cette hauteur, & relever la partie basse, comme on le pourra pour le mieux, c'est-à-dire mettre encore des bonnes terres sur ce

qu'il y en a déjà de bonnes, si on le peut commodement, ou bien relever, & retrousser cette bonne pour en mettre de méchantes au fond, y remettre même des pierres, & des gravois, si on ne peut rien de mieux, & ensuite on recouvrira le tout de cette bonne terre qu'on aura premièrement relevée, ou bien si on peut baisser le terrain de la partie haute, on relevera tout ce qu'il peut y avoir de bonne terre, & on la mettra à part jusqu'à ce qu'on ait fouillé, & enlevé de la méchante de dessous, autant qu'on aura trouvé à propos d'en enlever, & cela fait on reportera tout de nouveau les bonnes à la place de ces méchantes.

Que si nul de ces trois expédiens ne peut être mis en usage, il faut enfin se servir d'un quatrième, qui est assez de dépense, mais il est indispensablement nécessaire, & c'est au Maître qui se trouve dans une situation si fâcheuse à s'en consoler lui-même, s'il veut avoir un Jardin qui lui soit utile & agreable, puisque sans cela il n'y scauroit absolument parvenir.

C'est-à-dire qu'il faut partager cette grande pente en differens degrez, ou différentes portions, pour en faire plusieurs terrasses particulières, les unes plus hautes, les autres plus basses, & toutes plus, ou moins larges, selon que la pente est plus, ou moins rude, & ensuite on disposera chacune de ces terrasses en soi selon ce que nous venons de dire, qu'il faut faire quand il est question de corriger des pentes mediocres; mais ce n'est pas tout, car il en faudra encore venir à arrêter, ou soutenir chacune de ces terrasses pour les empêcher de s'ébouler, & ce sera ou par de petits murs, ou par de petits talus bien battus, & bien trepignez, avec quelques degrez bien placez pour descendre de l'une à l'autre, ou même on y descendra par quelque talus, qu'on gazonnera exprès, afin de les rendre & plus solides, & de plus longue durée, & enfin comme si c'étoit autant de Jardins separez, on les accompagnera d'Allées d'une largeur proportionnée à leur longueur, comme nous dirons ci-après.

Pour finir cette matière, il ne me reste plus qu'à dire, que les petits murs pourront servir à faire de fort bons Espaliers, si l'exposition en est bonne, ou même serviront pour y mettre des Framboisiers, des Groseilliers, & du Bourdela, si l'exposition en est au Nord; à l'égard des petits talus il ne seront point inutiles, & au contraire quand ils sont tournez au Midy, ou au Levant, on s'en servira soit pour y élever d'abord des Plantes printanières, par exemple des Laituës d'Hyver, des Pois, des Fèves, des Fraises, des Artichaux, &c. & le Printemps étant passé ils seront employez à élever des graines de Pourpier, de Basilic, &c. ou bien même si on a une grande quantité de ces talus bien exposez, on en pourra employer pour toujours une partie en bons Raisins, & en autres Fruits, comme j'ai fait au Potager du Roi, & de certains talus faits exprès pour cela.

Que si nos talus regardent le Nord ils seront bons tout l'Esté pour élever du Cerfeuil, ou même pour y semer ce qui doit être replanté, sçavoir Laituës, Chicorées, Choux, Céleri, &c. car enfin il n'y a nul endroit d'un Jardin qui ne puisse être bon à quelque chose.

Une précaution nécessaire pour ces talus est, que non seulement dans le temps qu'on les fait ils doivent être extrêmement battus, & trepignez dans le fond; mais que sur tout il faut que la partie haute de chaque talus soit un peu plus élevée que l'Allée qui lui est voisine, ou autrement l'égoût de la pente de toute la terrasse les

aura

aura ruinez, & démolis en peu de temps; que si nonobstant cette précaution il y arrive quelque accident, il ne faudra pas manquer tous les Hyvers d'y faire les réparations nécessaires, qui ne vont qu'à y rapporter quelques terres, les bien trépiquer, & battre tout de nouveau n'y laissant rien de meuble que les trois, ou quatre pouces de superficie de bonne terre, qu'on laboure après coup, pour rendre cette terre propre à produire quelque chose.

Et comme je ne prétens pas toujours que les grandes pantes des Jardins soient enfin tellement corrigées qu'il n'y en reste plus du tout, je veux non seulement que d'espace en espace on fasse dans les Allées de petits arrêts qui détournent les eaux des grandes pluyes dans les carrez voisins; ces arrêts se font avec des ais mis en terre au travers des Allées, & n'excedans que de deux, ou trois pouces la superficie de ces Allées; mais même si ces arrêts ne suffisent pas, je veux qu'au bas de chaque Jardin on ménage une sortie pour la décharge de ces eaux, ou qu'au moins si le voisinage ne permet pas cette sortie, on fasse sur son propre fond un grand trou, c'est-à-dire un grand puisard plein de pierres sèches, dans lequel toutes ces eaux puissent venir se perdre, car autrement il n'est guère de murs qui puissent long temps résister à de grandes avalaisous sans se démolir, & par consequent faire de grands défordres.

CHAPITRE XIV.

De la disposition, ou distribution de tout le terrain de chaque Fruitier, & Potager.

DANS chaque Jardin fruitier & potager nous avons deux principales considérations à avoir; la première est de mettre ce Jardin sur le pied d'être utile, & abondant dans ses productions à proportion de son étendue, & de la bonté de son fond.

La seconde considération est de mettre ce Jardin sur le pied d'être agréable à voir, & d'être commode soit pour la promenade, soit pour la culture, & pour la cueillette, car en effet ce sont les deux premières vûes qu'on s'est proposé en le faisant, & pour cela on ne doit pas seulement sçavoir ce que la terre d'elle même est capable de faire sans être beaucoup secourüe, mais aussi ce qu'elle est capable de faire avec tel & tel secours qu'on lui peut donner.

Pour parvenir au premier point, qui est l'utilité du rapport, il faut avec toute l'économie, & la prudence possible employer si bien en plans & en semences les meilleurs endroits du Jardin, qu'il n'y en reste pas un seul à inutile, mettant à chacun ce qui peut le mieux y réussir, & pour parvenir au second point, qui est la beauté, & la commodité, il faut non seulement distribuer agréablement son terrain par carrez, mais aussi faire nécessairement des Allées qui soient propres, bien placées, & d'une largeur convenable à l'état du lieu, étant certain qu'il n'est point de Jardins d'honnête homme sans des Allées raisonnables, & que les grands en demandent de plus grandes, & en plus grand nombre que ne font ni les petits, ni les médiocres.

Or ce qu'on appelle les meilleurs endroits du Jardin sont bien véritablement ceux où est le meilleur fond, si en effet ce qui est assez ordinaire, il n'est pas également bon par tout, comme il seroit à souhaiter; mais la bonté étant égale par tout les meilleurs endroits du Jardin, sont particulièrement ceux, qui sont le plus à l'abri des vents, & qui par conséquent peuvent le plus profiter de la reflexion causée par les murs.

Et ce qu'on appelle des Allées nécessaires, & bien placées; c'est que communément il en faut, soit dans le voisinage des murailles, afin de mieux voir les Espaliers, de les cultiver plus facilement, & avoir la commodité d'en cueillir les Fruits, soit dans tout le corps du Jardin, afin que le terrain soit divisé en carrez égaux, & que la promenade soit multipliée, aussi bien que le plaisir de voir, & de visiter ce que contiennent ces carrez, & afin que pareillement leur culture en soit & plus aisée, & plus commode pour le Jardinier.

Il faut donc, comme j'ay dit, dans nôtre distribution chercher en même-temps & l'utilité du rapport, & la commodité, tant de la culture, que de la promenade.

A l'égard de cette utilité, nous la trouverons, si premièrement le long de tous les murs, sans excepter même quelquefois la face de la maison, & sur tout quand le Jardin est petit, nous y plantons de bons Arbres en Espaliers, & qu'au tour des carrez nous y plantions aussi des Arbres, pour y en avoir en Buissons, autrefois on faisoit des contre-Espalier, mais l'usage en est presque aboli, il faisoit assez de peine à bien entretenir, & n'étoit que d'un tres-médiocre rapport.

En deuxième lieu nous trouverons cette utilité, si nos carrez sont garnis de bordures utiles, & qui soient passablement éloignées de ces Buissons, & si enfin le corps de chaque carré est perpétuellement rempli de bons Légumes, en sorte qu'on n'en ait pas si-tôt cueilli un d'une saison, qu'en même temps on prépare la terre pour y en remettre un autre d'une autre saison.

On verra ci-après dans la troisième partie, quelles sortes d'Arbres on devra planter en toutes sortes de Jardins, soit pour les Espaliers, soit pour les Buissons; on verra dans la quatrième comment il les faut tailler & cultiver, & on verra dans la sixième, qui contient le Traité du Potager, quelles sont les bordures que j'appelle utiles, & quels sont les Légumes de chaque saison avec la culture, qui leur convient pour les avoir beaux, bons, & à propos.

Ce n'est pas assez d'avoir dit en general ce qui regarde l'utilité du rapport, il faut dire aussi ce qui regarde la commodité de la culture, & le plaisir de la promenade, & pour cet effet ce que nous avons ici présentement à faire, c'est de régler la largeur des labours, soit des Espaliers, soit des platte-bandes, quand on en fait, régler la grandeur des carrez, & enfin régler la place, & la largeur des Allées de chaque Jardin, de quelque grandeur qu'il soit.

Quand je parlerai ici d'Allées, je n'entens uniquement que la place employée pour la promenade, & rien autre chose, comme font quelques uns, qui dans leur disposition appellent Allée tout ce qu'il y a de place depuis le mur jusqu'aux Buissons du contre-Espalier, ou ce qu'il y a de distance d'un Buisson à l'autre dans le partage des carrez; cette place d'Allée ne doit jamais être moins large que de cinq à six pieds quelque petit que soit le Jardin, & n'en doit jamais guère excéder dix-huit

ou vingt, quelque grand Potager que ce puisse être : & voilà pour ce qui est de la largeur, avec cette précaution que premièrement chaque Allée doit être plus, ou moins large suivant sa longueur, & en second lieu qu'elle doit toujours être tenuë bien nette, bien unie, & bien sablée, si on peut, & que cependant elle soit ferme sous les pieds, autrement la promenade n'y seroit pas agréable.

Il est à propos de dire ici que ce qui fait la différence d'une Allée d'avec un sentier est, que dans l'Allée il faut au moins se pouvoir promener deux personnes de front, & ainsi elle ne peut avoir moins d'environ cinq à six pieds de large, sans quoi ce ne seroit plus une véritable Allée, mais plutôt un grand sentier, & à l'égard du sentier il suffit qu'on y puisse passer seul, & ainsi il peut même se contenter d'un pied de large, ou un & demi au plus.

CHAPITRE XV.

De la disposition, ou distribution d'un tres-petit Jardin.

JE viens presentement au détail de chaque Jardin, & dis que communément il n'est guère de Jardins qui n'ayent au moins cinq à six toises de large avec une longueur proportionnée, ne pouvant croire qu'on puisse donner le nom de Jardin à une place qui auroit moins de largeur, mais toujours quelle qu'elle soit, il est certain que telle place étant bien située, c'est-à-dire située en face de la maison, elle en fait toute la gayeté, soit qu'elle y touche immédiatement, soit que quelque petite cour l'en sépare; s'il s'agit donc d'un de ces Jardins si petits, il me semble que pour mieux ménager le terrain, l'entrée se doit faire au milieu de cette largeur, & y doit trouver une Allée d'environ six pieds, cette Allée y sera toute seule n'y ayant que de petits sentiers d'un bon pied de large le long du labour des Espaliers; que si l'entrée se faisoit par un des coins, comme quelquefois la nécessité y oblige, il faut pareillement se contenter d'une seule Allée, qui regne tout du long de la premiere muraille qui se presente dans le coin; cette Allée pourra avoir du Soleil une partie du jour, & de l'ombre l'autre partie, & par ce moyen on y aura quelquefois la promenade agréable.

Que si tel Jardin de cinq à six toises de large se trouve avoir une longueur de dix à douze, on pourra fort bien à chaque extrémité, ou au moins à une des deux ménager quelque Allée de pareille largeur que la précédente, & sût tout ce doit être à l'extrémité qui est la plus près du logis, & en ce cas là il faut même tenir cette Allée un peu plus large que l'autre; c'est une observation qui se doit nécessairement pratiquer en toutes sortes de Jardins, & particulièrement dans les grands, afin que, comme d'ordinaire à l'entrée de chaque Jardin on a de coutume de s'arrêter un peu pour le considerer, on y trouve d'abord une place, qui soit passablement grande, & par conséquent agréable, & riante; ces Allées des extrémités donneront lieu à la promenade de deux, ou trois compagnies séparées; ce qui est toujours une chose à souhaiter.

Je veux de plus que les Allées qui se font dans le voisinage des Espaliers, soient au moins éloignées de trois à quatre pieds des murs, afin que les Arbres de ces

Espaliers

Espaliers ayent au moins trois à quatre pieds de labour, au lieu qu'on avoit accoustumé de leur en donner beaucoup moins, & par ce moyen ce labour étant raisonnablement grand, comme je le souhaite pour tous les Espaliers, jusqu'à le faire beaucoup plus grand dans les grands Jardins, les Arbres y sont non-seulement mieux nourris, mais encore outre les bordures qui soutiennent les terres de ce labour, & font figure agreable dans les Jardins, on y peut élever quelques-unes de ces Plantes utiles, qui aiment le voisinage des murs, c'est-à-dire qui aiment un abri capable de les défendre sur tout des vents froids, & dangereux, condition absolument necessaire, pour avoir quelque chose de printanier.

CHAPITRE XVI.

Sur la largeur qu'il faut donner aux labours des Espaliers.

J'Exhorte ici tout le monde à faire reflexion sur cet article, où je conseille de placer les Allées assez loin des Espaliers, & cela fondé sur l'avantage que peut produire l'abry des murailles, abri qui se trouve entierement inutile, quand il ne favorise que des Allées, auxquelles il ne sert de rien; car enfin que trois ou quatre pieds de terre soient cultivées à droit ou à gauche de l'Allée, quel inconvenient en arrive-t-il pour le bon usage qu'on doit faire de la terre de chaque Jardin, au lieu que ces trois ou quatre pieds de plus que je fais cultiver attenant du petit labour, auquel on réduisoit d'ordinaire les Espaliers, feront beaucoup plus de profit en cet endroit là, que si, étant employez à faire une partie de l'Allée, on en cultivoit une pareille quantité de l'autre côté de cette Allée, en sorte que l'abry ne pût porter jusque-là.

Je ne veux pas tout à fait décider si dans de fort petits Jardins il y faut planter des Fruitiers en buissons, c'est à chaque Maître à suivre sur cela son inclination, cependant j'estime que le mieux seroit de n'y en point mettre, à moins que ce ne fût de petits Pommiers de Paradis, ou quelques pieds de Groseillers; je craindrois que ces Buissons ne vinsent enfin si grands qu'ils en offusquassent les Espaliers, pour lesquels j'ay ici beaucoup de respect, outre que sans doute ils incommoderoient la promenade, c'est-à-dire la rendroient defagreable, en ce que dans ces petits lieux on n'y auroit pas assez d'air à respirer.

Je voudrois donc employer à autre chose qu'à des Arbres fruitiers le petit terrain dont est question, & ce seroit par exemple en Fraises ou en Salades, & herbes potageres, &c. ou peut-être même je l'employerois partie d'une façon, & partie de l'autre pour y avoir en tout temps quelque peu de chose à cueillir, & ainsi toute la place de nôtre petit Jardin, dont nous avons divisé la largeur par une seule Allée dans le milieu, ou que nous avons retrécie par une Allée le long d'un des Espaliers, seroit coupée au travers de sa longueur en planches de quatre à cinq pieds de large avec plusieurs petits sentiers.

Après avoir bien examiné la distribution que je viens de faire, je la trouve si raisonnable que même je n'en ferois point d'autre que celle-là, s'il s'agissoit de Jardins

Jardins de sept à huit toises de large, ny même de ceux qui en ont huit à neuf.

CHAPITRE XVII.

De la distribution ou disposition d'un Jardin d'une honnête grandeur.

MAIS s'il étoit question d'un Jardin de dix à onze, ou d'onze à douze toises, ce qui fait un Jardin d'une honnête grandeur, soit qu'on ait trouvé à propos, eu égard à la disposition du logis pour lequel il est, d'y faire l'entrée au milieu, ou de la faire à un des côtez, dans l'un & dans l'autre cas les Allées que j'y ferois auroient sept pieds de large, & j'en donnerois même jusques à huit ou neuf à celle qui est parallèle à la face du Logis, laissant comme j'ay marqué cy-devant un labour de cinq à six pied pour chaque Espalier, si bien que dans cette disposition je ne ferois d'Allées que le long de tous les Espaliers, & ainsi il me resteroit au milieu du Jardin un carré d'environ six à sept toises de large, ou de sept à huit sur toute nôtre longueur, & s'il se trouvoit que cette longueur fût de quinze à vingt, ou même davantage, il la faudroit couper en deux portions égales par une Allée à peu près semblable à celles des Espaliers, mais je ne la couperois que par un sentier d'environ trois pieds, si ce carré n'avoit de ce sens là que dix à douze toises.

Or il dépendroit encore de l'inclination du Maître d'employer ce carré, soit entièrement en Quinconce d'Arbres fruitiers avec des Fraiziers, & quelques petits Légumes parmy, pour les y avoir seulement pendant les cinq ou six premières années que les Poiriers seroient à devenir grands, soit de l'employer partie en Arbres fruitiers, c'est-à-dire d'en mettre sur le bord des Allées, gardant toujours l'éloignement & la distance que j'ay cy-devant marquée, & à l'égard du reste, il seroit, comme on dit vulgairement, *en hartolage*, c'est à sçavoir, en Salades, Verdures, Artichaux, Fraizes, & à dire le vrai ce seroit le parti qui me plairoit ici le mieux, ou peut-être emploierois-je entièrement en Arbres fruitiers la moitié qui seroit la plus éloignée du logis, & emploierois l'autre en légumes, si chacune se trouvoit sept à huit toises de long sur la largeur proposée.

CHAPITRE XVIII.

De la distribution ou disposition d'un Jardin de quinze à vingt toises de large, & de celui de vingt-cinq à trente & de trente à quarante.

JE viens presentement à une place d'environ quinze à vingt toises de large sur quelque longueur que ce soit, & considère ceci comme un beau Jardin, & d'abord je veux premierement examiner si la maison touche ce Jardin, ou si elle ne le touche pas, & en deuxième lieu si cette maison est batic, de belle pierre de taille, ou simplement de moilon enduit, ou recrepi.

Si la maison ne touche pas au Jardin on fera sans doute des Espaliers à toutes les murailles, si le Jardin est entièrement fermé, & même si elle y touche, & que la face

ne soit qu'enduite, ou recrépie, on y en pourra pareillement faire, pour profiter sur tout de la largeur, & hauteur des trumeaux, aussi bien que du bas des fenêtres, mais si l'Architecture en est belle & riche, je veux qu'on la laisse nuë, & exposée aux yeux de tout le monde, ce seroit dommage de cacher un si bel ornement par l'esperance d'un peu de Fruit davantage.

En telle place donc qui a quinze ou vingt toises de large, si la longueur alloit jusqu'à vingt-cinq, ou trente toises, il y auroit sans doute des Allées d'environ huit à neuf pieds de large le long de tous les Espaliers, & elles seroient de neuf à dix, ou de quelques pieds de plus, si cette longueur alloit à trente-cinq ou quarante toises, & même l'Allée qui se présente à l'entrée, & est parallèle, à la face du logis, quelque grande que fût la longueur du Jardin, auroit toujours au moins cinq à six pieds de plus que les autres, elle en pourroit bien avoir jusqu'à douze, ou même davantage, si elle étoit en terrasse, comme il arrive quelquefois; les terrasses qui sont voisines d'une belle maison, ne sçauroient presque avoir trop de largeur.

Outre les Allées que nous venons de marquer tout autour de nôtre Jardin, il y en auroit encore une dans le milieu de cette largeur pour la couper en deux parties égales, si cette largeur étoit de vingt toises, ou un peu plus, & elle pourroit avoir quatre ou cinq pieds plus que celles qui sont parallèles le long des murs à droit & à gauche, & particulièrement si celle-cy répondoit à l'entrée de la maison.

Pour ce qui est de la longueur de nôtre Jardin que nous supposons de trente à quarante toises, elle doit être coupée en deux par une Allée de traverse, qui soit à peu près large comme les Allées des côtez, ou seulement de quelques pieds moins, attendu que son étendue n'est pas si grande, outre que d'ordinaire elle est plus serrée par les Arbres qui la pourront border à droit & à gauche, que ne sont celles des côtez, lesquelles étans favorisées dans leur longueur par la largeur du labour de l'Espalier ont plus d'air que celle du milieu.

Une telle Allée de traverse fera deux carrez, qui pourront avoir chacun environ six ou sept toises d'un sens, sur neuf, ou dix, ou douze de l'autre.

Surquoy je trouve à propos de dire qu'un carré de quelque Jardin que ce soit, est toujours beau, quand il a douze à treize toises dans sa longueur, & six, sept, ou huit dans sa largeur; à plus forte raison quand il est à peu près égal dans tous les côtez, & sur tout quand il a un peu plus de longueur que de largeur.

S'il arrive quelquefois que pour dresser une Allée d'un des côtez du Jardin on soit gehenné par une muraille, qui au lieu d'être tirée droite, se trouve en ligne courbe le long d'une partie de son étendue, en tel cas, dans lequel il ne faut pas pretendre qu'on puisse entierement corriger ce défaut, je suis d'avis qu'on fasse toujours son Allée regulierement à angles droits, c'est-à-dire carrée, la commençant à quatre pieds de distance à l'endroit de la muraille qui peut le plus avancer dans l'Allée, & la mettant carrément à l'extrémité où elle doit finir, elle sera garnie à droit & à gauche de jolies bordures qui la marqueront; & pour ce qui est des endroits où il se trouvera beaucoup plus de largeur de terre qu'il n'en faudroit selon nôtre disposition ordinaire, on l'emploiera utilement soit en Fraisières, soit en d'autres Plantes qui ne sont pas capables d'offusquer l'Espalier.

On a quelquefois une longueur de soixante, ou quatrevingt toises, & même davantage sur la largeur de dix-huit à vingt, dont nous parlons, en tel cas on ne doit pas

pas manquer de diviser cette longueur en trois ou quatre portions égales par des Allées de traverse, mais comme une telle longueur paroît peu proportionnée pour cette largeur, je voudrois qu'à la distance d'environ quarante à cinquante toises de l'entrée de nôtre Jardin on arrêât la vûë par quelque muraille, ou au moins par quelque palissade; telle muraille serviroit utilement à multiplier les Espaliers, ou telle palissade pourroit être de Raisins, ou d'Arbres fruitiers & ainsi nous profiterions en toutes manieres, soit pour l'utilité du rapport, soit pour l'agrément de la vûë.

Quand la place du Jardin auroit dans sa largeur vingt-cinq, trente, trente-cinq, ou quarante toises, je n'en ferois point d'autre distribution que celle que nous avons faite à une largeur de quinze à vingt, si ce n'est que les Allées pourroient avoir quelques pieds de plus, eu égard à leur longueur.

CHAPITRE XIX.

De la disposition, ou distribution des Jardins d'une grandeur extraordinaire.

SI la largeur du Jardin dont est question alloit à soixante, soixante & dix, ou quatre-vingt toises, ou même davantage, je la couperois en quatre portions égales, comme j'ai fait à Versailles, & en beaucoup d'autres Potagers, ou bien j'y ferois des contre-Allées garnies de Buiffons sur les platte-bandes, comme j'ai fait à Ramboüillet pour Monseig. le Duc de Montausier, à la charge que dans ces deux cas les deux Allées qui seroient paralleles à la principale, laquelle nous supposons dans le milieu, & large d'environ trois toises, ne seroient que de huit à neuf pieds; il me semble qu'on devoit avoir regret de les faire plus larges, parce que ce seroit trop de terre employée en simple promenade.

Nous avons dit cy-dessus qu'elle peut être à peu près la grandeur des carrez d'un Potager, & ainsi sans le repeter nous trouverons que ces deux moindres Allées nous en donneront de beaux, soit pour leur largeur, soit pour leur longueur, car la même chose que nous disons d'une largeur à diviser, se doit aussi entendre d'une longueur à partager; & toujourns doit-on croire que quand une place de Jardin approche de quatre-vingt toises dans sa largeur, & les passe dans sa longueur, comme le grand carré du Potager du Roi, elle fait un Potager véritablement grand, puisqu'il est au moins de sept à huit arpens, & en tel cas les carrez peuvent avoir quatorze à quinze toise toises d'un sens sur dix-huit, & vingt de l'autre.

Je ne croy pas qu'il faille traiter plus amplement ce qui regarde la disposition, ou distribution du terrain de chaque Jardin fruitier, & potager; il suffit que nous ayons dit cy-dessus que quand on peut avoir davantage de tels Jardins fruitiers, & potagers, comme les Princes, & grands Seigneurs en ont besoin, il en faut venir à faire de petits Jardins particuliers dans le voisinage du grand, comme j'ay fait à Chantilli, à Seaux, à saint Ouën, &c. ou tout autour du grand, comme à celui de Versailles, ou bien il en faut venir à employer en Vergers d'Arbres de tige le surplus de la place qu'on veut faire cultiver; car en verité les trop grands Potagers sont sujets à de grands embarras, & de grandes dépenses, qui tres-souvent sont inutiles par le défaut des soins nécessaires.

CHAPITRE XX.

De la manière de cultiver les Jardins fruitiers.

QUOYQUE cette culture prise en general renferme tout ce que nous expliquons en plusieurs Traitez particuliers, cependant mon intention ici est de la renfermer seulement à trois choses; sçavoir premierement aux labours qu'il faut faire à la terre, en second lieu à la propreté que demandent les Jardins en tout temps; le reste de la culture de la terre sera examiné dans le Traité des Potagers.

C'est pourquoi il faut faire son conte que comme la terre, autant de fois qu'elle est chaude & humide, se trouve toujours dans une disposition prochaine à agir, c'est-à-dire à produire quelques Plantes, soit bonnes, soit mauvaises, soit même, ce semble, inutiles pour l'homme, parce que, pour ainsi dire, elle ne peut jamais être oisive, aussi faut-il que la production qu'elle fait d'une chose nuise assurément à la production d'une autre.

La raison en est, que premierement son sel interieur, c'est-à-dire sa fertilité, ou sa capacité d'agir, n'est nullement infinie, elle s'épuise à force de produire, comme tout le monde sçait; ainsi plusieurs Plantes se trouvant voisines il arrive toujours que toutes, ou qu'au moins une grande partie, en sont plus petites, parce que ce qui devoit servir de nourriture à toutes, étant divisé à plusieurs, la portion de chacune en a été par conséquent plus petite, & ainsi elles en ont été toutes plus mal nourries, ou bien il arrive que quelqu'une s'étant trouvée plus vivace, soit pour être venue naturellement, soit pour être d'un temperament plus propre pour cet endroit de terre qui les nourrit, cette Plante a sucé plus que les autres la nourriture qui étoit en cet endroit-là toute préparée pour la végétation.

Et ce n'est pas seulement par dedans que la terre nous paroît épuisée dans sa production, quand une trop grande quantité de différentes Plantes l'ont épuisée par leurs racines, nous disons encore que cette terre est altérée quand elle a été empêchée de recevoir le benefice des rosées de la nuit, & de plusieurs petites pluyes qui viennent de temps en temps; ce sont en effet ces rosées, * & ces petites pluyes qui ont le don de reparer, & de rétablir, c'est-à-dire, d'amander cette terre, pourvu qu'elles puissent pénétrer jusqu'à ses parties interieures; ainsi quand la feuille de toutes ces Plantes qui couvrent cette terre, vient à recevoir ces sortes d'humiditez, elle est cause qu'elles ne descendent pas plus bas, & ainsi elles restent exposées au Soleil, qui les rarefiant aussi tôt qu'il les éclaire & les échauffe, les convertit en vapeurs, & par conséquent les rend pour lors inutiles à l'égard de cette terre.

Il s'ensuit donc de ce raisonnement que quand nous voulons que nos Arbres, & particulièrement les Buissons & les Arbres de tige soient bien nourris, & par conséquent bien vigoureux, & par-là agreables à la vuë, il faut faire en sorte.

Premièrément qu'ils ne soient pas trop près les uns des autres, afin que la nourriture soit moins partagée.

En second lieu faire en sorte que dans leur voisinage il n'y ait aucunes sortes de Plantes

* *Exiguâ tantum gelidus ros nocte reponet.* Georg. 21.

Plantes, qui puissent, ou par dedans voler leur nourriture, ou par dehors empêcher le rafraichissement & le secours, qui sûrement leur doivent venir par les pluyes, & par les rosées.

En troisième lieu, il faut faire en sorte que les terres soient toujours meubles, & par consequent souvent labourées, tant afin que les humiditez des pluyes ou des rosées puissent aisément, & promptement pénétrer jusqu'aux racines, qu'afin que la terre puisse être convenablement échauffée des rayons du Soleil, dont elle a un besoin indispensable.

Or pour parvenir à mettre cette terre en état de produire avantageusement ce que nous lui demandons, sans lui donner le temps de s'employer à autre chose, & pour faire aussi qu'il y ait de la propreté dans toute leur étendue, il faut être soigneux de labourer cette terre, l'amander, & la ratifier quand elle en a besoin: Examinons presentement ces quatre sortes de culture pour en faire voir la manière, l'usage, la cause & le succès.

CHAPITRE XXI.

Des Labours.

Les labours à proprement parler ne sont autre chose qu'un mouvement, ou remuement, qui se faisant à la superficie de la terre pénètre jusqu'à une certaine profondeur, en sorte que les parties de dessus, & celle de dessous prennent reciproquement la place les unes des autres; or mon intention n'étant point de parler ici des labours qui se font avec la Charruë en pleine campagne, mais seulement des labours de nos Jardins, il faut sçavoir qu'il s'en fait de plusieurs façons.

Premièrement à la Bêche, & à la Houë, & cela dans les terres aisées.

En second lieu il s'en fait à la Fourche & à la Besoche, & cela dans les terres pierreuses, & cependant assez fortes; il s'en fait aussi de plus profonds, sçavoir par exemple en pleine terre, & au milieu des carrez, & il s'en fait de plus legers, sçavoir autour des pieds des Arbres, sur les Asperges, parmi les menus Légumes, &c.

Il faut sçavoir ensuite que vray-semblablement la cause, ou le motif des labours n'est pas simplement pour faire que les terres en soient plus agreables à la vûe, quoy qu'en effet elles le deviennent, mais que c'est premièrement pour rendre meubles celles qui ne le sont pas, ou d'entretenir en état celles qui le sont naturellement; il faut sçavoir en second lieu, que c'est principalement pour augmenter par ce moyen la fertilité dans les terres qui en ont peu, ou la conserver dans celles qui en ont suffisamment: il ne se doit point faire de labours aux terres qui sont entièrement steriles.

* Quand je parle de rendre des terres meubles, j'entens les rendre en quelque façon sablonneuses & déliées, en sorte que l'humidité & la chaleur qui viennent de dehors, les pénétreraient aisément, & qu'elles ne soient nullement compactes, adhérentes, & unies ensemble, ainsi que sont les terres argilleuses, & les terres glaises, lesquelles par la constitution de leur nature ne se trouvent aucunement propres pour la végétation.

* Et

* Hæc in parte solum (nonque hic innotuit) Georg. 2.

* Et quand je parle de tâcher de donner de la fertilité, j'entens que le labour doit contribuer à donner un temperament de chaud & d'humide à une terre, qui d'ailleurs est pourvue du sel, dont elle a besoin pour la principale partie de la fertilité; ce temperament de chaud & d'humide étant si necessaire à la terre, que sans luy son sel luy est entierement inutile, si bien qu'elle ne peut faire aucune production de plantes, tout de même que l'animal ne peut jouir d'une santé parfaite, quand il est sans le temperament des qualitez élémentaires.

Or ce n'est pas assez d'avoir rendu raison de la cause du labour, il en faut venir à donner des regles, qui puissent servir à procurer aux terres ce temperament, dont il est question.

Sur quoy je dis qu'il faut sçavoir que certaines terres s'échauffent aisément, par exemple, celles qui sont legères, & ainsi à l'égard de la chaleur, nous y avons moins de choses à faire; mais comme d'ordinaire elles sont sèches & arrides, il faut soigneusement travailler pour leur procurer de l'humidité, d'autres ont plus de peine à s'échauffer: par exemple, les terres fortes & froides; celles-cy demandent peu de culture pour un surcroît d'humidité: au contraire souvent elles en ont trop; mais elles demandent beaucoup de secours pour une augmentation de chaleur.

De plus certaines plantes veulent plus d'humidité, par exemple des Artichaux, des Salades de l'Oseille, des plantes à grosses racines: il faut disposer les terres qui les produisent à profiter amplement des eaux de dehors: les autres s'en contentent de moins, par exemple, les Arbres fruitiers, les Asperges, &c. ainsi il n'est pas necessaire de se trop tourmenter pour leur en faire venir; mais quoy que çen soit comme nous n'avons rien dans nos Jardins, où la chaleur & l'humidité doivent être excessives, aussi n'y avons nous rien, où il ne soit necessaire d'y en avoir un peu. Le Soleil, les pluyes & les eaux souterraines pourvoient à une partie, c'est à nous à pourvoir par d'autres voyes à ce qui peut manquer du reste; & c'est ce que nous faisons par une culture bien entendue, dont les labours font une principale partie.

† Ces labours se doivent faire en différens temps, & même différemment pour la multiplicité, eu égard à la différence des Terres & des Saisons; les terres qui sont chaudes & sèches doivent en Eté être labourées, ou un peu avant la pluye, ou pendant la pluye, ou incontinent après, & sur tout s'il y a apparence qu'il en doive encore venir; si bien que pour lors on ne sçauroit presque les labourer, ny trop souvent, ny trop avant quand il pleut: comme par la raison des contraires, il ne les faut guères jamais labourer pendant le grand chaud, à moins que de les arroser aussi-tôt.* Ces frequens labours donnent passage à l'eau des pluyes, & les font pénétrer vers les racines qui en ont besoin; au lieu que sans cela, elles demeureroient sur la surface, où elles seroient inutiles, & bien-tôt après évaporées: les labours donnent aussi passage aux chaleurs, sans lesquels l'humidité ne sçauroit de rien servir.

Au contraire les terres froides, fortes & humides, ne doivent jamais être labourées

* *Optima puti arva solo; id vinti curant, gelidæque pruinae, & labefacta novens, robustus jugera solior.*
Georg. 2.

*Prima Ceres ferro mortales vertete terram instituit, cum jam glandes, atque arbura sacrae deficerent silvæ,
& victum Dodona negaret.* *Georg. 1.*

Culquæ frequenti in quascunque voces artes, haud tarda sequuntur. *Georg. 2.*

† *Omne quot annis terque quaterque solum scindendum, glebæque veris æternum frangenda bidentibus.*
Georg. 2.

* *Et ex arselo car Siram mti, novax veniat quâ succus in herbas.* *Georg. 1.*

rées en temps de pluye, mais plutôt pendant les plus grandes chaleurs; en effet pour lors on ne sçauroit les labourer, ny trop souvent, ny trop avant, en veüë particulièrement d'empêcher qu'elles ne se fendent par dessus; ce qui, comme nous avons souvent dit, fait grand tort aux racines, & afin qu'étant amolies par les labours, la chaleur y pénètre plus aisément, & par ce moyen détruisse le froid, qui empêche l'action des racines, & fait des arbres jaunes.

La nature de la terre nous fait voir en cela, aussi-bien qu'en beaucoup d'autres choses, qu'elle veut être réglée, en sorte que d'un côté elle répond assez heureusement à nos intentions, quand elle est sagement traitée; & qu'aussi de l'autre elle s'y oppose, quand on la veut gouverner à contre-temps: la Saison de mettre en terre la plupart des grains, qui d'ordinaire ne se sement chacun que dans une saison, le temps de faire des greffes, de tailler, & de planter, tant les vignes, que les arbres, &c. ce qui pareillement ne se fait qu'en certains mois: tout cela sont autant d'instructions que la nature nous donne, afin de nous apprendre à bien étudier ce que la terre demande, & en quel temps précisément elle le demande; c'est par là qu'une grande application m'a appris qu'il étoit bon de labourer souvent les Arbres, soit en terre sèche & légère, soit en terre forte & humide, mais les uns en temps de pluye, & les autres en temps de chaleur.

* Ces labours frequens que je viens de conseiller, quand on a la commodité de les faire, sont d'une grande utilité; car outre qu'ils empêchent qu'une partie de la bonté de la terre ne s'épuise à la production, & nourriture de méchantes plantes: ils font au contraire, que ces méchantes herbes mises au fonds de la terre s'y pourrissent, & y seruent d'un nouvel engrais; mais de plus ces labours frequens détruisent en partie les anciennes maximes, qui n'avoient établi qu'un labour pour chaque Saison; & tout ce que j'y trouve de bon est, que tout au moins elles en établissent la nécessité, & par conséquent l'utilité; mais j'ajoute qu'ils ne sont pas suffisans, à moins que dans les intervalles de ces labours, on ne prenne soin de ratifier, ou arracher les méchantes herbes, qui particulièrement l'Été & l'Autonne, viennent à se produire sur les terres, & s'y multiplient à l'infini, si on les y laisse grainer.

Il faut dire ici en passant que les temps auxquels les Arbres fleurissent, & que la Vigne pousse, sont extrêmement dangereux pour les labours, il n'en faut jamais faire pour lors ni à ces Arbres, ni à cette Vigne; la terre fraîchement remuée au Printemps exhale beaucoup de vapeurs, qui aux moindres gelées blanches, lesquelles sont fort ordinaires en cette Saison là, étant arrêtées près de la superficie de la terre s'arrêtent sur les Fleurs, les attendrissent en les humectant, & ainsi les rendant susceptibles de la gelée contribuent à les faire perir; les terres qui ne sont pas labourées en ce temps-là, & qui par conséquent ont la superficie dure, & ferme, ne sont pas sujettes à exhaler tant de vapeurs, ni par conséquent sujettes à tant d'accidens de gelées.

De ce que j'ay dit cy-devant pour favoriser la nourriture de nos Arbres, il s'ensuit que je condamne fort ceux qui sement ou plantent, soit beaucoup d'herbes potagères, soit beaucoup de Fraisières, ou de Fleurs tout auprès des pieds de leurs Arbres, telles Plantes leur font sans doute un tres-grand préjudice.

La règle que je pratique pour les labours qu'il faut faire à nos Arbres, tant en

Hiver

* Exercitio frequens arborum, atque in partibus suis, Virgilii Georg. 1.

Hyver qu'au Printemps est, que dans les terres sèches & légères, j'en fais donner un grand à l'entrée de l'Hyver, & un pareil incontinent après qu'il est passé, afin que les pluyes & neiges d'Hyver, & les pluyes du Printemps entrent aisément dans nos terres, qui ont besoin de beaucoup d'humidité; & à l'égard des terres fortes & humides, je leur fais donner au mois d'Octobre un petit labour, seulement pour ôter les méchantes herbes, & attens à leur en donner un fort grand à la fin d'Avril, ou au commencement de May, quand les Fruits sont tout à fait noïez, & les grandes humiditez passées; ainsi la superficie de telles terres s'étant trouvée dure, ferme, & ferrée n'a laissé que peu de passage pour les eaux d'Hyver & du Printemps, dont nous n'avons ici nul besoin, les neiges étant venues à fondre, & n'ayant pû pénétrer sont demeurées partie sur la surface, & la ont été converties en vapeurs, & partie suivant la pente des lieux, sont descendues pour aller dans les rivières voisines.

Je dois ici dire que rien n'humecte tant, & ne pénètre si avant que l'eau de la fonte des neiges; je n'ay guère vû que l'eau des pluyes ait pénétré au-delà d'un pied, mais pour ce qui est de l'eau des neiges elle pénètre jusqu'à deux & trois pieds, tant parce qu'elle est plus pesante que l'eau des pluyes ordinaires, que parce que se fondant lentement, & petit à petit, & par le dessus de la masse des neiges, elles s'insinuent plus aisément sans en être empêchée par le hâle des vents, ou par la chaleur du Soleil.

C'est pourquoi autant que je crains les grandes neiges pour les terres fortes, & humides, si bien que j'en fais enlever tout ce qui se peut d'auprès de nos Fruitiers, autant prens-je soin d'en ramasser dans les terres légères, pour y faire une manière de magazin d'humidité, & sur tout, en ces sortes de terres, je releve celles qui seroient inutilement dans les Allées, & les fais rejeter sur les labours des Espaliers, & particulièrement aux expositions du Midi qui sont en Eté les plus échauffées, & les plus succées, & aussi aux expositions du Levant, même dans les fortes terres, parce que les eaux des pluyes d'Esté n'y venant presque jamais, les terres de ces expositions demeurent d'ordinaire plus altérées, & par conséquent les Arbres y souffrent.

Cette nécessité de labourer que je recommande, & que je conseille, est quelquefois combattue par le succès de certains Arbres, qui étant couverts de pavé, ou de sable battu autour du pied ne laissent pas de bien faire, quoi qu'ils ne soient jamais labourez, à quoi j'ai deux choses à répondre; la première que comme d'ordinaire tels Arbres sont sous des égoûts, il y tombe beaucoup d'eau qui pénétrant au travers des jointures de chaque pavé, ou du sable battu leur fournit assez de nourriture pour les racines; & la seconde que l'humidité qui a ainsi pénétré dans ces terres couvertes de pavé, s'y conserve bien mieux, & plus long-temps que dans les autres, le hâle des vents, & la chaleur du Soleil ne pouvant la détruire; cependant je ne laisse pas de recommander les labours, tant pour le bien de la terre & des Plantes, que pour le plaisir de la vûe; l'expérience universelle que nous avons sur cela, ne peut être détruite par une si petite objection, non plus que l'usage du pain, & des vêtements ne peut être condamné, quoique les Sauvages ne le connoissent pas; les Figuiers, Orangers, & autres Plantes,

* Rapidive potentia folis acior, aut boreæ penetrabile frigus adurât. Georg. 1.

& Arbrisseaux en Caisse justifient assez la nécessité des labours pour donner passage à l'eau des arrosemens, faute dequoy ils ne manquent pas de languir, & souvent même de perir.

CHAPITRE XXII.

Des Amandemens.

Après avoir expliqué le motif, l'usage & la manière des labours, il faut faire la même chose à l'égard des amandemens, qui ne signifient autre chose qu'une amélioration de terre; nous avons déjà dit que cette amélioration se pouvoit faire avec toutes sortes de Fumiers, il en faut donc expliquer le motif, l'usage & la manière.

À l'égard du motif, il est pareillement vrai de dire que quand nous amandons, ou fumons la terre, ce doit être en vûe de donner de la fertilité à celle qui n'en a pas, c'est-à-dire; qui a beaucoup de défauts, & par conséquent peu de disposition à produire, ou de l'entretenir dans celle qui en a, & qui la pourroit perdre, si de temps en temps on ne lui faisoit quelques réparations nécessaires; ainsi nous devons amander cette terre plus ou moins, selon les productions que nous lui demandons, soit au-delà de ses forces, soit conformément à son pouvoir, & l'amander aussi plus ou moins, selon le temperament dont elle est, bon ou mauvais: il faut, par exemple, amplement des Fumiers pour produire des herbes potagères, qui viennent en peu de temps en abondance, & se succedent promptement les unes aux autres dans un petit espace de terrein, qui sans cela se pourroit effriter; d'un autre côté il en faut peu, ou point du tout pour nourrir les Arbres qui étant longs à venir ne font que des productions médiocres, eu égard à la terre qu'ils occupent; & enfin quoi qu'ils demeurent fort long-temps au même endroit ou ils sont, cependant par le moyen de leurs racines qui s'étendent à droit & à gauche, ils prennent au loin & au large la nourriture qui leur convient; j'ajoute qu'il en faut moins pour le fond, qui de soi a beaucoup de fécondité, que pour celui qui en a fort peu, & enfin il en faut davantage pour les terres froides & humides, que pour celles qui sont chaudes & sèches.

Constamment, & personne ne l'ignore, les grands défauts de la terre consistent, comme j'ay dit ci-dessus, ou en trop d'humidité, laquelle d'ordinaire est accompagnée du froid, & de la grande pesanteur, ou en trop de sécheresse, qui est aussi régulièrement accompagnée d'une excessive légèreté, & d'une grande disposition à être brûlante; nous voyons aussi que des Fumiers que nous pouvons employer, les uns sont gras & rafraîchissans, par exemple, ceux de Bœuf & de Vache, les autres sont chauds & légers, par exemple, ceux de Mouton, ceux de Cheval & de Pigeon, &c. & comme le remede doit avoir des vertus contraires au mal qu'il doit guerir, nous devons employer les Fumiers chauds & légers dans les terres humides, froides & pesantes, afin de les échauffer, & les rendre plus mobiles & plus légères, & employer les Fumiers de Bœufs & de Vaches dans les terres maigres, sèches & légères, afin de les rendre plus grasses & plus

materielles, & par ce moyen empêcher que les grands hâles du Printemps, & les grandes chaleurs de l'Été ne les alterent trop aisément.

Il se fait aujourd'huy de grandes Dissertations dans la Philosophie, & dans la Chimie, pour chercher à décider quels sont les meilleurs Fumiers, & on le fait avec la même exactitude que les Mathématiciens apportent à décider ce qui est nécessaire pour faire une ligne droite, &c. le public est grandement obligé à ces Messieurs, qui portent leur curiosité, & leurs observations si avant dans les secrets de la nature; j'espère que nous en tirerons de grands avantages, mais en attendant qu'ils soient arrivez, je croy & pour moy, & pour ceux en faveur de qui j'écris, que nous ne sçaurions mieux faire que d'aller en cecy, comme je fais, c'est-à-dire, aller bonnement, simplement & grossièrement, sçachant d'ailleurs que la fertilité des terres ne consiste pas, pour ainsi dire, dans un point indivisible; ^a aussi bien loin de vouloir donner du scrupule à personne, ni sur tout intimider par aucun endroit nos Jardiniers sur le fait de la culture, je veux au contraire chercher à la leur faciliter autant qu'il me sera possible.

Et pour cet effet il me semble pouvoir dire ici encore une fois, qu'on se peut faire une certaine idée de richesses dans la terre sur ce fondement, que constamment il y a dans ses entrailles un sel qui fait sa fertilité, & ce sel est le tresor unique & véritable de cette terre: ainsi disons-nous que les écus d'un avare qui font sa richesse & son opulence, sont le tresor qu'il possède, cet avare demeurera toujours également riche & pécurieux, si premièrement il ne dépense rien, ou si en second lieu, quelque largesse qu'il fasse de son bien, il arrive qu'autant qu'il dépense d'or ou d'argent d'une main, autant en reçoit-il de l'autre; il avoit hier dépensé dix écus, aujourd'huy il a accumulé soit en or, soit en argent, soit en denrées la valeur de dix écus, le voilà donc également riche, si bien que demain il fera en état de dépenser la même somme, & de ramasser le jour d'après, soit le même argent en espee, ce qui n'est pas ordinaire, soit la valeur, &c. & ainsi à l'insiny tel circuit est réel & effectif.

^b Nous devons sçavoir pour certain que la terre a été créée avec une disposition à produire des Plantes, & que (hors quelques pierres & les métaux qui sont des ouvrages extraordinaires de la nature) il n'y a rien sur cette terre qui ne soit sorti de son sein, & cela par les voyes de la végétation, & par consequent tout ce que nous voyons de Plantes végétaives est une partie de cette terre, & ainsi nous pouvons assurer qu'il n'y a rien (quoique ce puisse être, pourvu qu'il soit materiel) qui ne puisse servir à amander cette terre en y retournant par les voyes de la corruption, sous quelque figure qu'il y retourne, parce que tout ce qui rentre dans cette terre, luy rend en quelque façon ce qu'elle avoit perdu, soit en même espee, soit la valeur, & en effet il redevient terre, comme il étoit auparavant; ainsi toutes sortes d'étoffes, & de linge, la chair, la peau, les os, & les ongles des animaux, les bouës, les urines, les excremens, le bois des Arbres, leur fruit, leur marc, leurs feuilles, les cendres, la paille, toutes sortes de grains, &c. bref generalement tout ce qui est palpable, & sensible sur la terre

^a Fundit humo facilem victum justissima tellus. *Georg. 2.*

^b Germinet terra herbam virentem, &c. *Genese.*

terre (hors peut-être comme j'ay dit la plûpart des pierres , & tous les métaux) tout cela rentrant dans les terres y fert d'amélioration , si bien qu'ayant facilité d'en répandre souvent , & commodément sur les terres , comme on l'a dans les bonnes Fermes , & particulièrement dans le voisinage des grandes Villes , & comme on le pratique pour la semence des Bleds , & pour les Légumes , on met ces terres en état de pouvoir continuer à produire toujours , & sans relâche.

De plus si nos terres quoyque bonnes sont empêchées de produire , par exemple, celles sur lesquelles on a fait des édifices; ces terres couvertes de bâtimens ressemblent malgré elles à ce riche qui ne fait nulle dépense , & qui en pourroit faire beaucoup; elles demeurent toujours , comme disent les Philosophes , également fertiles en puissance , c'est à-dire également capables de produire , & produiroient actuellement si elles n'en étoient pas empêchées ; à l'égard des autres qui produisent en tout temps , si en labourant on remet dans le fond du labour ce qu'elles avoient produit de Plantes , comme cela arrive souvent , & sur tout dans les cantons où se fait la guerre; ces Plantes ainsi remises au dessous de la superficie de cette terre y pourrissent, & y font un engrais de la même quantité, & de la même valeur à peu près que ce qu'il en avoit coûté à cette terre pour les produire, ou bien même c'est le même sel en espece qui lui revient, & la rend aussi riche, c'est-à-dire aussi fertile qu'auparavant.

Et si on enlève toutes les productions d'un tel quartier de terre , comme cela est fort ordinaire , & que d'un côté on lui donne à peu près autant de la production d'une autre terre , & cela par le moyen des pailles pourries , & même , pour ainsi dire, assaisonnées des excréments de quelques animaux, lesquels excréments sont encore originairement sortis de la terre, & en font une partie, cette terre ayant par ce moyen réparé sa perte, elle se trouve tout aussi riche , c'est-à-dire tout aussi fertile qu'elle étoit.

Il faut donc en quelque façon regarder les Fumiers à l'égard de la terre , comme une espece de monnoye qui repare les tresors de cette terre.

Or comme il est de plusieurs especes de monnoye, l'une plus précieuse, & l'autre moins , mais toujours les unes , & les autres étant monnoyes qui ont cours dans le commerce, & enrichissent, aussi est il de plusieurs sortes de Fumiers, les uns un peu meilleurs que les autres , mais toujours ils sont tous propres à amander , c'est-à-dire à reparer la perte que cette terre avoit faite en produisant; ainsi la substance de la terre ne s'use point pour devenir enfin à rien , en sorte qu'on puisse dire qu'elle diminuë , car où en seroit-elle presentement , après avoir tant produit depuis le commencement des siècles? ce n'est proprement que son sel qui se diminuë , ou qui, pour mieux dire, change de place , & qui ensuite pouvant revenir , comme il le fait, est capable de rétablir cette terre au même état qu'elle avoit été.

Les Alambics de la Chimie manifestent assez ce que c'est que ce sel , & font voir en petit combien il en faut peu pour animer une assez grande quantité de terre.

A propos dequoy je dois dire , qu'il est ce semble du Fumier à l'égard des terres qui sont de different temperament, ce qu'il est du sel à l'égard des differentes viandes, soit celles qui sont fines & délicates , comme les Perdrix, les Moutons, soit celles qui sont materielles & grossieres , comme le Bœuf, le Cochon, &c.

celles-ci souffrent fans doute dans l'affaifonnement qu'on leur fait, une bien plus grande quantité de sel fans en être gâtées que n'en peuvent pas souffrir les autres, il a fallu en effet bien plus de sel pour une bonne piece de Bœuf qu'on a renduë meilleure en la salant, qu'il n'en faut pour saler une piece de Mouton, quoi que de la même grosseur, & au contraire à l'égard du goût de l'homme les viandes grossières en sont abonnées, quand elles sont notablement salées, au lieu que les viandes de Mouton qu'on saleroit également, en seroient beaucoup moins bonnes, ou pour mieux dire en seroient plus mauvaises.

Et d'ailleurs comme il est du sel qui sale plus, par exemple le gris, & du sel qui sale moins, par exemple le blanc, aussi pour ce qui est d'échauffer, ou animer la terre, il est des Fumiers qui amandent & échauffent plus, & ce sont par exemple ceux de Mouton & de Cheval, & il en est qui amandent & échauffent moins, & ce sont par exemple ceux de Cochon, ceux de Vache, &c. il faut user sagement des uns & des autres, l'expérience justifie assez cette faculté d'échauffer en fait de Fumiers, en ce qu'une certaine quantité de celui de Cheval étant entassé fait une chaleur considerable, jusqu'à se convertir quelquefois en veritable feu, au lieu qu'un tas de Fumier de Vache n'en vient jamais à s'échauffer de cette façon.

Et partant si on vouloit mettre beaucoup de fumier de Cheval ou de Mouton dans des terres legères & sablonneuses, qui n'ont pas besoin d'être si échauffées, on y feroit tort au lieu d'y bien faire: ces Fumiers sont trop brûlans; mais suivant l'avis du Poëte, * on en pourroit mettre beaucoup de celui de Vache, qui est plus gras, & moins chaud; & au contraire ce qui n'est pas propre pour les terres chaudes & arides, est tres-propre pour les terres froides & humides; celles-ci, qui naturellement ne produisent que trop de méchantes herbes, ont besoin d'être échauffées, & pour ainsi dire animées pour les disposer à nous en produire de meilleures.

CHAPITRE XXIII.

Des Fumiers.

CE n'est pas assez d'avoir parlé des amandemens en general, il en faut venir à un détail plus particulier; & pour cet effet, j'estime qu'il est necessaire d'examiner cinq choses principales sur le fait du Fumier, qui est le plus ordinaire des amandemens.

La premiere, ce que c'est que Fumier.

La seconde, de combien de façons il y en a.

La troisiéme, quel est le meilleur de tous.

La quatriéme, quel est le bon temps de l'employer.

Et la cinquiéme enfin, quelle est la manière d'en faire un si bon usage, que les terres en soient amandées, c'est-à-dire renduës plus fertiles, comme c'est l'intention de celui qui l'employe.

A l'égard

* Arida tantumne saturare simo pingui pudeat sola, &c. Georg. 1.
Humida majores herbas alit, ipsaque justò latior. Georg. 2.

A l'égard du premier chef, je ne puis m'empêcher de dire que le Fumier étant une chose si vulgaire, & si connue, il paroît inutile & presque ridicule de vouloir ce semble travailler à en donner la connoissance, cependant pour continuer à suivre exactement le dessein que j'ay eu en tout ce Traité, qui est de ne pas obmettre jusqu'à la moindre singularité de tout ce qui appartient à nôtre Jardinage, je croy être obligé de parler de ce Fumier, non pas en effet pour le faire connoître à des gens qui ne le connoissent point, car il seroit difficile d'en trouver, mais pour y faire quelques observations qui sont assez importantes dans la matière dont il s'agit.

Je dis donc que le Fumier est un composé de deux choses, dont la première est une certaine quantité de paille qui a servy de litière à des animaux domestiques, & la seconde ce sont les excréments que les animaux ont lâché parmi, & qui se font en quelque façon incorporez avec cette paille; constamment ni la paille seule, fût-elle même à demi pourrie, ne fait pas de bon Fumier, ni les excréments de ces animaux étant tous seuls ne sont pas propres à en faire suffisamment pour donner envie de les employer; il faut absolument que pour cela l'un & l'autre soient mêlez ensemble, c'est un fait que personne n'ignore.

On n'ignore pas non plus que comme dans les maisons on a de ces animaux pour en tirer du plaisir, & de l'utilité, on a aussi des lieux particuliers où on les met pour leur donner le temps de repaître, & de se reposer; ces lieux ont des noms particuliers & differens, ils s'appellent Ecuries quand ils servent pour Chevaux, pour Mulets, &c. & s'appellent Etables quand ils ne sont que pour des Bœufs, Vaches, Moutons, Cochons, &c. les grands Chasseurs ont outre cela des Chenils pour leurs Chiens, mais il n'en revient guères de ce qui est traité dans ce Chapitre; l'usage ordinaire & domestique est, que sous ces animaux, & particulièrement sous les principaux d'entr'eux, qui sont les Chevaux, on met tous les jours une assez bonne quantité de paille fraîche & neuve, bien étendue & bien éparpillée, & cela s'appelle leur faire de la litière, comme qui diroit leur faire une manière de lit, afin que s'y couchans, & y prenans du repos ils se délassent quand ils sont fatiguez, & se remettent en état de recommencer tout de nouveau leur service accoutumé; cette litière donc sert pour les conserver en santé, pour aider à rétablir leur vigueur, & aussi pour les tenir plus propres, & plus agreables à la vûe.

Mais ce n'est pas tout, car ensuite elle doit encore être bonne à quelqu'autre chose, en effet cette paille étant ainsi employée sous le nom de litière, devient non seulement toute froissée, & toute brisée par le trepignement, l'agitation, & le mouvement de ces animaux, mais aussi leurs excréments qui l'ont imbibée, changée de couleur, & à demi pourrie, font qu'elle devient pour ainsi dire d'une nature différente, si bien qu'étant toute corrompue, & n'étant plus propre à continuer de servir de litière, on est obligé de l'ôter du lieu où elle étoit, pour y en remettre de nouvelle, qui à son tour aura la même destinée.

Cette première litière, étant donc sortie de dessous ces animaux, & mise dehors toute ensemble, n'est pas regardée comme un tas d'ordures à rejeter, elle prend dans nôtre langue ce nom de Fumier dont est question, & qu'apparemment la fumée qui en sort lui a fait donner, & sous ce nom-là elle se trouve non seulement

une chose fort utile, mais même nécessaire pour le bien du genre humain.

Or ce qui est cause de ce nouveau service qu'elle rend étant ainsi devenue Fumier, est, que ces excremens d'animaux lui ont communiqué une certaine qualité, ou plutôt un certain sel qu'ils contiennent en soi, & qui fait qu'étant entassée elle vient à s'échauffer considérablement en elle-même, & à échauffer en même temps tout ce qui se trouve immédiatement près d'elle, comme nous expliquerons plus particulièrement ci-après.

Après avoir ainsi expliqué ce que c'est que Fumiers, s'il est vrai de dire que telle explication n'étoit guère nécessaire, tout au moins est-il fort important d'expliquer les autres quatre articles, à commencer par celui qui doit apprendre de combien de façons de Fumiers on peut avoir.

* Il résulte de ce que j'ay dit ci-dessus, que comme il y a par tout beaucoup de Chevaux, il y a par tout beaucoup de Fumiers de Cheval, qu'il y en a quelque peu de Mulets, &c. qu'il y en a assez de Vaches, & qu'enfin les Moutons, & les Cochons en font quelque petite quantité, on peut dire aussi que ce qu'il y a de volatilles en certaines maisons, sçavoir Pigeons, Poules, Oyes, &c. font quelque petite maniere de Fumier, mais c'est si peu de chose, qu'à peine on doit-on parler.

Les grands animaux dont est question, ne sont pas seuls à contribuer par leurs excremens à la composition des Fumiers, & des amandemens de la terre, toutes les parties de leurs corps quand elles viennent à pourrir, & même leurs ongles & leurs os engraisent les terres, les feuilles des Arbres qu'on amasse l'Automne, & qui étant mises dans quelque endroit humide, & sur tout à quelque égoût d'Etable ou d'Ecurie sont venues à se pourrir, servent encore de quelques secours dans les lieux où la paille & les animaux ne sont pas trop communs.

Il n'est pas jusqu'à la cendre de toutes les matières combustibles qui ne soit ici d'un fort bon usage, pour la petite quantité qu'on en peut avoir, & non seulement la cendre, mais aussi les bois pourris, & généralement tout ce qui étant sorti de la terre se trouve corruptible, devient Fumier à la terre quand il y revient, & qu'ils s'y corrompent.

Nous avons même des gens qui pour multiplier le nombre des Fumiers, ou d'amandemens, veulent que les terres de gazon, & les terres de grand chemin puissent servir à cela, j'en diray cy-dessous mon avis; je me contente de dire ici que cette maniere de terre blanchâtre, qui se trouve dans les entrailles de quelques pieces de terre, & qu'on appelle marne, & qui paroît être dans une disposition prochaine à devenir pierre, doit être considérée comme un amandement propre pour aider à la production de certaines choses, comme je l'expliqueray ci-dessous.

b Ce n'est pas assez d'avoir expliqué la diversité des Fumiers, il faut voir quelles sont leurs qualitez particulières, afin que cette connoissance nous apprenne à en faire un choix qui soit bon pour les besoins que nous en avons.

Il y a deux principales proprietes en fait de Fumiers: l'une est d'engraisser, c'est-à-dire d'engraisser les terres, & les abonner, ou rendre plus fertiles, & tous les

Fumiers

a La diversité des Fumiers.

b Le choix des Fumiers.

Fumiers devenus bien pourris ont cela de commun entr'eux, mais véritablement les uns plus, les autres moins; la seconde propriété est de produire une certaine chaleur qui soit sensible, & capable de faire quelque effet considerable; les anciens ont connu la première, & n'ont point connu la seconde, celle-ci ne se trouve guères qu'aux Fumiers de Cheval & de Mulet, quand ils sont nouveaux faits, & encore un peu humides, & dans la vérité ces sortes de Fumiers sont d'un usage merveilleux dans nos Jardins, & particulièrement dans l'Hyver; l'on pourroit dire qu'ils y tiennent lieu du grand astre qui anime & vivifie toutes choses; en effet ils y font en ce temps-là presque la même fonction, que l'ardeur du Soleil a coutume d'y faire pendant l'Eté; car par exemple, étant rangez en forme de Couches, ils servent à nous donner des nouveutez printannieres, sçavoir des Concombres, des Raves, des petites Salades, des Melons, & tout cela long-tems avant que la nature en puisse donner; ils servent dans le fort des gelées à nous faire avoir des Verdures, des Fleurs, & ce qui est plus singulier des Asperges bien vertes, & meilleures que les ordinaires; ils servent pour avancer de beaucoup la maturité des Fraizes, des Figues en Caisses, des Pois, &c. ils servent enfin pour faire venir des Champignons en tout temps.

Que si pour ainsi dire les Fumiers ont un mérite particulier quand ils sont nouveaux, & qu'ils ont encore leur première chaleur, ils en ont aussi un autre, quand sans estre pourris ils sont vieux & secs, & que leur chaleur est entièrement passée, ils servent à devenir couverture, c'est-à-dire à conserver contre le froid ce que la gelée peut endommager & détruire, ainsi pendant l'Hyver ils sont employez à couvrir des Figuiers, des Artichaux, des Chicorées, du Celery, &c. qui sont toutes mannes d'un grand prix dans le Jardinage, & qui périroient sans le secours des Fumiers qui les couvrent; leur utilité ne se borne pas là, elle va encore plus loin, car après avoir fait figure en tant d'endroits, comme enfin suivant la condition de tous les êtres sublunaires, ils viennent à estre pourris, c'est pour lors qu'ils servent au dernier usage, dont je traite ici, qui est d'amander les terres.

Cet amandement suppose deux grandes conditions, dont l'une regarde le temps qui est propre à le faire, & l'autre regarde la manière de le bien faire.

A l'égard du tems, il ne faut pas croire que toutes les saisons de l'année soient bonnes pour employer les Fumiers, nous n'avons pour cela que les cinq mois de l'année, qui sont les plus humides, sçavoir depuis le commencement de Novembre jusques vers la fin de Mars; ces Fumiers seroient inutiles dans le sein de la terre, s'ils n'achevoient pas de s'y pourrir entièrement, il n'y a que les pluyes qui puissent faire cette consommation; ceux qu'on employe dans les autres tems n'y font que sécher, se chancier, & ainsi bien loin d'estre favorables aux végétaux, ils leur sont pernicious & funestes, & sur tout s'ils sont en trop grande quantité; car il s'y engendre de gros vers blancs qui restent dans la terre, & y rongent tout ce qu'ils y trouvent de tendre, au lieu que les grandes humiditez d'Automne & d'Hyver venant à achever de faire pourrir petit à petit la substance grossière & materielle de ce Fumier, le sel qui y est contenu passe dans les parties interieures de la terre; c'est ainsi que ce sel se répand dans les endroits, d'où les Plantes tirent leur nourriture, c'est-à-dire vers le voisinage des racines, qui seules ont le talent de profiter

a Temps propres pour fumer les terres.

profiter du bénéfice de ces Fumiers, & par ce moyen les vegetaux achevent d'acquiescer toute la perfection qui leur convient, la grosseur, la grandeur, & le reste, &c.

Il s'ensuit donc que l'Hyver est l'unique saison qui soit propre à faire les grands amandemens, c'est aux habiles Jardiniers à ne laisser pas inutilement passer un temps qui est précieux pour leurs occupations; il ne faut pas même qu'en cela ils ayent égard ni aux quartiers de la Lune, ni aux vents quels qu'ils puissent être, nonobstant les traditions de quelques Anciens, & nonobstant tout ce qu'en peuvent dire quelques Livres de Jardinage; ce sont toutes observations, qui ne faisant que donner de l'embarras m'ont paru, quant au fait, extrêmement inutiles, & n'ont été bonnes tout au plus qu'à donner quelque matière d'embellissement dans la Poësie, & peut-être à faire valoir quelque Jardinier, ou visionnaire, ou grand causeur.

Venons présentement à la maniere de bien employer ces Fumiers; cette maniere doit donner deux instructions, l'une est de marquer les endroits de terre où le Fumier doit être mis, & la seconde d'en marquer à peu près la juste quantité.

Pour le premier chef, il est question de sçavoir que quelquefois il s'agit de fumer à vive jauge, c'est-à-dire de fumer amplement, & un peu avant dans le fond de la terre, & quelquefois aussi il ne s'agit que de fumer légèrement la superficie; pour le premier chef je ne me trouve pas de l'avis de ceux qui mettent le Fumier par lits au fond des tranchées, quelque soin qu'ils prennent de faire à chaque lit un grand labour, pour y mêler ensemble la terre & le Fumier, & ma raison confirmée d'une longue experience est, que ce qu'il y a de bon dans ce Fumier ainsi employé devient bien-tôt inutile, puisqu'il passe trop bas avec les humiditez qui l'entraînent avec elles, & le portent à des endroits où les racines ne sçauroient pénétrer, outre que le mouvement qui se fait ainsi à labourer ces trois ou quatre lits dans chaque tranchée, au lieu de contribuer à rendre la terre meuble, qui est une condition de la dernière importance, il ne fait que la presser & l'endurcir par le trepignement qu'on ne peut éviter d'y faire en labourant.

Je veux donc, comme j'ay dit ailleurs, que le Fumier s'employe pour la terre, de la même maniere que la cendre s'employe dans les Lessives, c'est-à-dire que comme on ne met la cendre que sur la superficie du linge, qu'on a entassé dans le Cuvier, & qu'il est question de dégrasser, aussi on ne met le Fumier que vers la superficie de la terre, qu'il faut amander; je le redis encore, ce n'est point la grosse substance du Fumier qui fertilise, non plus que ce n'est point la grosse substance de la cendre qui dégrasse, c'est ce sel invisible qui est contenu dans ces matières, & qui se mariant avec les eaux qui les moüillent, descend avec elles par tout où leur pesanteur les porte, & y fait ce qu'il est capable d'y faire.

Mais ce n'est pas assez de sçavoir le bon endroit à mettre les Fumiers, il faut encore voir en quelle quantité il est bon de l'y mettre; pour expliquer cet article il faut sçavoir que comme il y a des Fumiers qui ont bien plus de sel à communiquer les uns que les autres, aussi y a-t-il des terres qui ont plus besoin d'amandemens

* Et cui putre solum. Georg. 2.

les unes que les autres ; j'entens toujours parler des terres à Plantes potagères , & non pas des terres à planter des Arbres , car à celles-cy je n'en veux point du tout , ^a supposant toujours que pour peu qu'elles soient bonnes , elles le sont assez pour nourrir des Arbres , desquels on espère du Fruit qui soit agreable au goût ; le Vigneron qui s'étudie à faire d'excellent vin , s'apperçoit bien que l'usage du Fumier est entièrement contraire à son intention , & que si peut-être les engrais en augmentent la quantité , constamment ils en diminuent le mérite , quoyque cependant le défaut eût pu être corrigé par la fermentation & le bouillonnement , ou pour ainsi dire par la cuisson de la Cuve ; à plus forte raison que ne devons nous point craindre pour le goût des Fruits , qui sans aucuns apprêts de cuisson , ou d'autres choses passent immédiatement de l'Arbre à la bouche.

Que si les terres ne sont nullement bonnes , je ne puis , comme je l'ay ci-devant établi , m'empêcher de condamner ceux qui perdent le tems à y planter , au lieu d'y en avoir fait porter de meilleures , la quantité n'en doit pas être grande , ni par conséquent la dépense , attendu qu'on ne s'avise guère de vouloir faire de fort grands plans d'Arbres dans de fort méchans fonds.

Que si nonobstant mon sentiment sur ce fait particulier de plant d'Arbres , on s'opiniâtre à vouloir fumer les tranchées , où l'on en veut planter , je veux bien expliquer la manière dont je conseille de le faire , afin qu'il en coûté moins , & qu'au moins l'ouvrage soit mieux fait , & plutôt.

Je suppose par exemple qu'il soit question de préparer une tranchée de six pieds de large , soit le long d'une muraille pour y faire des Espaliers , soit autour d'un carré pour y mettre des Buissons ; je veux qu'on examine d'abord ce qu'on peut avoir de Fumier , soit de Cheval , soit de Vache , comme étant les deux sortes dont on se sert le plus ordinairement , & dont on a la plus grande quantité ; cette connoissance apprendra si on en peut mettre beaucoup ou non : je veux ensuite qu'on le fasse porter par distances égales , le long de la tranchée qui est à faire , & qu'après cela on fasse une ouverture de la tranchée de trois pieds de creux , & d'environ une toise de long sur la largeur proposée , en sorte qu'avant d'employer son Fumier , on ait devant soi cet espace vuide & libre ; je veux aussi qu'on ait trois hommes , deux avec des Bêches pour remuer les terres , & un avec une Fourche pour le Fumier ; je veux enfin que deux prennent de ces terres qui sont à fouiller , & qu'ils les jettent à l'extrémité de la place vuide , en sorte que la hauteur de la tranchée y soit remplie , & même d'un demi pied plus haut que la superficie voisine , prenant soin de mettre au fond la terre qui étoit à la superficie , & que celle qui étoit au fond devienne à son tour la superficie de la tranchée nouvelle ; cette terre jettée de la manière que je l'entens , fait un talus naturel , au bas duquel tombe par même moyen ce qui se trouve de pierres , qu'on ôte sur le champ , & pendant que les deux hommes jettent ainsi la terre qui fait ce talus , je veux que le troisième qui sera resté sur le bord de la tranchée , prenne du Fumier avec la Fourche , & que sans cesse il le jette également , non pas dans le bas , mais seulement sur le haut du talus dont est question , & qu'il le répande , en sorte qu'il soit si bien dispersé qu'il n'en reste jamais beaucoup ensemble ; par

R

^a Nul Fumier pour les Arbres.

ce moyen , supposé toujours que les travailleurs agissent vivement & de concert, il se fait tout d'un coup deux choses fort importantes en peu de temps , & à peu de frais ; la première que le Fumier se trouve placé , & mêlé dans la terre comme il le doit être , & la seconde que cette terre étant maniée de fond en comble devient meuble , comme on le doit souhaiter.

Je ne veux pas oublier d'avertir ceux qui fouillent le long d'une muraille , qu'ils prennent bien garde de n'approcher pas trop près de la fondation, de peur qu'étant endommagée, la muraille ne fût en peril de tomber ; il y faut toujours laisser un petit talus de terre dure dans le fond.

Que s'il n'est pas seulement question d'une simple tranchée pour des Arbres, mais de tous les carrez destinez aux Plantes potagères dans un Jardin où la terre n'a pas les bonnes qualitez qui sont à y souhaiter , il faut indispensablement suivre la même methode , & multiplier seulement le nombre de ceux qui doivent fouiller, ou labourer , & y proportionner le nombre de ceux qui auront les Fumiers à répandre ; il faut toujours la même profondeur de terre, & toujours faire une première ouverture de tranchée d'environ une toise de large , & qu'elle soit par exemple de la longueur de tout un côté du carré , & pour cet effet on mettra le long du carré à fouiller la terre qu'on sort de la tranchée , & qui servira pour remplir la jauge qu'on trouvera vuide à la fin du carré ; cependant on fera arriver , soit à la Hotte , soit à la Civière , soit avec les Animaux de bât les Fumiers dans le voisinage de la place vuide, on mettra un nombre suffisant de gens pour les répandre sur le haut des talus , à mesure que les autres jettent sans cesse de nouvelles terres vers les places vuides.

Je répons qu'avec un tel concert d'Ouvriers qui s'entendent bien dans leur ouvrage, on disposera une terre à faire de tres-beaux, & de tres-bons Légumes, prenant soin d'y faire enfin un labour universel pour rendre la superficie égale.

Je veux seulement qu'on observe que si la terre qui a besoin d'être amandée est de nature sèche & sablonneuse, on y employe des Fumiers les plus gras, par exemple de ceux de Vache, ou même de ceux de Cheval qu'on a fait pourrir dans un lieu humide ; je ne fais guère de mention des Fumiers de Cochon , car outre qu'ils sont assez rares , ils renferment une puanteur qui empêche de les souhaiter , ils sont capables d'infecter la terre , & de lui donner un mauvais goût , dont les Fruits seroient infectez plutôt que d'en être abonnés ; que si ce sont des terres grossières, fortes & humides, on y mettra les Fumiers les plus grands & les plus secs , par exemple ceux de Cheval & de Mulet , contant toujours que la quantité y doit être, non pas excessive, ni trop petite , mais médiocre & modérée , l'excès en ceci est dangereux ; d'un autre côté à n'en point mettre dans la terre dont est question , c'est un défaut qui se fera bien-tôt sentir , comme aussi d'y en mettre trop peu est un secours, qui pour n'être pas suffisant, doit être regardé comme inutile, & sur tout pour des terres maigres, à qui on demande au-delà de leur force , c'est-à-dire beaucoup de Légumes, gros & bien nourris.

La mesure que je croy la plus raisonnable pour l'employ de ce Fumier , est d'en répandre une hottée de mediocre grandeur sur la longueur de chaque toise de talus , quand il a environ l'épaisseur d'un pied de terre , ainsi une longueur de vingt toises sur la largeur de six pieds , & sur la profondeur de trois en consommera six

vingt hottées de cette mediocre grandeur, c'est-à-dire, telle à peu près qu'une femme la peut porter.

Que si on n'a pas de Fumier pour en faire le mélange, que je viens d'expliquer, il faut se contenter d'en répandre sur la superficie le peu qu'on en peut avoir, & le répandre également, & après cela en faisant un bon labour d'environ neuf à dix pouces de profondeur, on l'enterrera de manière qu'il ne paroisse plus par le dehors, & que cependant il ne soit pas trop avant, & pour ainsi dire hors de la portée des racines des Plantes.

Le Crotin de Mouton & de Chevre est tout propre pour cette manière de Fumier, & il suffit extrêmement d'en répandre un ou deux pouces d'épais, cette petite quantité contribuera à amander la terre tout autant qu'une plus grande des Fumiers de Cheval, ou de Vache.

Dans la verité je regarde le Crotin de Mouton comme celuy de tous les Fumiers qui a le plus de disposition à fertiliser toute sorte de terre; on verra plus particulièrement dans le Traité de la culture des Orangers, combien j'en fais de cas au dessus de tous les autres.

La Poudrette, les cureures de Colombier & de Ponialier peuvent faire quelques amandemens, mais je ne m'en sers gueres; l'un est trop puant, & assez rare, les autres sont pleins de Moucherons, qui s'attachans aux Plantes leur portent grand préjudice.

A l'égard des excremens qui viennent des Animaux aquatiques, ils ne valent rien du tout, non plus que ceux qui viennent des Garennes de Lapin, témoin la sterilité qui paroît autour des Clapiers; les feuilles d'hortolage pourris font quelque chose de livide & de froid, qui bien loin d'amander fait pourrir les nouvelles Plantes, & ainsi il ne s'en faut nullement servir.

Les feuilles d'Arbres qu'on a ramassées, & fait pourrir dans quelques fonds humides, deviennent plutôt du terreau que du Fumier, si bien qu'elles sont plus propres à répandre pour garentir du hâle, qu'à fumer le dedans de la terre.

Le terreau est le dernier service qu'on retire du Fumier, ce Fumier ayant servi à faire des Couches s'y est tellement consommé, qu'il est enfin devenu aussi meuble que de la terre, & pour lors il est employé non plus comme Fumier qui engraisse, mais comme terre qui produit de petites Plantes; & ainsi on en met sept à huit pouces d'épais sur les Couches nouvelles pour y élever des Salades, des Raves, des Légumes à replanter, ou pour y planter à demeurer, comme Melons, Concombres, Laituës pommées, &c. on en répand aussi environ deux pouces d'épais sur les terres nouvellement ensemencées au Printemps, & dans l'Eté, quand elles sont ou de nature trop séché, ou de nature qui s'endurcit, & se fend aisément à la chaleur; les graines sécheroient dans la première, & ne pourroient percer la superficie dans l'autre.

On a recours à ce terreau, qui conservant sa fraîcheur produite par les labours, ou par les arrosemens, fait que les graines germent aisément, & y levent ensuite heureusement; ce terreau fait encore ce bien au Jardinier, qu'il empêche les oiseaux de manger les nouvelles graines.

Les cendres quelles qu'elles soient seroient d'un grand usage pour améliorer les terres, si on en avoit beaucoup, & comme on n'en a que tres-peu, on les met aux

pieds de quelque Figuier , ou de quelqu'autre Arbre , & elles n'y sont pas inutiles.

Certaines gens font particulièrement cas des terres de gazon pour servir d'amandement , & pour moy je les regarde dans un autre sens , c'est-à-dire comme propres à produire par elles-mêmes , & non pas à faire produire à d'autres , & j'estime encore davantage les terres qui sont au dessous de ce gazon, que nous appellons terres neuves , & qui par consequent n'ayant jamais été travaillées se trouvent neuves, c'est-à-dire, pleines de toute la fertilité que les bonnes terres peuvent avoir en elles, & partant heureux qui en peut faire des Jardins entiers.

Que si enfin on n'est pas en état d'aller jusques-là , & qu'au moins on en puisse avoir une quantité raisonnable , je voudrois qu'on l'employât ou toute entiere pour les Arbres fruitiers, ou qu'on l'employât au moins de la même manière que j'ay fait employer les Fumiers pour les amandemens à vive jauge.

CHAPITRE XXIV.

Pour sçavoir s'il est bon de fumer les Arbres.

IE ne sçaurois approuver le sentiment de ceux qui étant prévenus de l'erreur commune sur le fait des Fumiers, en mettent indifferemment par tout , jusques-la que pour en faire une grande maxime , ils disent d'une manière assez populaire, que particulièrement à l'égard des Arbres on ne leur sçauroit donner trop d'amitié, c'est le terme doux & galant dont il se servent en parlant de ce qu'on appelle vulgairement Fumier.

Mais pour faire voir si leur opinion est un peu raisonnable , je les prie de répondre à cinq choses que j'ay à leur demander sur ce sujet.

La premiere, s'ils entendent parler de toutes sortes d' Arbres.

La seconde, si c'est seulement des Arbres fruitiers.

La troisième, si en fait de ces Arbres fruitiers, c'est de tous en general qu'ils parlent , soit vigoureux pour les entretenir , soit infirmes pour les rétablir.

La quatrième, s'ils ont une règle certaine pour la quantité de Fumier qu'il faut donner à chacun , & pour l'endroit où il le faut placer.

Et la cinquième, si on les doit fumer en toute sorte de terre , soit bonnes , soit mauvaises.

Je n'oserois pas croire que leur pensée pour les Fumiers s'étendent généralement à tous les Arbres, puisque de l'aveu de tout le monde ceux des Forests, ceux de plaine campagne, & ceux des avenues des maisons se portent d'ordinaire fort bien sans avoir jamais été fumez, si ces Messieurs conviennent de ces veritez sur le fait des Arbres qui ne sont pas fruitiers, ils tombent sans y penser dans la conviction à l'égard de ceux qui le sont, puisque constamment les uns & les autres se nourrissent de la même manière, c'est-à-dire par leurs racines; en effet ces racines ayant à travailler dans une terre naturelle, quand elle est passablement bonne, elles ne manquent pas d'y trouver suffisamment ce qui leur est nécessaire pour la vie.

Mais

Mais quoi que ç'en soit, vrai-semblablement ces Messieurs se retranchent à appliquer seulement aux Arbres fruitiers la maxime dont il s'agit; or de bonne foi je ne croi point qu'ils osent avouër que leur intention soit de parler de tous en general; car quelle apparence de dire qu'une même chose soit également bonne pour tant d'Arbres qui se trouvent d'une constitution si différente, les uns plus ou moins vigoureux, les autres pareillement plus ou moins infirmes, les uns de Fruits à pepin, les autres de Fruits à noyau, &c. cependant ils ne se font point encore expliquer sur cette difficulté, & n'ont jamais parlé qu'en termes generaux sur cette matière, ou comme nous avons dit, ils employent le beau nom d'amitié pour persuader plus agreablement.

Je ne croi pas non plus que si on les presse de se déclarer, ils aillent dire qu'ils entendent parler des plus vigoureux, puisque constamment la grande vigueur paroissant incompatible avec l'abondance des Fruits, ce seroit un méchant expédient pour tâcher d'en faire venir que d'avoir recours à une chose qu'ils croiroient propre à entretenir cette vigueur, ou peut-être même l'augmenter; & de plus le Fumier n'étant regardé que comme un remede, & les remedes n'étant vrai-semblablement que pour les malades, il s'ensuit que ce Fumier ne doit point être pour ces Arbres, qui bien loin d'avoir aucune infirmité marquent dans toute leur étendue une santé parfaite, ainsi supposé que le Fumier soit capable de faire quelque chose aux Arbres, je croy certainement, qu'il pourroit nuire à ceux-ci plutôt que de leur procurer quelque avantage.

Il faut donc qu'on vienne à dire que ce sont les Arbres infirmes qu'on croit avoir besoin du secours des Fumiers; mais pour en venir, s'il est possible, à désabuser d'une telle erreur, j'assure d'abord & de bonne foi, que par une experience étudiée pendant une longue suite d'années, je sçai seurement que tout le Fumier du monde ne sçauroit rien operer en faveur de quelqu'Arbre que ce soit; j'avois été long-tems dans l'erreur commune, ma curiosité ayant commencé par là, aussi bien que par la routine des discours, &c. mais enfin j'en suis heureusement revenu, & tous ceux qui sans aucune prévention voudront s'instruire de la verité du fait, conviendront avec moi que tout au plus la peine & la dépense en sont inutiles; je dis même qu'on est bien-heureux si elles n'ont point été pernicieuses; car ces Fumiers, comme j'ay dit ailleurs, sont sujets à engendrer des vers qui font mourir les Arbres, ou au moins toute leur vertu ne sçauroit faire produire que de petites racines; or telles racines qui sont veritablement bonnes pour de petites Plantes, ne peuvent absolument contribuer à faire ces beaux jets, qui font connoître qu'un Arbre est vigoureux au point qu'on les demande.

Mais pour aller un peu plus avant dans la preuve convaincante de cette verité que j'établis, je voudrois bien qu'on me dit au juste ce que c'est qu'un Arbre infirme, c'est une matiere dont je parle assez amplement dans le Traité des maladies des Arbres, &c. & quant à present je me contente de dire, que par exemple un Poirier infirme n'est pas toujours celui qui pousse jaune, on en voit de fort vigoureux qui ont le feuillage de cette couleur là, c'est seulement celui dont il meurt quelques grosses branches vieilles, ou celui dont l'extrémité des jets séchent, ou celui qui n'en fait aucuns, & demeure galeux, plein de chancre & de mousse, & cependant fleurit infiniment, mais où peu de Fruits y noüent, ou ce qu'il en nouë demeure

petit, pietreux & mauvais; que si l'Arbre pousse de grands jets jaunes, ce qui d'ordinaire arrive à quelques Poiriers sur Coignassiers, qui étant plantez en terre un peu sèche & maigre se portent naturellement bien, ce défaut de feuilles jaunes vient de ce que quelques principales racines se trouvant à fleur de terre y sont altérées par les chaleurs d'Été; or le Fumier employé pour amander, & par conséquent mis un peu avant dans la terre ne sçauroit empêcher cela.

D'un autre côté, si à cet Arbre infirme, il meurt quelques branches, ce défaut peut venir, soit de ce que l'Arbre est trop chargé de branches, eu égard à son peu de vigueur, en sorte qu'il ne peut fournir à les nourrir toutes, soit de ce qu'il est planté trop haut, ou trop bas, soit enfin de ce que la terre, qui le doit nourrir, est ou mauvaise, ou usée, & sur tout que dans le pied de l'Arbre il y a beaucoup de racines mortes.

Or au premier cas, le Fumier ne déchargera pas cet Arbre de son trop grand fardeau: au second, il ne fera pas qu'il devienne mieux planté; & au troisième, il ne ressuscitera pas les racines mortes, & enfin n'en fera point venir de grosses nouvelles; car jamais les Fumiers n'ont pu parvenir jusques-là, tant les grands, quelques pourris qu'ils soient, que les petits qu'on appelle terreaux: ainsi tant qu'il ne se fera point de grosses racines nouvelles, il ne se fera point aussi de beaux jets nouveaux; & tant qu'il ne se fera point de ces sortes de jets nouveaux, les Arbres demeureront toujours vilains, & les fruits ne seront jamais bien conditionnez dans leur qualité, ni ne satisferont pas non plus par l'abondance.

Joint que si le Fumier pouvoit rendre vigoureux un Arbre qui ne l'étoit pas. Premièrement je l'aurois éprouvé quelquefois, après l'avoir essayé si souvent; & cela étant, j'aurois grand tort de me revolter contre une opinion si bien établie, & de vouloir en même temps introduire une doctrine nouvelle, qui, au lieu de me faire quelque bien, ne seroit propre qu'à me tourner en ridicule: en second lieu, si les Fumiers pouvoient donner de la vigueur, & sur tout à des Arbres vieux & infirmes, il en arriveroit sans doute un inconvenient tres-fâcheux, qui seroit de faire pousser quantité de faux bois, & de détruire la disposition où cet Arbre étoit pour fructifier; car enfin, contre l'intention du Maître, ils feroient allonger en bois les boutons qui s'étoient arrondis pour faire le Fruit, & il faut nécessairement ôter ces sortes de bois comme mal conditionnez & mal placez.

J'explique plus particulièrement dans un autre endroit, ce qui en tel cas est à faire pour le mieux, & c'est dans la fin du cinquième Livre où je propose les remèdes à l'infirmité des vieux Arbres.

Mais supposé qu'il fût bon de fumer les Arbres, dont je ne conviens pas, quelle mesure juste peut-on avoir pour le plus ou le moins de Fumier qu'il faudroit à chacun, la petite ou la médiocre quantité feront-elles le même effet que la grande, ou la grande ne fera t-elle pas davantage que la petite ou la médiocre, &c. & de plus en quel endroit placera-t-on ce Fumier, sera-ce bien près du tronc, sera ce loin? il sera inutile près du tronc, puisque les extrémités des racines, où se fait toute l'action, étant éloignées de là n'en pourroient profiter, & cependant c'est particulièrement en cet endroit là où l'on a accoutumé de le mettre, ce seroit donc dans le voisinage de ces extrémités où il faudroit placer cet amandement, mais le moyen de sçavoir au vrai en quelle partie elles se trouvent, joint que ces

extrémités

extrémité qui s'allongent tous les ans, changent par conséquent de place tous les ans, &c.

Je finis par cette observation qui est si vulgaire, qu'on voit des Arbres infirmes dans les bonnes terres, aussi bien que dans celles qui ne le sont pas; faudra-t-il faire le même remède dans les unes que dans les autres? il me paroît assez difficile de répondre juste sur ces trois dernières questions, si bien que constamment on s'engage à de grands embarras, si on veut faire consister dans les Fumiers le seul bon remède qu'il faut aux Arbres fruitiers, soit quand il s'agit de les entretenir dans la vigueur qu'ils ont, soit quand il s'agit de recouvrer celle qu'ils ont perdue; je trouve beaucoup mieux mon conte, & à moins de frais, à me servir de terres neuves que d'aucuns Fumiers, quels qu'ils puissent être; j'explique ailleurs la manière d'employer ces terres neuves, & c'est ce qui m'a fait dire encore dans un autre endroit, qu'une des principales conditions, pour réussir à planter de jeunes Arbres, si d'ailleurs ils sont bons & bien taillez par les racines, est de les planter dans une terre qui soit au moins passablement bonne, & qui n'ait jamais été fumée.

CHAPITRE XXV.

Quelle sorte de terre convient le mieux à chaque espece d'Arbres fruitiers.

Je finis cette seconde partie après avoir dit que les Sauvageons de Poiriers, de Pommiers, & même ceux qui s'appellent Paradis, & pareillement les Pruniers & les Figuiers s'accoutument assez bien de toute sorte de terre, soit chaude & sèche, soit froide & humide, pourvu qu'il y ait suffisamment de fond, c'est-à-dire, au moins deux bons pieds & demi, ou trois pieds, encore le Figuier se passe-t-il à beaucoup moins.

Le Coignassier ne s'accoutume point des terres sèches & légères, il y jaunit trop aisément; l'Amandier & le Pêcher de noyau font mieux dans celle cy que dans les terres fortes, dans lesquelles ils sont tres-sujets à la gomme; telles terres fortes sont plus propres pour les Pruniers, les Merisiers, les Groseillers, les Framboisiers, &c. la Vigne veut plutôt certaines terres légères pour y faire de bon raisin & de bon vin, que les terres fortes & froides; le Cerisier de pied fait assez bien dans celles qui sont sèches & légères, mais encore mieux dans les terres franches.

Après avoir expliqué quelles sortes de terres sont les meilleures pour chaque sorte de Plant, on pourroit, ce semble, tirer les conséquences nécessaires pour les especes de Fruits qui sont greffez sur ces sortes de Plant, par exemple pour les Poiriers qui sont greffez sur franc, ou sur Coignassier, pour les Pêchers greffez sur Pruniers, ou sur Amandiers, &c.

Mais cependant, comme nous dirons ci-après, il n'en est pas pour le bon goût des Fruits la même chose que pour la vigueur des Arbres; les Poires de Bon-chrétien d'Hyver, de Petit-oïn, de Lansac, d'Espine, &c. seront toujours insipides, & la plupart pierreuses, ou pâteuses, & farineuses, si elles sont dans un fond froid & humide,

humide, quel que soit le pied Sauvageon, ou Coignassier, & principalement en Buïsson; il en sera de même pour les Pêches, les Pavies, &c. ces sortes de Fruits demandent particulièrement le terroir assez sec, ou qu'au moins il soit déséché par des pierrées & des pantes étudiées, si naturellement il est humide; enfin, généralement parlant, les Arbres sont d'ordinaire vigoureux dans les terres fortes, mais les Fruits n'y acquièrent guère le bon goût qui leur convient, & qu'ils trouvent dans les terres plus sèches.

Ce n'est pas assez que nous ayons nos Jardins bien cultivez par les labours & les amandemens, il les faut encore tenir fort propres, c'est-à-dire qu'il faut que les Allées soient toujours bien nettes de pierres, & de méchantes herbes, toujours fermes pour s'y promener aisément & commodément, que les labours soient pareillement nets & de pierres, & de méchantes herbes, que les Arbres soient toujours nets de Toupillons, de Chenilles, de Limaçons, de Mouffe, &c. bref les Jardins utiles doivent autant plaire, quand ils sont vieux faits, qu'ils plaisent peu quand ils viennent de l'être, & par là ils sont differens des Parterres, qui ne sont jamais si propres & si beaux à voir que le jour qu'ils sortent des mains de l'Ouvrier; car pour lors ils sont embellis de Fleurs plantées de nouveau, ils ont leurs Allées bien sablées & bien tirées, les gazons tous frais, enfin ils ressemblent, pour ainsi dire, à ces nouvelles mariées qu'on vient d'ajuster de poudre, de mouches, de rubans, de bouquets, &c. pour les rendre plus agreables, au lieu que nos Jardins utiles qui doivent véritablement sentir la ménagère de la maison, doivent avoir une propreté aisée & naturelle, & non pas une propreté contrainte & étudiée.

Fin de la seconde Partie.